

À la France : sites et monuments

Reclus, Onésime (1837-1916). À la France : sites et monuments. 1900-1906.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

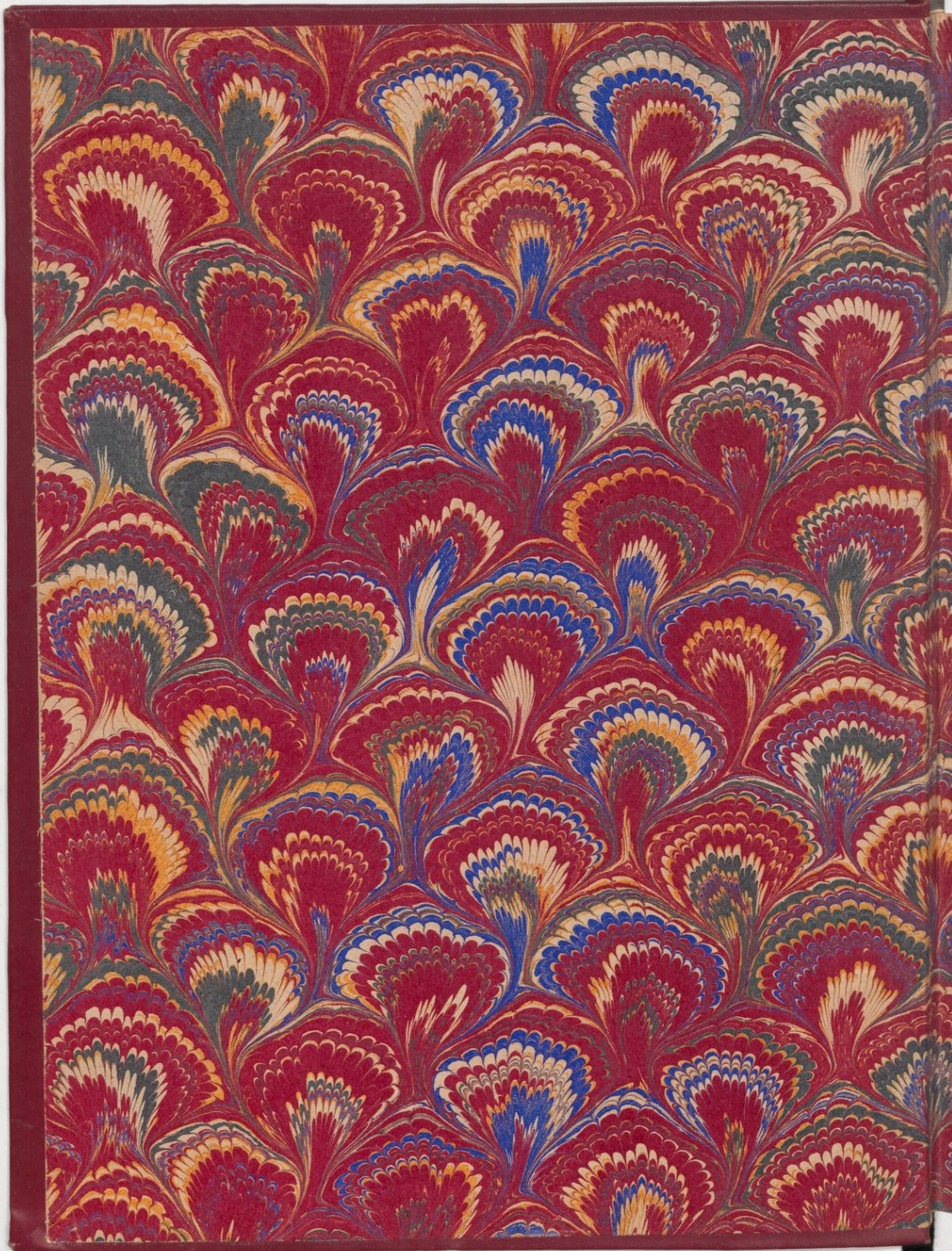
A LA FRANCE

SITES

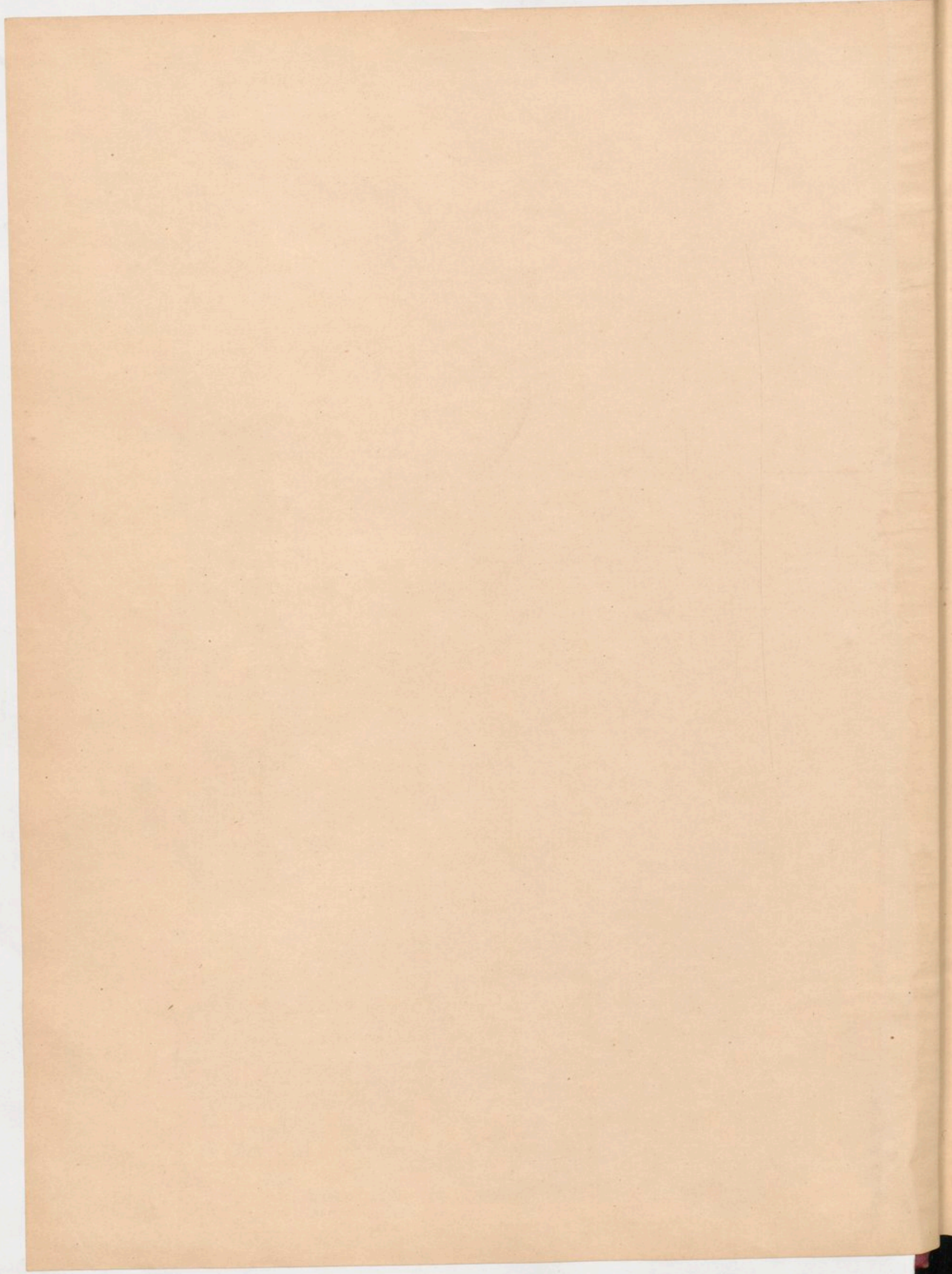
ET

MONUMENTS









A LA FRANCE

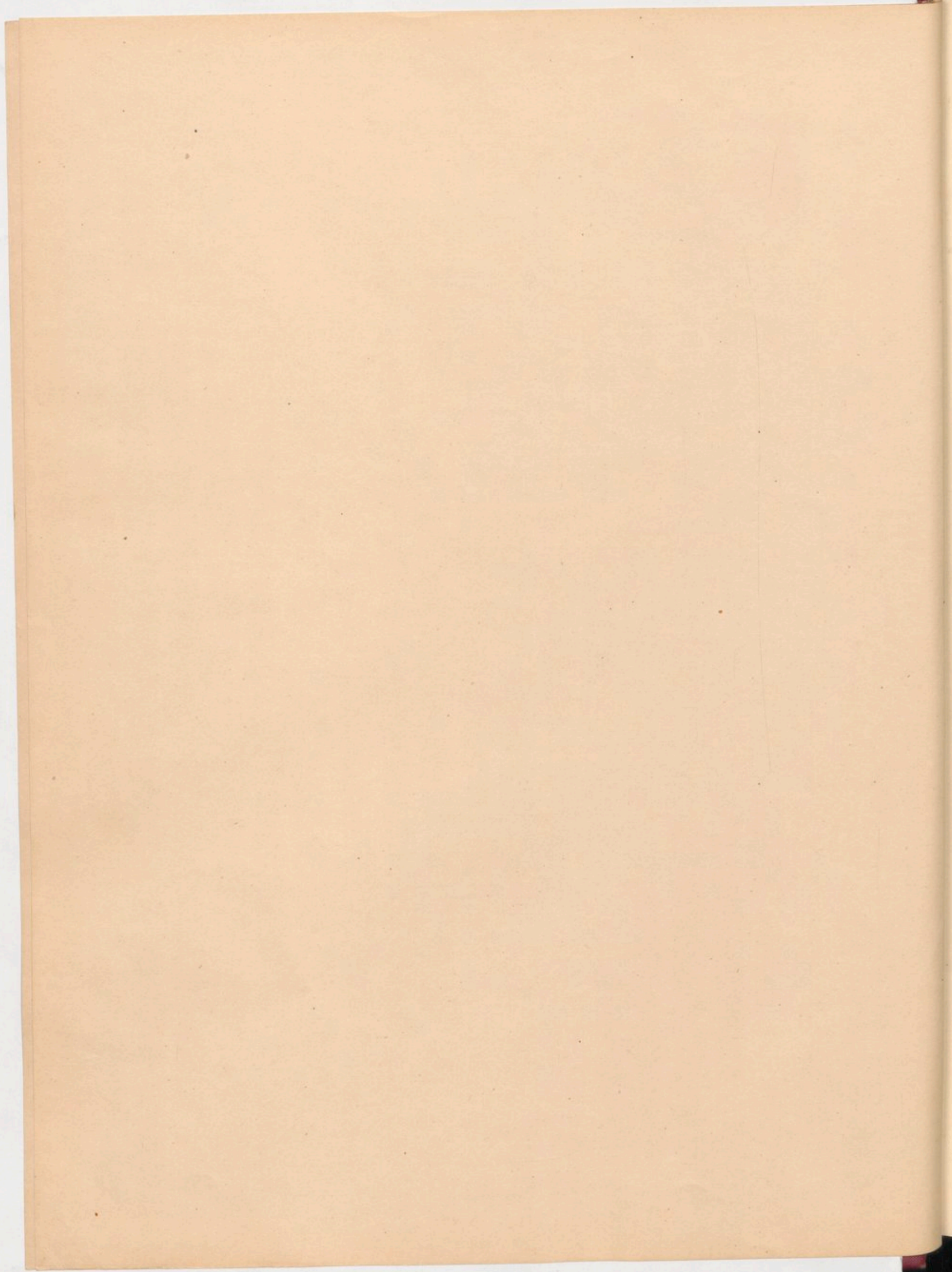
SITES

ET

MONUMENTS

EN ALGERIE

PAR M. L. OLLIVIER



A LA FRANCE



SITES

ET

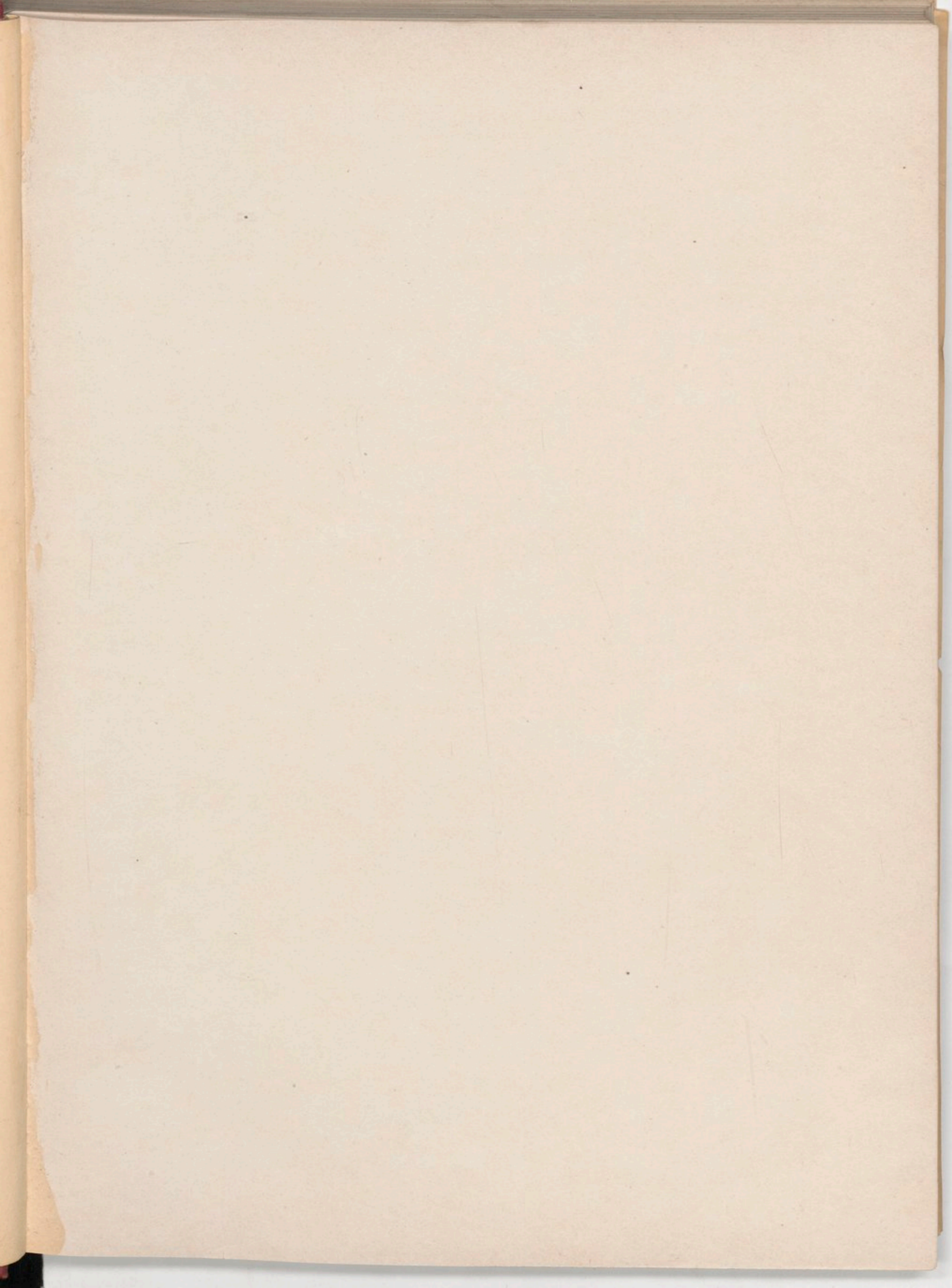
MONUMENTS

L'ALGÉRIE

ALGER - CONSTANTINE - ORAN







HOMMAGE à Monsieur PIERRE BAUDIN,
Ministre des Travaux Publics

LE PRÉSIDENT DU TOURING-CLUB DE FRANCE

A. Baudin

EE

2

M Baudin

toile te blanches et
Algérie - Tunisie

ET MONUMENTS

HOMMAGE à Monsieur PIERRE BAUDIN,
Ministre des Travaux Publics

LE PRÉSIDENT DU TOURING-CLUB DE FRANCE

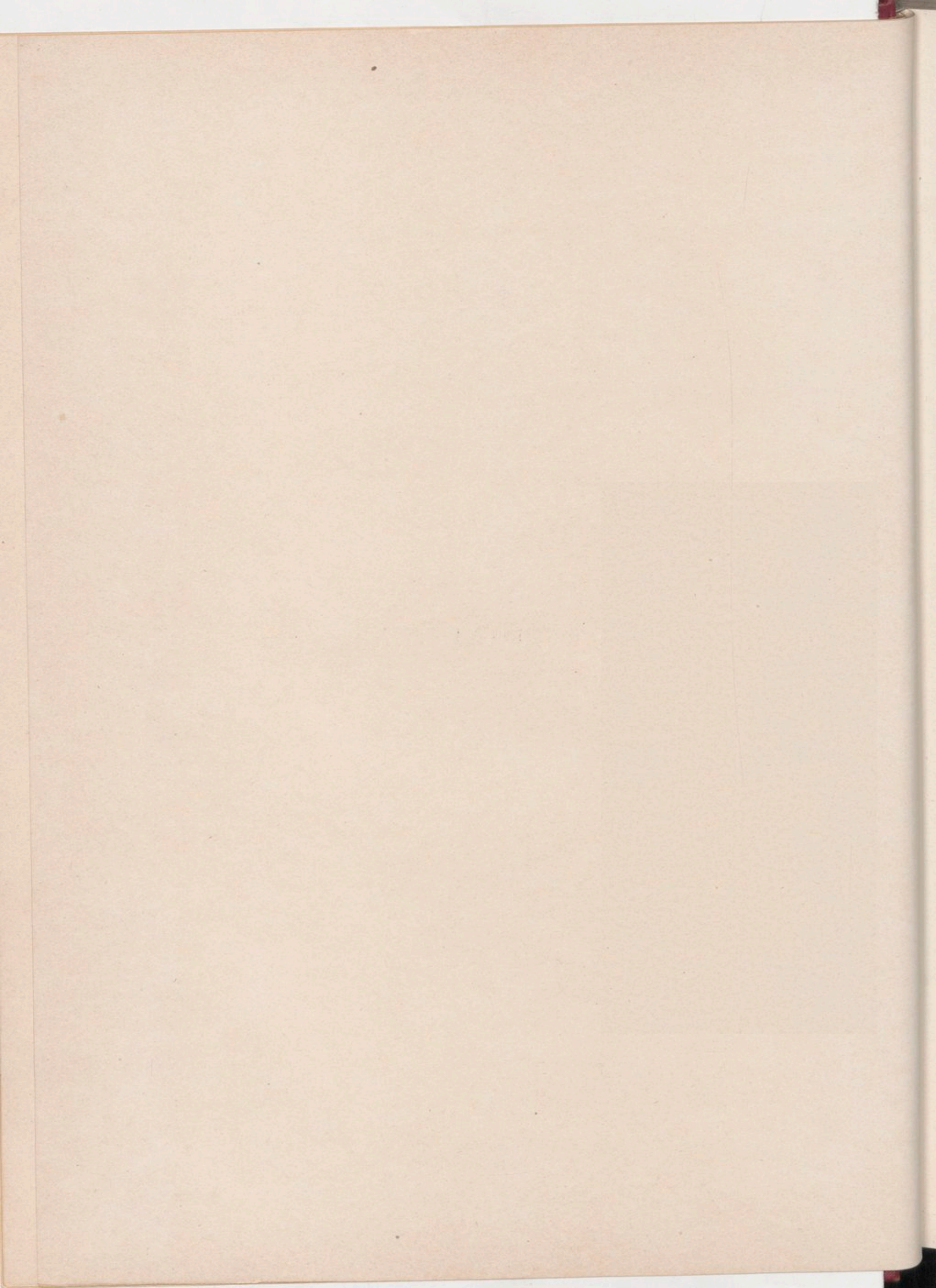
A. Ravitz

LL

M. Baudin

à l'usage de la
table de branches

SITES ET MONUMENTS



A LA FRANCE



Sites et Monuments



ALGÉRIE

(ALGER — CONSTANTINE — ORAN)



PARIS

TOURING-CLUB DE FRANCE

10, PLACE DE LA BOURSE, 10

—
1902



Campement arabe.

(Cliché de M. le Capitaine Vieq.)

ALGÉRIE

(ALGER — CONSTANTINE — ORAN)

Post tenebras lux !

En 1815, au bout de l'avenue triomphale, à l'extrémité d'une voie Appienne qui était en même temps la voie des Tombeaux, la France fut frappée, non pas absolument du coup mortel, mais d'un « coup droit » dont on put croire qu'il entraînerait la mort après la paralysie.

Saignant encore, quoique exsangue déjà, dans son pauvre petit coin de la pauvre petite Europe, il ne lui restait plus d'héritiers dans le monde : elle avait tout perdu, les Acadiens, les Canadiens, les Louisianais, les colons et les planteurs, Saint-Domingue, qui fut la plus merveilleuse Antille, l'Inde, et les îlots comme les îles.

Elle était sans but, sans idéal, sans autre espoir qu'une revanche stérile, impossible d'ailleurs, sur l'Europe coalisée, sans autre souci que de cicatriser ses plaies, dans le

silence après tant de fracas, et dans l'obscurité, presque la nuit, après le soleil de tant de vaines gloires.

Mais ce n'était encore ni le siècle, ni le millénaire de l'entrée de la France aux Catacombes.

Au lieu de la voûte sombre et du crépuscule avant la nuit c'était le parvis de l'aurore.

Et l'aube fut 1830, la flotte de Toulon, la prise d'Alger ; puis vinrent la conquête du Tell, l'Atlas franchi, le Désert et ce qu'on n'avait ni prévu, ni désiré d'abord, ni cherché de longtemps, la conquête du Niger, du Congo, du Chari, du Tchad.

Ne louons pas nos « directeurs », le roi, l'empereur, les présidents, ministres, députés, sénateurs, de cet élargissement inouï de la France, qui n'est plus simplement une province de l'Europe, mais une des grandes puissances du monde avec un tiers d'Afrique, et, vraisemblablement, la prépondérance future sur la mer où se rencontrent trois des cinq continents.

Tous ou presque tous, et comment qu'on les nomme, rien ne leur a coûté pour nous arrêter sur le chemin de l'honneur, de la force et de l'avantage.

Criant, non : « Passe avant le meilleur ! », mais : « Derrière vous, si vous voulez bien le permettre ! », ils ont fini par rogner, du moins pour le temps présent (car l'avenir combat pour nous) la part de continent noir que nous pouvions espérer : terreur de l'Anglais ou anglomanie ; reculs devant des Jugurthas dont plus d'un n'était qu'un petit brigand des Calabres ; peur des prophètes musulmans, des Indigènes, des Touaregs, des Noirs, des Cuivrés, surtout de nos frères ennemis, les Blancs ; étourderie, ignorance, indécision, brusques en-avant suivis de sauve qui peut, lâcheté diplomatique arrêtant à tous les tournants la vaillance militaire, l'histoire en est attristée et souvent honteuse.

Mais « Ananké » fait ce que veut « Ananké » : parceque, sous de vaines apparences, des fortunes diverses, des soubresauts et des contrecoups, « Ananké » est la distributrice des destinées ultimes.

L'Empire français est né de la France, mais il ne vivra que par l'Algérie.

Ce n'est pas que l'Algérie, réduite à elle seule, soit un bien grand pays : du levant au couchant, des terres de la Carthage antique à celle des anciens Maures Tingitans, soit de la Tunisie au Maroc, elle s'allonge sur deux cent cinquante lieues à peine, pas même la distance en droite ligne de Paris à Madrid, à Rome, à Vienne, à Copenhague. Avec cette Tunisie, à laquelle l'unit déjà la chaîne de fer d'une domination à la fois militaire, financière, sociale, elle a trois cents lieues de long, à peu près comme de Paris à Dantzig, à Budapest, à Alicante, le trente-troisième seulement du tour du

Globe. Avec le Maroc, complément de la région naturelle du Maghreb, c'est-à-dire de l'Occident, ce serait, ce sera plus ou moins le double : de Paris à Moscou, l'armée toujours victorieuse que la neige ensevelit sous les pâles bouleaux et sous les sapins sombres, avait piétiné plus de rondeur de la Terre.

Les largeurs sont malheureusement bien moindres encore d'une mer à l'autre ; ce qui ne veut pas dire ici : d'un flot amer à des vagues salées, mais du « sel divin » d'Homère, de la Méditerranée, au nord, à l' « Océan des Sables », comme on surnommait le Sahara — mais c'est surtout l' « Océan des Pierres », — au midi, sur la route du pays des Noirs.

Le voyageur qui marcherait tout droit devant lui, suivant un méridien, n'a pas plus de soixante, soixante-quinze, quatre-vingts lieues à franchir, suivant les lieux de départ et d'arrivée, depuis le rivage retentissant dès que le vent s'émeut jusqu'à la rive morne et d'éternel silence, depuis l'embouchure des oueds, dans la « mer entre les terres », aux « bouches du Sahara », jusqu'à la fin des gorges des torrents du Sud, là où ils entrent dans l'infini du désert pour s'y effacer sous le soleil, eux-mêmes s'ils coulent encore, et leurs lits, et leurs rives, et jusqu'à l'humidité de leur sable.

Dans ces limites, d'occident en orient, de Méditerranée à Sahara, l'Algérie non désertique s'étend sur une trentaine de millions d'hectares seulement, pas même sur quarante millions, Tunisie comprise : moins des quatre cinquièmes de la France et rien que le soixante-quinzième de l'Afrique !

C'est même trop de générosité que de faire de ces trente ou quarante millions d'hectares un bloc également utile à la nation française qui grandit dans l'Atlas et veut déborder sur l'Afrique. La région visitée des pluies, la contrée verte avec toutes les couleurs ardentes du Grand Midi, ce qu'on nomme, à l'arabe, le Tell, la zone de culture ne comprend guère, de la mer à la tranche des monts d'où partent les fleuves méditerranéens, que dix-huit millions d'hectares, un peu plus du tiers de la France, espace que doublera largement l'inévitable absorption du Maroc. De l'origine de ces oueds du nord à l'arête des djebels sahariens s'étend, à l'occident et au centre de l'Algérie, une contrée très peu mouillée, donc point propice aux grains nourriciers, une terre de pâtures sèches, un steppe, une « mer d'alfa », un pays de moutons piétinant le sol autour de torrents qui ne coulent pas, de sources rares, de lacs salés qui n'ont point d'eau, de mares promptement tarées sur les vastes champs du mirage : terre d'airain, comme on dit, qui réduit de plus de moitié la puissance réelle de notre Afrique tellienne.

Ne fût-il pas un jour doublé par la Mauritanie Tingitane, qui est l'asile des Musulmans les plus fanatiques du monde, ce menu pays tout en long, ce Tell, cel

Atlas, ce Steppe importent pourtant plus que la France elle-même à l'avenir de la nation française.

Il a trois supériorités : il continue l'Europe en Afrique, il est de climat européen, il mène aux pays du Niger, du Tchad et du Congo.

Terre essentiellement méridionale, mais nullement tropicale, il a le ciel serein, mieux encore : sérénissime, du bienheureux pourtour de la « mer entre les terres », comme en Andalousie, aux royaumes de Murcie et de Valence, en Catalogne, comme en Languedoc, en Provence, en Corse, comme en Toscane, en Latium, en Calabre, en Sicile, comme en Grèce, en Crète, à Rhodes, en Syrie, à Jaffa; son arbre est l'olivier, sa plante est la vigne, son homme le Méditerranéen, brun, nerveux, osseux, énergique, trempé d'air sec, pénétré de soleil. Langues diverses, religions ennemies, coutumes contraires, lois différentes n'empêchent pas les cuits et recuits de l'Atlas d'être probablement les frères des Ibériens, des Ausoniens, des Hellènes et de nos méridionaux du Rhône, de la Durance, de la Cévenne et des Pyrénées d'orient : tout ce peuple naquit et se perpétua par le mélange de Méditerranéens des trois continents d'Europe, d'Asie, d'Afrique; seulement il y eut, il y a de toute évidence plus de sang noir dans le Tell que dans le Roussillon, le Languedoc et la Provence.

Notre Afrique tellienne est un brasier, ce n'est pas une étuve. A sa chaleur sèche, ici tempérée par la brise de mer, là par l'altitude, on vit en allégresse, sain de corps et d'esprit, sauf en certains vallons sans air, certains cirques enfoncés, et aux heures diaboliques du sirocco; la soirée, la nuit rayonnante, l'aube y versent la fraîcheur; l'hiver y contraste nettement avec l'été.

En latitude on est ici, du nord au sud, à 3,000 kilomètres des nuits plus étouffantes encore que les jours, des hivernages plus pénibles que les estivages, des chaleurs humides qui détendent tous les ressorts de l'énergie, des miasmes qui empoisonnent le sang, des langueurs qui arrêtent l'ascension de la sève. A 750 lieues du vrai Tropique et séparée de cet empire de l'anémie par 500 lieues de désert, 250 de steppe ou demi-steppe, notre Algérie n'est printanière que sur son littoral et dans son Sahel, nom arabe qui désigne la zone des collines maritimes.

Dès qu'on s'avance vers l'intérieur, on monte avec le sol lui-même au pays des hivers froids, des plateaux neigeux, des vents qui secouent la fibre humaine, qui provoquent la résistance et dont naissent l'endurance, la persévérance, la santé, l'audace. La race française n'y vit pas seulement, elle s'y accroît, elle s'y retrempe et s'y renouvelle.

A mille ou deux mille ou cinq mille lieues de la Vieille France, au lieu de moins de deux cents lieues, la Jeune France serait d'un destin bien moins assuré, soumise à bien plus de hasards, du fait de nations plus puissantes que nous. Quelles menaces, et plus

tard quels malheurs si le sort l'avait mise à portée d'un peuple de proie, comme, par exemple, il expose le Mexique, l'Amérique centrale, voire l'Amérique du Sud à la convoitise des Yankees, comme aussi notre France héroïque, enthousiaste, essaimante du Saint-Laurent, que l'« Oncle Sam » n'est pas homme à respecter toujours!

Sans que son amiral, son général, son roi, sa nation en eussent prescience, la glorieuse escadre de 1830, d'abord désarmée par l'orage, comme jadis celle de Charles-Quint, puis secondée par les vents, portait la force de la France aux seuls lieux où l'avenir pût nous sourire : l'Amérique du Nord était perdue pour nous ; l'Amérique du Sud était ibérienne ; l'Asie septentrionale, occidentale, centrale, sinon toute l'Asie, paraît destinée aux Russes ; l'Asie tropicale, la belle Indo-Chine où nous avons conquis un périlleux empire entre la Chine et l'Inde, entre la Russie et l'Angleterre, fait partie d'un monde qui n'est pas le nôtre et ne peut le devenir, car l'Extrême-Orient restera chinois ou deviendra russe ; enfin l'Afrique du Sud était hollando-anglaise ou anglo-hollandaise, suivant que l'avenir en décidera.

Il ne restait donc de terre disponible que l'Afrique du Nord, et, par de magnifiques privilèges, cette Afrique du septentrion était de climat congénial, à 150 ou 200 lieues des embouchures du Rhône. Or, c'est là l'incalculable avantage : la Russie à part, qui n'a point de colonies et s'étend sans discontinuité sur deux continents, la seule France touche presque à son empire colonial, la Méditerranée l'en sépare seule, qui n'est qu'un lac, tandis que l'Atlantique, le Pacifique, mers immenses, « distancent » l'Angleterre, le Portugal, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique des pays de leurs entreprises. On peut presque dire : les Deux-Frances, comme on disait : les Deux-Sicules.

Tout est bien qui finit bien ! Une de perdue, l'Amérique, une de retrouvée, l'Afrique ! Mais l'Afrique ne vaut l'Amérique ni comme étendue, ni comme fertilité, ni comme séjour de la race blanche.

Toute l'Amérique ne pouvait devenir française ; la seule Amérique du Nord était dans notre mouvance, à l'exception des rivages de l'Atlantique colonisés par les Anglais et des plateaux mexicains occupés par les Espagnols ; de même nous ne pouvons prétendre qu'au nord, au nord-ouest et en partie au centre de l'Afrique.

Encore faut-il distraire de notre Afrique présente, qui n'est sans doute pas toute notre Afrique future, l'énorme Sahara, la mer des hamades ou plateaux pierreux et des dunes « sans bornes » avec ilots d'oasis : c'est un lieu de passage plutôt qu'une demeure, et sauf révolutions cosmiques, sauf aussi la mainmise de l'homme sur la puissance du soleil, ce « malpas » semble devoir rester ce qu'il est, la solitude enflammée le jour, fraîche ou froide la nuit, sous le lampadaire des plus magnifiques étoiles.

Nous ne possédons pas tout ce domaine de la mort; il nous en manque ce qu'en tiennent les Espagnols au rivage de l'Atlantique, en leur colonie de la Rivière de l'Or (en réalité non dorée) et le plus désert des déserts, la Lybie des Sables, qui tend vers le Nil; mais nous en avons bien près de quatre cent millions d'hectares, sur mille lieues d'ouest en est, trois cents, quatre cents, cinq cents de nord en sud.

Mise à part l'immensité fauve ou grise ou noire (suivant le sable, la terre ou le grès des hamadas), l'Afrique française dont notre Tell est le seuil, le demi-steppe, la savane, les pays de planturosité, les alluvions au long des fleuves, des estuaires, des marigots, les littoraux, le Sénégal, le Niger, le Congo, l'Oubangui, le Chari, notre part d'Afrique a six ou sept fois l'étendue de la France. Cela sur le continent; huit fois à peu près avec Madagascar, qui est l'île majeure de la partie du monde.

Ce n'est pas tout encore; le Congo belge a tout l'air de s'acheminer vers un avenir français: son verbe civilisé, sa langue officielle est la nôtre et peut ou doit demeurer telle; que l'état dit Indépendant reste international, ou qu'il devienne belge, ou même français par droit de préemption, il conservera, l'espoir en est permis, le parler mondial qu'apprennent dès maintenant ses nègres bantous.

En se hasardant à souder le Congo des Belges à celui des Français, on fait de notre Afrique présente une seigneurie où l'on découperait douze Frances, et une vingtaine, Sahara compris. C'est le tiers de l'Afrique, capable de devenir la moitié si le vingtième siècle et les temps qui s'ensuivront daignent enfin nous sourire, après tant de nues, de déchirements, de typhons et de tonnerres.

Blancs, Cuivrés, Noirs, Musulmans, Chrétiens, Juifs et Païens, Arabes, Berbères, Touaregs, Peuhls, Ouolofs, Malinkés, Bambaras, Sonrhais, Bantous et d'autres races encore, d'autres nuances, d'autres statures, d'autres chevelures, d'autres indices céphaliques, d'autres âmes, d'autres esprits, certes cette France majeure ne sera pas de sang français. Qu'elle soit de langue française, c'est tout ce que nous exigeons d'elle.

Même dans l'Atlas, que nos colons envahissent, la Nouvelle France ne continuera l'ancienne que par l'idiome de Victor Hugo. Le premier recensement du vingtième siècle a compté 4,740,000 Algériens en Algérie: là-dessus tout près de 4,100,000 sont des Arabes ou des Berbères et 57,000 des Juifs; il ne reste pour les Européens que 584,000, dont à peu près 365,000 Français, autant de milliers que de jours dans l'année, 155,000 Espagnols, 39,000 Italiens; puis des Maltais, des Allemands, des Belges, des Suisses, des « cosmopolites ».

Ainsi, pas encore 600,000 Européens, dont moins de 400,000 Français, contre plus de 4 millions d'autochtones, d'origine africaine ou asiatique; et en y ajoutant la

Tunisie, rien encore que 700,000 Latins contre 6 millions d'arabisants et berbérissants ! Bien que les colons augmentent relativement plus vite que les indigènes, on ne peut entrevoir un millénaire quelconque où les soi-disant Latins auront conquis la majorité sur les soi-disant Sémites ; mais il n'en est pas de même des latinophones, qui par ici sont tous des francophones de l'avenir. Les berbérissants, dont l'idiome n'est ni langue du commerce, ni langue littéraire, ni langue religieuse, passeront avant longtemps à la parole française ; les Arabes y passeront aussi, mais plus à la longue, appuyés qu'ils sont sur leur Coran, dicté d'en haut en arabe à Mahomet. Quant aux idiomes, dialectes, patois du Sénégal, de la Guinée, du Niger, du Congo, de l'Oubangui, du Mbomou, du Chari, rien ne les sauvera d'une mort prompte : ils n'ont point d'avenir puisqu'ils n'ont point de passé.

Le taillant du navire n'a même pas 700 kilomètres de flots à fendre entre la rive de Toulon ou celle de Port-Vendres et la côte algérienne : tout au plus 630, distance de Paris à Bayonne ou de Paris à Marseille à vol d'oiseau, contre les 4,000 qui nous séparent des pays de ce grand Saint-Laurent qui devaient être la Nouvelle France et qui sont au contraire presque partout une Angleterre nouvelle. A côté de tant d'infériorités, c'est une heureuse supériorité de notre jeune empire sur l'ancien : d'autant que ces 150 à 160 ou 170 lieues de Méditerranée (pour ne rien dire de la Corse, qui n'est guère qu'à 125 lieues de l'Algérie, à 110 de la Tunisie) sont presque tout le long de l'année, une délicieuse, presque une voluptueuse promenade en mer azurée, sous le riant soleil ou la nuit scintillante, qui est aussi la nuit parfumée dès qu'on approche du rivage d'Afrique, où les collines embaument ; tandis que de la Seine ou de la Loire au Canada, le voyage est comme une longue secousse, sur un Atlantique maussade ou furieux, parmi les traîtres brouillards.

Si la Méditerranée berce ses passagers (elle a pourtant aussi des rugissements et des colères), le littoral qui l'étreint ne la caresse guère ; il ne la reçoit pas en larges estuaires, profondément creusés dans le continent pour l'accueil, la sauvegarde et l'abri des navires. Les golfes de Bône, de Stora, de Bougie, d'Alger, à l'est de la glorieuse El-Djezaïr, et à l'ouest ceux de Staouéli, d'Arzeu, d'Oran, n'ont aucune ressemblance avec les baies « mondiales » qui peuvent, comme on dit, recevoir toutes les flottes de la terre : nous n'avons ici ni baie de Rio-de-Janeiro, ni baies de Sydney, de San-Francisco, de Diego-Suarez — car la miraculeuse Bizerte est en Tunisie.

Nos golfes algériens s'évasent largement vers le nord, lieu d'où vient, avec les vents, la tempête ; et hors de ces anses où l'homme, non la nature, a fait des ports, presque partout la côte est droite, dure, accore, hautaine, dominatrice, rarement plaine, dune

basse, coteaux aimables, mais au contraire colline escarpée, falaise, mont de 500, 800, 1,000, 1,200 mètres. Avant que la vapeur eût vaincu les autans, les aquilons et les flots, cette « côte de fer » était aussi redoutable par les vagues qui plaquaient le navire contre le rocher que par les corsaires qui sortaient de ses criques traîtresses.

La rive de mer se nomme Sahel : Sahel d'Oran, de Mostaganem, de Coléa, d'Alger, de Bougie, de Philippeville, de Bône, de la Calle.

Ce Sahel, ces Sahels sont vraiment des lieux d'élection, des édens où il fait bon vivre ; le « Roumi » — corruption du nom de Romain — c'est-à-dire le Chrétien, l'Européen y oublie aisément la patrie, encore que les « Léthés » qui s'y perdent en Méditerranée s'y boivent presque d'une seule haleine. L'enivrante beauté d'Alger est faite de ciel, de mer et de sahel ; et aussi des montagnes du vieil Atlas à neige hivernale qui clôt au midi la Métidja comme d'un mur de 1,200 à 1,627 mètres de hauteur tandis que, vers l'orient, le Djurdjura des Berbères, que la neige, la glace abandonnent chaque année pour de brèves semaines seulement, s'élance à 2,308 mètres : c'est le plus haut de tous les Sahels algériens ; à l'est de Bougie, le Babor (2,004 mètres) a trois cents mètres de moins que lui et les autres djebels côtiers en atteignent rarement 1,000.

Ces Sahels sont grands, superbes, décoratifs ; ils font à l'Algérie une « Côte d'Azur » que le vent du nord rafraîchit alors que le vent du sud chauffe la Corniche de Provence ; mais ce qu'ils donnent en grâce, en magnificence au rivage, ils l'enlèvent en puissance et fortune aux vallées de l'intérieur, car dès qu'ils dépassent la taille de colline, ils barrent aux pluies de la mer le chemin du continent.

Ainsi, à 25, 30, 40, rarement 50 kilomètres de la Méditerranée, et séparé d'elle par les bombements du Dahra d'Oran (800 mètres), du Dahra d'Alger (1,100 mètres), du Zaccar (1,579 mètres), le val du Chéloff, alluvion profonde, est comme une terre maudite.

Avec des pluies régulières nous aurions au long de ce maigre fleuve à l'eau louche, rare, presque absente la moitié de l'année, une Métidja moins large, mais trois fois plus longue que la plaine infatigablement créatrice qui fait l'orgueil, l'opulence de la joyeuse Alger. Par malheur, il n'y pleut presque jamais : le ciel y est beau, mais : ciel serein, voûte anhydre ! Il y fait aussi chaud qu'à Biskra, le palmier y murit ses dattes comme en Sahara, les épis y grillent, toute herbe y rôtit, sinon par le hasard d'une de ces années moins sèches que d'autres dont les Arabes proclament qu'elles ont « les éperons verts », et comme nous dirions une année verte, au lieu de jaune et blasarde. Heureusement, des monts sevrant au nord la vallée des haleines de la mer, et

surtout des monts de Téniet-el-Hâd et du splendide Ouarsenis, Ouaransénis ou OEil-du-Monde (1,985 mètres), au sud, dégringolent des torrents dont un jour on rafraîchira ces terres cuites.

Ainsi encore, au midi du Djurdjura, ce relèvement à pic de plus d'une demi-lieue de haut, la vallée supérieure du Sahel ou fleuve de Bougie a quelque chose de saharien, même en hiver ; mais là aussi les torrents de la sierra feront couler le lait et le miel.

Enfin au levant de ce Djurdjura, de Bougie à Bône, presque en tous lieux le littoral se redresse en djebels de 2,000, 1,500, 1,000 mètres d'élévation, paravent et, n'était le jeu de mots, parapluie sur lequel gouttent les pluies les plus abondantes du Tell algérien, jusqu'à plus d'un mètre par an. Mais aussi, dès qu'on a franchi l'arête, les ondées se font rares, beaucoup moins drues, le vrai Tell fait place à un demi-Tell, aux vastes plateaux de la Numidie où des lacs étincellent qui, par mal fortune, ne sont que lagunes salées ou saumâtres sans écoulement et qui n'avivent pas de rivières. Sur cet immense plan que cerne au septentrion la montagne littorale, au midi la montagne saharienne, on se croirait en Castille, en Manche, en Estramadure. Ici les sebkhas (l'Arabe dit, au pluriel, les sbakh), les guerrahs luisent d'un éclat d'argent à 800, 900, 1,000 mètres d'altitude, la sierra du sud a 1,500, 1,800, 2,000, même 2,329 mètres dans l'Aurès, culmen de l'Algérie ; partout, sur l'étendue, jaunâtre ou blanchâtre au soleil, grise et terreuse autrement, des monts, se dressent en désordre, mais si leurs alignements n'avaient été détruits, dans leur continuité, l'on verrait qu'ils avaient pour direction l'orientation générale de l'Atlas ; ils s'élèvent à 1,200, 1,500, 1,700 mètres et plus, nombreux témoins de l'ancienne surrection du plateau. Comme les Castilles aussi ces plaines, qui reçoivent par an du ciel 400 à 500 millimètres de pluie, laissent vide le grenier des colons ou l'emplissent à fléchissement des poutres sous le poids des sacs suivant le caprice des « vaches maigres » et des « vaches grasses ».

Région trop sèche évidemment pour répondre à tous les vœux de l'« avare » laboureur ; mais la Numidie de Massinissa, de Syphax, de Jugurtha, n'en a pas moins le droit de compter sur un avenir qui a pour garant le passé. Le plateau des Numides exulta de prospérité sous les Romains ; il se couvrit de villes dont Tebessa, Lambèse, encore mieux Timgad, ont conservé jusqu'à ce jour des rues, des monuments, des inscriptions, des ruines ; pas une des sources n'étant laissée à elle-même sur le chemin de la sécheresse, et toutes étant amenées par un canal à leurs bourgades, à leurs champs, et tous les torrents de la montagne étant consommés jusqu'à la dernière goutte, un peuple dense y vivait ; on y respirait un air salubre, la race y était vigoureuse, les centaines nombreux. La paix française est bien plus profonde que la paix romaine, la puissance française bien plus irrésistible que celle du peuple roi, en vertu des forces chimiques et mécaniques

dont l'Europe tire sa royauté, la colonisation française ou, si l'on veut européenne, bien plus active que ne le fut celle des Latins; les pouvoirs modernes dont nous disposons renouvelleront l'opulence numide, et la terre n'y manquera pas aux Français puisque vaste est ici la contrée et vacante aux trois grands quarts.

Dans la presque entière Algérie la place fait défaut à la nation nouvelle. Les montagnes berbères ont relativement, soit autant, soit deux fois plus d'habitants que la France, et qu'ils aient gardé la langue ancestrale ou qu'ils soient passés du berbère à l'arabe, les Kabyles peuplent en réalité le djebel algérien. A côté des Arabes il ne reste guère aux Néo-Français de l'« Atlantide » que des plaines, des vallées et des hauts plateaux.

En dehors des Sahels d'Alger, de Coléa et de la Métidja, la province d'Alger, région centrale, n'a que fort peu de terres pour nous; la province de Constantine, région orientale (Tunisie à part), n'offre guère en Tell « complet » que les plaines de Bône et de la Calle, mais en demi-Tell elle a pour les nouveaux venus d'amples étendues de plateaux, dans les pays de la Medjana, de Sétif, de Batna, d'Aïn-Beïda, de Tebessa, qu'enferme encore sa muraille romaine; toutes contrées qui furent le domaine, la « chevauchée » de rois numides endormis dans le Medracen, grand et fruste in-pace semblable au Tombeau de la Chrétienne où repose, entre Méditerranée et Métidja, un potentat de la Mauritanie Césarienne.

La province occidentale (le Maroc à part, qui sera pris un jour dans la souricière), l'Oranie dresse moins de larges et hauts massifs; elle déroule de longues plaines autour d'Oran, de Mostaganem, de Relizane, de Mascara, de Perrégaux, de Saint-Denis-du-Sig, de Sidi-bel-Abbès; tout son Tell est Tell, de la mer à la tranche des monts, sans aucun demi-Tell: c'est pourquoi elle se distingue nettement des deux autres provinces par l'intensité de la colonisation. La province de Constantine possédant à peine 62 Européens sur 1,000 habitants, soit 125,000 sur 1,990,000, et celle d'Alger 123 ou 124 seulement, malgré la présence de la ville capitale, soit 224,000 sur 1,641,000, la province d'Oran en a déjà 212 ou 213 pour 1,000, soit 236,000 sur 1,107,000; et même, de la Méditerranée à la lisière du Grand Steppe, le pays fait des arrondissements d'Oran et de Sidi-bel-Abbès contient déjà plus d'Européens que d'indigènes. Bien que l'Oranie reçoive deux fois moins de pluie sur ses Sahels que la Numidie d'entre Bougie et la Calle, l'étendue de terre non cultivée par le Berbère ou l'Arabe, l'heureuse alliance des Français et des Espagnols, dont sort une race énergique, ont acquis à cette Algérie de l'ouest la primauté dans notre Afrique.

En ce même occident, en ce Moghreb, qui se trouve à peu près au centre du Moghreb en général — c'est-à-dire de tout le pays de l'Atlas — à peine a-t-on

remonté les oueds méditerranéens jusqu'à leur « ras-el-ma », « ras-el-aïn », « ras-el-aïoun », jusqu'à leur tête d'eau, leur « somme », suivant le terme champenois, un contraste extraordinaire mue brusquement, et du tout au tout, l'aspect de l'Oranie.

C'était le Tell, les vallées, les sources, les cascades, les forêts, les fruits, l'abondance; et maintenant, sur quarante lieues de largeur, c'est la nudité, la pauvreté triste et monotone, le vent que rien ne brise sifflant dans les touffes d'alfa, les herbes sèches, déjeuner et dîner du mouton, quelques puits, peu de sources, point de rivières; c'est le Steppe, et cela jusqu'au pied septentrional de l'Atlas Saharien : six ou sept millions d'hectares y tendent vers de petites lagunes et vers deux grands « Chotts », dépressions allongées où le pasteur, le caravanier, le chasseur, le passant, d'avance éblouis par le mirage, ne trouvent que de la terre, du sable, des dunes, des roches, des fondrières, du sel, et point d'eau. L'altitude de la « Mer d'Alfa » — souvent on la nomme de la sorte — est d'environ 1,000-1,200 mètres : d'où des hivers rudes, des nuits froides, des matins glacés, un climat très dur avec des heures de chaleur inhumaine.

Les monts sahariens, d'où le Sahara, splendidement ouvert, semble une mer de lumière, s'élançe ici à 1,800, 2,000, jusqu'à 2,236 mètres; ils sont cassés, creusés de gorges avec belles fontaines, torrents, oasis, vergers et palmiers.

Ces torrents ne vivent pas longtemps : ils sont bus par l'air, bus par les jardins, bus par les trous de roche; bientôt leur lit, leur grève, leurs sables, leurs talus, s'effacent dans l'immensité ou se perdent sous l'effroyable amoncellement des Grandes Dunes. Puis au-delà de ces Dunes, de cet Areg, de ces « Erg », le Touat, éclaboussure ou traînée d'oasis, marque à peu près le milieu de la route entre la mer Méditerranée et le fleuve Niger : cent mille hommes y vivent des dattes de millions de palmiers arrosés par l'eau d'un prodigieux réseau de feggaguir ou aqueducs souterrains. C'est l'oasis par excellence du Sahara d'occident; son nom n'est même que la berbérisation de l'arabe « ouah », l'oasis, à l'aide du *ʿ*. affixe et du *ʿ*. suffixe.

Le Tell de l'Oranie couvrant quatre millions d'hectares environ, celui de la province d'Alger n'en a guère que trois. Il n'y a dans tout notre domaine algérien que le Tell de Tlemcen, tout au bout occidental de l'ex-régence d'Alger, qui soit aussi peu large que celui de Miliana, de Médéa, d'El-Djézair : le pigeon voyageur irait en une heure de la plage dominée par le Tombeau de la Chrétienne à l'entrée de la gorge où le Chéliff du Steppe devient le Chéliff du Tell.

C'est au pied de la montagne de Boghar que ce fleuve passe d'un pays à l'autre : Boghar, bourg militaire dit le « Balcon du Sud » pour l'admirable recul de son

horizon jusqu'aux djebels violets qui planent du bout du Midi, sur la route du Sahara d'où soufflent les siroccos. Ici, de l'ourlet des vagues au plancher d'airain du pays extra-sérénissime, il n'y a pas plus de vingt lieues, contre plus de cinquante, même de soixante, entre Boghar et Laghouat, ville désertique assoupie au pied du revers méridional du Steppe, qui est l'abat des monts Sahariens.

Le ruisseau de Laghouat, l'Oued-Mzi, plus bas l'Oued-Djedi, s'en va vers l'est-nord-est, parallèlement aux fronçures de l'Atlas; il meurt dans les sables, renaît, expire encore, sur le chemin du Melrir, l'une des lagunes de la dépression constantino-tunisienne, un moment fameuse dans le monde, quand on prétendait y conduire la Méditerranée pour faire du plus creux du Désert une mer bleue d'où le soleil aurait humé les nuages de la pluie saharienne : eût-on rempli cette mer, ce qui peut-être était impossible, vu l'extraordinaire activité de l'évaporation sous un pareil climat, elle n'aurait été ni belle, ni grande, ni profonde, ni durable, ni provocatrice de pluie.

Près des sources de l'Oued-Mzi, dans le Djebel Amour (1,707 mètres), jaillissent les premières fontaines du Chélif, qui se traîne misérablement sur le Steppe, à chaque instant avalé par le sable ou par le marais, puis restauré par quelque surgen, mais ne passant jamais du rang de ruissel au rang de rivière : tellement qu'au bout du plateau, en bas de Boghar, il n'est toujours qu'un méchant fossé; de même qu'au bout du Tell, après 170 lieues de méandres dont l'ensemble rappelle le cours de la Loire, d'abord vers le nord, puis l'ouest, il n'est devenu qu'une rivière trouble, tarissante, inconstante, variant de 1,500 litres à 1,500 mètres cubes par seconde, et pourtant capable de régénérer sa vallée, dès qu'on retiendra l'eau de ses crues sur la voie du Steppe à la mer.

Au sud-est de Laghouat, le Sahara se continue par le plateau des Daïas où les bois de térébinthes ombragent des bas-fonds que quelques pluies transforment en mares de quelque durée; puis il se prolonge par les vallées d'érosion du pays des Beni-Mzab, heptapole des 40,000 Mozabites, zélés trafiquants, brocanteurs éminents, préteurs, usuriers qui émigrent dans toutes les villes de l'Afrique Mineure; fortune faite, ils reviennent, comme en un paradis terrestre, à leurs effroyables rochers toujours chauffés à blanc par soleil et sirocco, très rarement visités par quelque pluie secourable; mais ces plus patients des hommes ont barré leurs oueds, creusé des puits très profonds, et soit retenu, soit évoqué l'eau qui fait vivre 200,000 dattiers.

Les oueds des Béni-Mzab descendent dans le fond d'Ouargla, qui est aussi le terme du sillon de l'Oued-Mia : celui-ci est un torrent sahariennement intermittent, c'est-à-dire toujours vide, hors de quelques énormes crues qui ne sont même pas annuelles et qui le poussent vers le nord-est à 600 kilomètres en ligne droite de ses origines; il naît sur le

plateau du Tadmait, non loin de la touatienne Insalah, dont on faisait si grand bruit avant de la connaître; or, cette ville au nom retentissant n'est qu'une bourgade. Ouargla fut une capitale du Sahara; de son passé commercial, social, politique, de l'ère de ses sultans, il ne lui reste que 2,000 âmes; 500,000 dattiers entourent cette vieille « reine du Désert ». A 300 kilomètres à son sud-ouest, El-Golèa montre comment pourra refleurir le Sahara; non le Sahara tout entier, mais certains lieux élus : un puits artésien vient d'y débonder une riviérette souterraine qui provoquera des milliers de palmiers.

On estime que le Tell de Constantine ou Tell numide égale en étendue le Tell Oranais et le Tell Algérien réunis; c'est que, s'il n'a pas plus de 100 kilomètres de profondeur par le travers de Bougie, de Sétif, il atteint ou dépasse 200 sous les méridiens de Constantine, de Bône, y compris les plateaux moins pluvieux, moins féconds, moins habités qui s'allongent entre les sierras côtières et l'Aurès d'entre Demi-Tell et Désert.

Le Tell numide étant des trois le plus vaste, le Sahara numide est le plus beau : du versant méridional de l'Aurès, monts aux neiges de longue persistance, s'écroulent des torrents dont la voix passe en temps « chaleureux » du grondement au murmure, mais jamais au silence; des gangues de la sierra s'échappent, devant la montagne, les superbes fontaines des Zibans, qui font le nombre, la grandeur des oasis du pays de Biskra et le million de palmiers au nord, à l'ouest du grand Choll Melrir.

Au midi de cette lagune Melrir, un fleuve mort en apparence depuis des siècles (ou des millénaires), l'Igharghar, coule en-dessous au lieu d'en dessus; il arrive du Grand Sud, du centre même du Sahara, de l'Ahaggar et du Tifédest, massifs de 1,500 à 2,000 mètres où s'est révélé récemment plus d'eau courante ou dormante qu'on aurait osé l'espérer.

L'Igharghar s'enfouit dès sa sortie de la montagne natale; accru cryptiquement par l'Oued Mia, il reparait à partir de Touggourt, à 1,000 kilomètres à vol d'oiseau de ses origines, par les merveilleux puits de l'Oued-Rir, fonts artésiennes qui donnent ensemble plus de 4 mètres cubes par seconde pour la sève de 700,000 arbres à palmes et des jardins que les dattiers garent à demi du triomphant et meurtrier soleil.

A l'orient de l'Oued-Rir, l'Oued-Souf n'existerait pas sans une riviérette hypogée dont le principe est au loin dans le Sud : 180,000 palmiers, plantés dans des entonnoirs de la dune, y puisent par leurs racines à l'onde ténébreuse : ce n'est pas la soif qu'ils redoutent, c'est l'ensevelissement sous les sables mobiles.

Les monts du Sahel, les rides intérieures, les pics, les crêtes, les montagnes à table laissées en témoins sur les plateaux, la sierra saharienne, tout cela c'est le véné-

nable Atlas, ici moins amenuisé qu'en Tunisie, mais moins massif et presque deux fois moins élevé que le grand Adrar marocain, celui-ci supérieur à 4,000 mètres, peut-être même égal aux Alpes suprêmes. — Atlas, c'est probablement le mot berbère Adrar, la Montagne.

Sans lui, sans cette barrière que franchit le sirocco, mais que respecte le sable des Grandes Dunes, sans cet énorme soulèvement orienté de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, suivant la ligne qui relie le pic océanien de Ténérife au pic sicilien et méditerranéen de l'Etna, sans ses roches, ses neiges, ses oueds, il n'y aurait sans doute ni Algérie, ni Tunisie, ni Maroc. La magnifique région qui reste le dernier espoir (et déjà la réalité) de la France, l'Atlantide, longue de six cents lieues, serait à peu près vide d'habitants et presque vide de sens, comme cette Tripolitaine où le sable blanc du Sahara borde l'azur de la Méditerranée.

Chez les Marocains l'Adrar, ici longtemps, là toujours neigeux, donne l'être à de superbes torrents qui se mêlent en fleuves réels, non en fleuves théoriques ainsi que le sont un peu ou beaucoup les tributaires de la Méditerranée algérienne.

En prenant nos fleuves, puisque fleuves il y a, de ce Maroc ruisselant d'eau courante, à la Tunisie où l'eau court moins encore qu'en Algérie, on tombe d'abord sur la Tafna, oued de 800,000 hectares de bassin très peu grandi par les torrents présentement marocains de la région des Angads et du domaine des Béni-Snassen : ni l'Isly, célèbre par l'inutile victoire de 1845, ni la Mouilah ne lui versent d'onde exubérante; mais les monts de Tlemcen, ainsi nommés d'une ville qui fut la capitale d'un grand empire berbère, l'avivent de torrents éternels : tout près de Tlemcen, l'un d'eux s'abîme par les cascates charmantes d'El-Ourit, hautes ensemble de trois cents mètres.

La Macla tombe dans le golfe de Mostaganem et d'Arzeu, à l'issue d'une conque de 1,140,000 hectares. Elle unit deux longs oueds, le Sig et l'Habra. Le Sig rafraîchit du mieux qu'il peut les campagnes de Sidi-bel-Abbès, puis celles de Saint-Denis-du-Sig; au profil de ces dernières une digue le refoule dans le réservoir des Grands Cheurfas, capable de 18 millions de mètres cubes. L'Habra s'endort derrière le barrage de l'Oued-Fergoug, dont les 30 millions de mètres cubes primitifs sont déjà réduits par la vase à 25 millions seulement, pour l'avantage des plaines de Perrégaux. Les riviérettes qui la composent, dans les monts crétacés de Saïda, naissent de belles fontaines — telle celle de Tifrit (400 litres par seconde) — et l'un de ses affluents, l'Oued-Fekan sort d'un gour versant rarement moins de 500 litres qui ramène au jour les eaux perdues dans le filtre de la féconde plaine mascaréenne d'Eghris.

La Mina, rivière d'un espace de 732,000 hectares, procède de belles et bonnes sources et de torrents à cascates; elle coule dans la plaine de Relizane et se verse dans le Chéouiff. Icelui, long de près de 700 kilomètres en un champ clos de 4,487,500 hectares, laisse à droite, sur la montagne, à 927 mètres d'altitude, la salubre Médéa, dans des campagnes aussi fraîches que celles de France; et à droite encore, à 720 mètres, sur un ressaut du Zaccar, la non moins saine Miliana, prodigue en fontaines, contemple, au-delà de l'ample vallée du fleuve, l'admirable déploiement des bastions de l'Ouaran-sénis. Au moyen du barrage de dérivation des Béni-Rached, le Chéouiff désaltère les campagnes d'Orléansville.

Sous le nom de Chiffa, le Mazafran fend en deux l'Atlas blidéen; il s'associe le torrent de la ville des orangers, la très gracieuse Blida, traverse la Métidja, la plaine « incomparable » et sépare le Sahel de Coléa du Sahel d'Alger; son onde vive se jaunit aux rigoles d'arrosage; le nom en fait foi : Ma Zafran, l'Eau de safran.

L'Isser draine 647,500 hectares; il erre sur le plateau de Béni-Sliman; ses gorges de Palestro tracent la route de l'est au chemin de fer d'Alger à Constantine.

Le Sébaou, plus de sept fois plus court que le Chéouiff en un bassin trente-et-un à trente-deux fois moindre, répond beaucoup mieux à l'idéal d'un fleuve : né des neiges, des glaces, des ruissellements, des fontaines, en un djebel supérieur à 2,000 mètres, il n'est pas d'humeur à céder aux premiers commandements de l'été; fait de gaves et gave lui-même, il résiste à la sécheresse; le soleil ne l'anéantit jamais et ses acifs (ruisseaux) ne sont pas des oueds ou, comme dit le calembour, des ueds, c'est-à-dire des oueds sans o (sans eau).

Le Sahel ou Soummam arrive en mer au golfe de Bougie, « la perle de la Méditerranée », avec le tribut de 911,500 hectares; il unit le Sahel, venu du Dira d'Aumale (1,810 mètres) et du plateau des Aribis, et le Bou-Sellam de Sétif, ville à 1,087 mètres d'altitude; il s'ouvre aux torrents très capricieux, souvent défaillants, des monts au midi desquels des oueds plus fantasques et plus estivalement maigres encore, fuient (quand ils courent), vers la grande lagune de la Hodna (75,000 hectares). Cette Hodna est un choll à 400 mètres au-dessus des mers, entre des steppes buttant de tous côtés contre des sierras chauves.

L'Agrioun est le Sébaou de la Petite Kabylie, comme le Sébaou est l'Agrioun de la Grande; il n'écoule que 130,500 hectares, mais les Babors épanchent des sources de pied de falaise, des écharpes de cascates, des oueds de neiges fondues et de pentes verglassées, des pluies d'orage (c'est par ici le plus mouillé du Tell français); violent, retentissant, tumultueux, il luit dans le Chabet-El-Akza ou défilé de l'Agonie.

L'Oued-el-Kébir ou « Grande Rivière », nom dont les Arabes glorifient souvent de fort petits ruisseaux (il leur suffit qu'ils soient pérennes), égoutte 904,000 hectares. Il est fait du Roumel, fils languissant du plateau des Eulmas et des Abd-en-Nour, et du Bou-Merzoug, issu d'une font de 800 litres; aussitôt il entre dans l'abîme de Constantine, l'une des cités extraordinaires du monde : la vieille Cirta s'accoude à un terrible précipice qu'elle regarde de 120 mètres au pont jeté sur le gouffre, de 200 à la Casba; le torrent bruit dans le demi-jour de la profondeur ou dans les demi-ténèbres d'arcades rocheuses, tunnels de 50 à 100 mètres de long qui sont un reste de voûte de la caverne antan creusée par le Roumel dans le bloc cirthéen; puis il se casse à trois cascades, de 20, 25, 15 mètres de plonge et va recevoir la rivière du Hamma, onde thermale (33°) immuable à 800 litres par seconde.

La Seybouse dégage des eaux supplémentaires un million d'hectares; elle part des mêmes plateaux que la Medjerda, s'égare dans la vallée de Guelma, s'achève au golfe de Bone; elle coule franchement durant une bonne moitié de l'année; la Mafrag aussi, qui est l'héritière des pluies serrées tombées au pays de la Calle, sur 237,000 hectares de monts, de forêts et de bois de chênes-liège.

La Medjerda naît en Algérie; c'est en Tunisie qu'elle grandit et meurt; elle passe au voisinage de Souk-Ahras; son maître affluent, l'Oued-Mellègue provient des plateaux de Tébessa la « romaine », au septentrion de l'Aurès.

Voilà l'Algérie « utile », divisée à grands traits entre Tell, Steppe, froncements sahariens, oasis au bord du Désert; pays de nature extrême, d'histoire tragique et d'avenir éminent.

Nature extrême : au nord, la mer, source de fraîcheur, de pluie, de vie; au midi, le Sahara, chaleur, sécheresse et mort; tous les climats, ou presque, des neiges hivernales de Batna, de Sétif, de Bordj, de Djelfa, de Géryville, aux hivers tièdes du littoral, aux hivers chauds et parfumés de Biskra, de Touggourt, d'Ouargla. L'homme n'est pas moins extrême, du Berbère des Adrars, qui est un Auvergnat, dur au mal, ou du Touareg, Berbère également, maigre et sec à la squelette, ou de l'Arabe fataliste, nonchalant d'idée, mais prompt dans l'action, au Maure tranquille, flegmatique, obèse des villes; du Nègre des oasis au Parisien, à l'Alsacien-Lorrain, au Gascon, au Marseillais, au Valencien, à l'Andalou, au Sicilien, au Napolitain, au Maltais.

Histoire tragique : on dit que l'imprenable Cirta fut prise quatre-vingts fois. Le Numide, le Carthaginois, le Gétule, le Romain, le Vandale, l'Arabe, le Turc, l'Espagnol, le Français luttèrent ici pour le pouvoir, la vengeance, la vie ou la mort, chacun laissant de lui des germes de haine et des ferments d'alliance, des souvenirs et

des réalités — puisque rien ne se perd. — Tel *Arbicot* ou *Bicot*, comme on dit avec le dédain du vainqueur pour le vaincu, tel pauvre *khammès* ou *métayer* au cinquième descend à la fois : d'abord des ancêtres inconnus, même non soupçonnés, qui furent les autochtones du Tell; puis des cavaliers numides qui combattirent contre Rome en Italie, à Cannes, ensuite pour Rome en Afrique, au commandement de Massinissa; et des Phéniciens, des Carthaginois d'avant ou d'après Carthage anéantie; et des mercenaires soudoyés par les Suffètes ou révoltés contre eux; et des Romains, soldats, vétérans, colons, marchands, usuriers; et des Grecs de Bélisaire ou d'avant Bélisaire — car les Hellènes immigrèrent de tout temps dans l'Afrique mineure, près de leur Sicile, de leur Cyrénaïque, et furent les premiers civilisateurs du Numide et du Maure; — et des Arabes venus avec Okba ben Nafé, conquérant musulman du Tell au VII^e siècle, ou avec la grande invasion hilalienne du XI^e; et des Osmanlis, soit réellement turcs, soit renégats, Albanais, Bosniaques, Circassiens, Italiens, Catalans, Espagnols, Français, Flamands; et des colons européens de 1830 à 1900, puisque la rareté, l'on peut dire l'absence d'unions consacrées par la loi entre le « *Bicot* » et le « *Roumi* » n'exclut pas la multitude des rencontres illégales; enfin des Nègres dont, grâce à l'esclavage, le sang contribua toujours à la race de l'« *Atlantide* ».

Avenir éminent : puisque la paix règne désormais sur ce champ du carnage. Une nation nouvelle y naît à l'histoire, et comme ce peuple a pour séjour le seuil d'un continent à moitié vide encore et n'ayant pour habitants que des hommes rudimentaires, il semble avoir dans son destin de concentrer à la longue la foule des tribus du nord, de l'ouest, du centre, en une France auprès de laquelle la Vieille France ne sera qu'une province, ainsi qu'un plus grand Portugal en face d'un moindre Brésil. Cette « *France Majeure* » aura 5,000 kilomètres de long, d'Alger à Brazzaville, ou 6,000, de ce même Alger au bout du Congo Belge; et plus de 4,000 de large, du Cap Vert aux premières fontaines du Chari. Ce ne sera pas sans peines, douleurs, crève-cœurs, longs et lourds désastres, que marcheront vers l'unité, qui ne peut être ici que l'unité de langage, ces terres barbares, ces peuplades sauvages, ces races hostiles sous des climats contraires, l'un sec, l'autre lépidement humide, ces gens de Tell, de steppe, de brousse, d'impenétrable forêt, de désert, d'oasis, de littoral et d'intérieur, de grands fleuves et d'oueds sans courant et même sans fraîcheur. Or, le français est d'abord le cohéritier, puis l'héritier désigné de trente et cinquante ou cent verbes africains.

Non pas absolument le français du commencement du XX^e siècle, mais plutôt celui du XXI^e, qui sera plus divers, plus riche que le nôtre, car il lui faudra les centaines, les milliers de mots imposés par d'autres cieux, d'autres sols, d'autres étendues, d'autres natures, d'autres idées. Ainsi le portugais d'Amérique est bien plus opulent que le lusitanien d'Europe, et même le français d'Alger est déjà plus riche et plus libre que celui de Lutèce-en-Parisis.

Gloire donc à l'Empire qui commence à cent cinquante-cinq lieues de Port-Vendre, entre Bab-el-Oued et Bab-Azoun, au débarcadère de la blanche Alger!

Par une concordance pareille à celle que Perse a célébrée dans deux vers admirables,.....

Non equidem hoc dubitas, amborum fœdere certo
Consentire dies et ab uno sidere duci,

« Hors de tout doute — et le pacte en est sûr — nous irons ensemble à travers les mêmes destinées, par le pouvoir de la même étoile. »

ONÉSIME RECLUS.



Cavalier des Ouled Zekris (Zibaüs).

(Cliché de M. le capitaine Vicq.)



Alger, vue prise de la Casbah.

I. — ALGER

ALGER. VUE GÉNÉRALE PRISE DE LA CASBAH. — Alger est à 1,614 kilomètres de Paris, 763 de Marseille, à 464 kilomètres de Constantine et 424 d'Oran. On y compte à peu près 100,000 habitants, dont 45,000 Français.

La ville qui s'étage sur les dernières pentes du Sahel et regarde l'Orient, se compose de plusieurs parties : Au centre la ville d'Alger proprement dite, à l'ouest le faubourg de Bab-el-Oued, et Saint-Eugène ; à gauche Mustapha, qui se divise lui-même en plusieurs quartiers.



Alger, vue prise de la digue.

La population arabe habite à peu près exclusivement les rues étroites, sinueuses et sombres qui dégringolent, par des pentes rapides et des escaliers, de la Casbah vers la basse ville, plus européenne.

Pour bien voir Alger on peut monter du côté de la Casbah. On trouvera, dans la ville indigène, quelques échappées qui permettront de prendre un aperçu général de la ville, dont l'Amirauté avec son phare blanc, puis la Méditerranée, forment la limite.

ALGER. VUE PRISE DE LA DIGUE. — Mais Alger est plus joli vu d'en bas, et surtout de la digue qui en ferme le port. Au premier plan, sont les nombreux navires qui le sillonnent tous les jours en chaque sens; dans le fond, les quais bordés de belles constructions tout à fait dans le goût moderne et par-dessus la ville arabe, forment un ensemble du plus grandiose effet.

ALGER. L'AMIRAUTÉ. — L'Amirauté qui comprend tous les services maritimes d'Alger, se compose d'un premier pavillon, bâti dans le style mauresque, et habité par l'amiral, puis de divers établissements comprenant les bureaux de la Marine, les services techniques, les ateliers de réparations, un poste de torpilleurs, un laboratoire, etc. A la suite de ces divers établissements commence la jetée qui



Alger, vue prise de l'Amirauté.

ALGER. VUE PRISE DE L'AMIRAUTÉ. — Mais l'endroit d'où le spectacle est incomparable, c'est l'Amirauté. Là, les détails se détachent avec leur valeur respective, et la ville toute blanche s'élève par gradins au-dessus des eaux bleues du port, où le mouvement des voiliers, des vapeurs et des barques, donne une animation constante.

mesure 700 mètres de long. Derrière se trouve l'ancien fort du Peñon, longtemps occupé par les Espagnols qui le défendirent héroïquement et avec une opiniâtreté remarquable. Il comprend, outre le fort, encore en usage aujourd'hui, un phare dont la haute tour blanche signale au loin l'approche du port.

Le Peñon formait autrefois une île isolée que les Espagnols avaient occupée. Une petite garnison de quelques centaines d'hommes y tint tête pendant quatorze ans aux Turcs. Privés de tout secours, mourant de faim, ils tenaient bon toujours. Il fallut que Barberousse jetât entre le Peñon et le rivage la digue qui existe encore aujourd'hui, pour venir à bout de leur résistance. Sans espoir d'être secourus par la mère-patrie, ils finirent par se rendre et payèrent de leur vie un héroïsme bien peu connu.

ALGER. QUAIS D'EMBARQUEMENT. — Les quais d'embarquement sont disposés de façon à recevoir les gros paquebots de la Compagnie



L'Amirauté, à Alger.

Transatlantique, de la Compagnie de Navigation mixte, de la Compagnie des Transports maritimes, et autres, qui mettent Alger en relations avec Marseille principalement. Plusieurs de ces Compagnies transportent chaque année en France des quantités prodigieuses de moutons venus des Hauts-Plateaux. Il n'est pas rare d'en voir embarquer 4,000 et 5,000 sur un seul paquebot. L'embarquement est assez curieux. On prend un certain nombre d'animaux dressés qui se mettent à la tête du troupeau. Ils se précipitent vers un plan incliné qui les amène dans l'entrepont et dans les cales des navires. Le reste suit docilement. Le débarquement s'opère de la même façon. Mais, quand souffle le sirocco, il se peut fort bien que la cargaison n'arrive pas complète à Marseille, et nombre d'animaux ont dû être jetés à la mer.

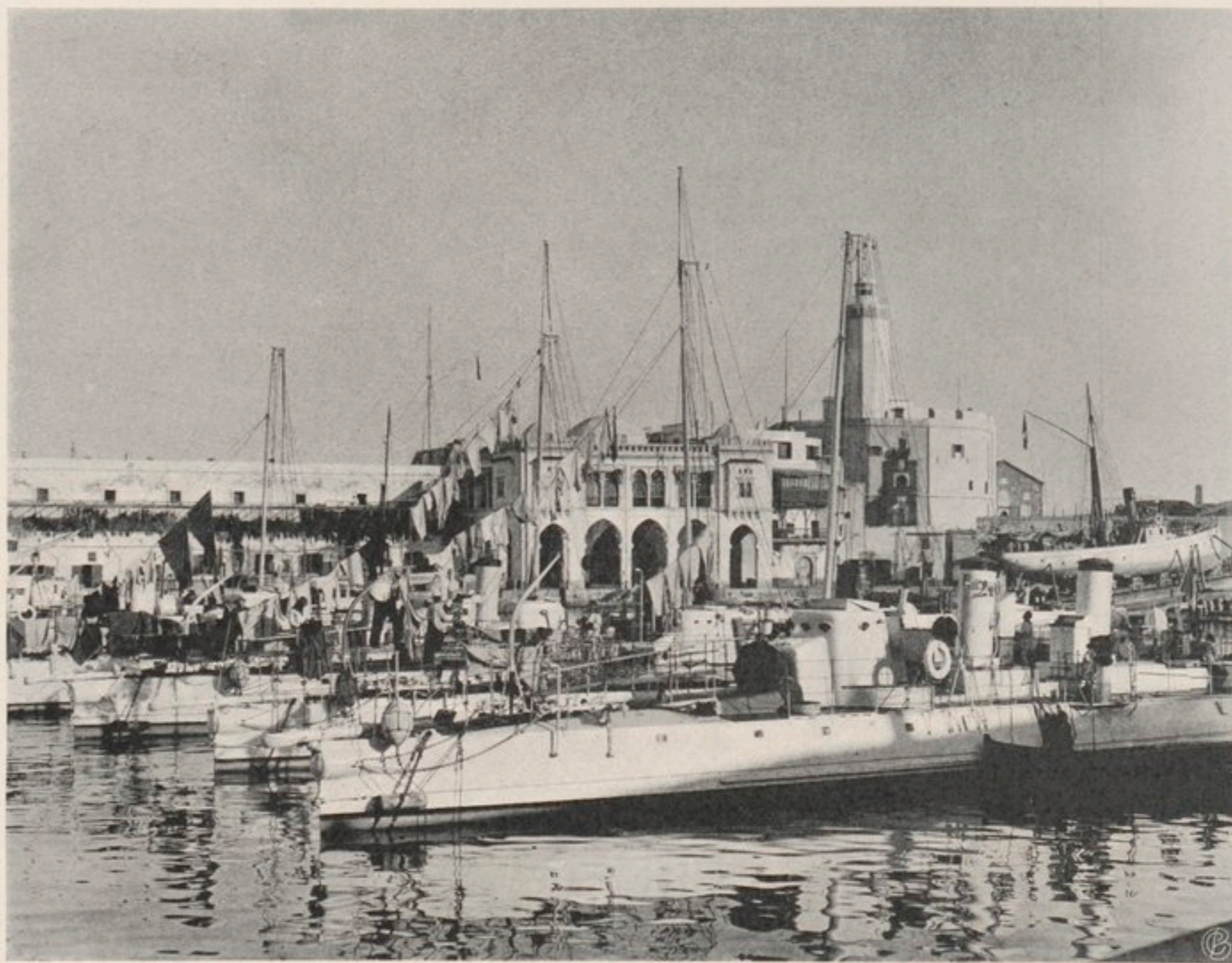


Quais d'embarquement, à Alger.

ALGER. PORT MILITAIRE. — Les gros navires ne pourraient pas venir s'amarrer au quai de l'Amirauté. Ils restent un peu plus loin vers le milieu du port, à l'abri des jetées. Près de l'Amirauté, vient se ranger en bon ordre toute la flottille des torpilleurs qui comprend un assez grand nombre de ces unités de combat. La couleur claire de ces petits navires,

tance considérable sont exécutés au devant de Mustapha, pour doubler l'étendue du port, qui deviendra l'un des plus importants de la Méditerranée. Presque tous les navires y viendront se ravitailler en charbon dont il existe, dès maintenant, des approvisionnements constamment renouvelés par des vapeurs anglais.

Le port d'Alger est très sûr et bien abrité.



Le port militaire, à Alger.

la blancheur des constructions de l'Amirauté, que domine le Penon à la couleur éclatante, le tout se détachant sur un ciel d'un bleu intense, et sur une mer calme qui le reflète, forme un des plus jolis tableaux qu'il soit possible de voir.

Les navires qui calent plus de 7 mètres d'eau sont obligés de rester en dehors des jetées. Actuellement, des travaux d'une impor-

Cependant par les gros temps, quand souffle le vent du Nord, l'entrée n'est pas sans quelque difficulté. Les vagues déferlent avec furie sur les blocs dont les jetées sont faites, et semblent vouloir en escalader les plates-formes. Mais il faut que la mer soit réellement démontée pour qu'elle présente ce spectacle à la fois terrifiant et magnifique.

ALGER. VUE PRISE DU PENON. UN COIN DU VIEUX PORT. — Lorsqu'on monte au phare qui domine le Penon, on a une vue sur la ville qu'il est difficile de ne pas admirer. Au premier plan, on domine les terrasses qui recouvrent les divers bâtiments de l'Amirauté,

nombreuses barques, abritées et serrées le long de la jetée de l'Amirauté, forment un ensemble du plus heureux effet.

Le phare du Penon occupe en quelque sorte le centre de l'admirable baie qui part du cap Caxine pour se terminer au cap Matifou.



Alger, vue prise du Penon.

et la jetée Kheir-ed-Din qui la réunit aux quais. Plus loin se détache la ville Européenne, avec ses quais caractéristiques, et la ville Arabe, qui grimpe vers la Casbah.

Quand on a quitté l'Amirauté pour regagner les hautes terrasses qui bordent les quais, le spectacle n'est pas moins intéressant, et les

La pointe Pescade qui s'avance à peu de distance dans l'ouest ne rompt pas l'harmonie de ce golfe splendide où s'abrite la ville d'Alger — Alger-la-Blanche — dominée par une couronne de verdure, sur les sommets du Sahel qui s'élèvent à 400 mètres au-dessus d'elle.

ALGER. UN COIN DU PORT. — Le port comprend 90 hectares de superficie, mais des travaux encore inachevés en doubleront la surface. Il est abrité par deux jetées : celle du nord, mesurant 700 mètres de long, et qui renferme l'ancien port turc; celle du sud,

sont logés un nombre infini d'entrepôts et de magasins, commencent au fort Bab-Azoun, pour se terminer à l'Amirauté. Le quai proprement dit, avec ses appontements encombrés de marchandises de toutes sortes, rempli d'une foule affairée et grouillante, présente



Un coin du vieux port, à Alger.

qui part du fort Bab-Azoun, en a 1,235. Mais au delà de ce port, on en construit un second dont l'étendue sera considérable.

ALGER. LES QUAIS. — Les quais d'Alger, dont l'aspect est inoubliable en raison de ces grandes et hautes arcades sous lesquelles se

un spectacle dont on ne se lasse jamais. Il est bordé de ces belles arcades dont nous parlons plus haut, qui laissent le passage à des rampes et des escaliers permettant d'accéder aux terrasses qui le bordent et qui, dans une partie de leur long parcours, portent le nom de boulevard de la République.

Ce boulevard, qui vient presque en ligne droite du fort Bab-Azoun à la rencontre de la jetée Kheir-ed-Din, s'infléchit alors vers l'ouest et prend le nom de boulevard des Palmiers ou de l'Amiral-Pierre.

Ce boulevard magnifique longe les principaux établissements d'Alger, la place du

est bordée d'un côté de hautes et belles maisons, aux proportions harmonieuses, et d'autre part, par une balustrade de pierre, surmontée de candélabres, d'où la vue plonge sur le terre-plein du port si vivant, si affairé, si rempli d'une foule travailleuse et pittoresque.

Tout le long de ce quai, que dessert une



Les quais, à Alger.

Gouvernement, la grande Mosquée et le Palais consulaire.

Il forme une sorte de terrasse qui porta d'abord le nom de boulevard de l'Impératrice, en mémoire de la souveraine qui vint en poser la première pierre, le 19 septembre 1860.

Cette terrasse, qui recouvre des magasins,

ligne de tramways électriques, s'élèvent des constructions modernes de belle apparence. C'est là que l'on rencontre les bureaux de la C^{ie} Générale Transatlantique, de la C^{ie} de Navigation Mixte, et autres agences maritimes, l'Hôtel de Ville, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Banque de l'Algérie, etc.

ALGER. ARABES SUR LES QUAIS. — Le boulevard de la République, qui fait communiquer la ville et le port, est naturellement un des endroits les plus fréquentés de la ville. Il est bordé d'une balustrade surmontée de candélabres où les Arabes, tout aussi bien que les Européens, viennent s'accouder pour admirer le spectacle, dont nous parlons plus haut, de cette vie intense dont le port, situé juste au-dessous, est le théâtre.

Quand vient le moment du pèlerinage de la Mecque, les musulmans, en attendant le départ, se pressent en foule sur ce quai, couvant d'un regard plein d'espérance le navire qui les conduira vers le tombeau du Prophète qu'ils doivent visiter au moins une fois dans leur vie et d'où ils reviennent avec le titre de Hadjis.



Arabes sur les quais, à Alger.

ALGER. PLACE DU GOUVERNEMENT. — La place du Gouvernement, véritable centre d'Alger, est bordée d'un côté par le quai et le boulevard de la République; au sud et à l'ouest, par de belles constructions modernes, dont

le rez-de-chaussée est occupé principalement par des cafés d'un luxe tout moderne; au nord-ouest, par d'autres maisons que précède une terrasse plantée de palmiers et sous lesquels se tient un marché aux fleurs; enfin au nord et au nord-est, par un escalier qui conduit à la Poissonnerie, située en contre-bas, et à la grande mosquée de la Pêcherie.

Le centre porte la statue équestre du duc d'Orléans et tout autour est une double rangée de platanes.



Place du Gouvernement, à Alger.

C'est de là que partent les tramways électriques d'Alger et des environs. Deux compagnies exploitent le réseau algérien ; la Compagnie des Chemins de fer sur route d'Algérie, conduit d'une part à Maison-Carrée, et d'autre part aux Bains romains. La Compagnie des

sur route qui vont bien au delà des environs immédiats d'Alger.

ALGER. CATHÉDRALE. — De la place du Gouvernement, la rue du Divan amène le visiteur à la place Malakoff où se trouve le



Place du Gouvernement et mosquée de la Pêcherie, à Alger.

Tramways algériens traverse toute l'agglomération algérienne, du boulevard Bru et de la colonne Voirol d'une part, jusqu'au bout du boulevard Bab-el-Oued d'autre part.

Ces deux principales lignes sont d'ailleurs prolongées soit par d'autres lignes accessoires, soit par de véritables chemins de fer

palais du gouverneur général, ancienne maison mauresque ; l'archevêché, dont nous parlerons plus loin, et la cathédrale, dédiée à saint Philippe. Un large escalier donne accès au portail de l'église, composé d'une triple arcade et surmonté de deux tours carrées d'abord, puis octogones. L'architecture, qui

rappelle le style mauresque ou oriental, produit un assez heureux effet.

Construite de 1845 à 1860, la cathédrale a remplacé une ancienne mosquée dont quelques parties ont été utilisées à l'intérieur.

Plusieurs des colonnes proviennent de l'ancienne mosquée des Ketchaoua, et les architectes modernes n'ont fait qu'en reproduire les détails. Le « nimbar » de cette mosquée a formé la chaire de la cathédrale qui est ornée de marbres de diverses nuances.

Dans la rue Bab-el-Oued, il existe une autre église, dédiée à Notre-Dame-des-Victoires. C'est encore une ancienne mosquée, bâtie en 1622, par Ali Bitchnin, père de Tchelibi, célèbre corsaire barbaresque. Quoique moins remarquable que la cathédrale, cette église mérite une visite. On y voit une belle porte sculptée.



Cathédrale d'Alger.

ALGER. JARDIN MARENGO. — Alger compte un certain nombre de jardins publics, presque tous assez curieux. Le jardin Marengo qui touche à la mosquée Abder-Rahman et au lycée, forme en quelque sorte la séparation entre Alger et Bab-el-Oued. On y remarque une kouba assez intéressante et un joli monument, sorte de fontaine, recouvert de faïences bleues, sur lequel les eucalyptus jettent une ombre discrète. De la terrasse qui le précède on a une admirable vue sur Notre-Dame d'Afrique, Saint-Eugène et la Bouzaréah. Ce jardin possède de très beaux araucarias.



Jardin Marengo, à Alger.



Pavillon du Coup-d'Eventail, à Alger.

ALGER. PAVILLON DU COUP-D'ÉVENTAIL. — La Casbah, qui sert aujourd'hui de caserne à l'artillerie, était autrefois la résidence du Dey d'Alger.

C'est dans le pavillon situé dans l'une des

consul, M. Deval, frappa celui-ci au visage d'un coup de son éventail. Quelques semaines plus tard, le 14 juin 1830, la flotte française mettait à terre une armée de 30,000 hommes à Sidi-Ferruch.



Archevêché d'Alger.

cours, pavillon qui ressemble à un balcon couvert, qu'eut lieu la scène dramatique dont la conséquence fut le débarquement des troupes françaises en Algérie. C'est là que Hussein-Dey, irrité des réclamations de notre

ALGER. ARCHEVÊCHÉ. GALERIE. — L'Archevêché est la plus belle des maisons mauresques d'Alger. Sous le gouvernement des turcs, c'était la maison de la fille du Sultan.



Détail de la galerie de l'archevêché d'Alger.

Comme presque toutes les maisons mauresques, celle-ci se compose d'une cour intérieure sur laquelle les étages s'ouvrent par des galeries avec colonnes en marbre et balustrades en bois de cèdre. Les murs sont ornés de faïences bleues, qui forment une charmante décoration.

Ces colonnes, d'un travail délicat et charmant, viennent presque toutes d'Italie. Dans

ces pillages — aux goûts et aux habitudes musulmans.

Les maisons arabes ne répondent en rien aux notions architecturales de nos grandes villes. Mais leurs dispositions sont conformes aux habitudes et conviennent au climat de l'Afrique. Peu d'ouvertures sur la rue, donc peu de soleil, de la fraîcheur pendant les ardeurs de la canicule, et des terrasses par-

dessus le toit afin d'aller le soir respirer la brise de mer. De plus, la femme étant à peu près prisonnière, la maison a, extérieurement, les allures d'une geôle ; mais la prison au dedans est aussi dorée et agrémentée que les ressources du maître le permettent.



Bibliothéque d'Alger.

leurs incursions, les corsaires mettaient au pillage les palais italiens, ou exigeaient des rançons en nature. C'est ainsi que presque toutes les belles maisons d'Alger sont ornées de colonnes en marbre blanc de Carrare, apportées en Afrique par droit de conquête.

Les faïences bleues ont presque toujours la même origine, et l'art arabe a consisté surtout dans l'intelligente adaptation de ces trophées de victoire — ou, si l'on veut, de

leur incursions, les corsaires mettaient au pillage les palais italiens, ou exigeaient des rançons en nature. C'est ainsi que presque toutes les belles maisons d'Alger sont ornées de colonnes en marbre blanc de Carrare, apportées en Afrique par droit de conquête.

Le musée qui faisait autrefois partie de la bibliothéque, a été transféré à Mustapha, dans une ancienne école, d'où l'on a une admirable vue.

ALGER. BIBLIOTHÈQUE.

— La bibliothéque, située dans la rue étroite et sombre de l'État-Major, est très voisine du palais du gouverneur général. C'est encore une maison mauresque très remarquable. On y a réuni les manuscrits arabes trouvés à Tlem-



Mosquée El-Kébir, à Alger.

ALGER. MOSQUÉE DE LA RUE DE LA MARINE. EXTÉRIEUR. ENTRÉE. COUR. INTÉRIEUR. — Les mosquées à Alger ne sont point interdites à l'Européen, sauf à certaines heures consacrées à la prière. Il suffit d'observer l'usage musulman, de se déchausser ou de chausser les babouches que fournit, moyennant une très modique rétribution, le gardien, afin de ne pas souiller les nattes et les tapis sur lesquels viennent se prosterner les fidèles.

On compte à Alger un très grand nombre de mosquées ; mais les trois principales sont :

1° La mosquée de la Pêcherie, Djama Djedid, surmontée d'un dôme ovoïde et de quatre petites coupes. Construite en 1660 et consacrée au culte Hanéfite, elle est dominée par un haut minaret qui abrite l'horloge municipale. Elle possède un manuscrit du Koran qui est une merveille d'ornementation, de patience et de goût.

2° La mosquée de la rue de la Marine, Djama-Kebir, la grande mosquée. Elle est la plus ancienne d'Alger.

3° La mosquée Abd-er-Rahman située au-dessus du lycée.

La mosquée de la rue de la Marine remonte probablement au x^e siècle. Le minaret qui domine l'extrémité de la rue a été terminé, dit une inscription arabe, vers 1323. La mosquée couvre une superficie de 2,000 mètres

carrés. L'intérieur ne présente aucun ornement autre que le Mirhab, des lampes suspendues aux voûtes et les colonnes qui les soutiennent.

Les bâtiments de la mosquée entourent une cour assez spacieuse qui est ornée au centre de la fontaine des ablutions et ombragée par des figuiers de taille colossale. Elle est précédée d'un portique donnant accès à une cour sur laquelle s'ouvre un petit bâtiment où le Caïd rend la justice et dans lequel l'Européen n'est pas facilement admis.

Sur la rue de la Marine, la mosquée est décorée d'une longue galerie dont les arcades dentelées sont supportées par des colonnes. Une belle fontaine composée de deux vasques superposées forme le milieu de la galerie.

La mosquée de la rue de la Marine présente une façade grandiose et vraiment remarquable. Une partie des matériaux qui ont servi à sa construction pro-

vient des ruines de l'ancienne ville romaine d'Icosium, souvent exploitée pour les constructions d'Alger. Une inscription porte encore le nom de Lucius Cœcilius Rufus, fils d'Agilis. Réparée depuis l'occupation française, la mosquée El Kébir est consacrée au rite malékite.

Dans la ville arabe, le nombre des mosquées est très considérable. Mais aucune ne présente



Cour de la mosquée El-Kébir, à Alger.

d'intérêt au point de vue artistique ou simplement pittoresque. Leur minaret forme parfois un joli décor au fond d'une rue grouillante, mais elles ne méritent pas une visite. Peut-être, d'ailleurs, ne serait-il pas aisé d'y pénétrer; seuls, les musulmans y ayant accès.

Djama Safir, rue Kléber. Elle date de la fin du XVIII^e siècle.

Djama Sidi Kamdan, dans la rue du même nom, est une des plus anciennes, puisqu'elle existait avant l'occupation d'Alger par les Turcs.



Entrée de la mosquée El-Kébir, à Alger.

Les mosquées où l'entrée de l'Européen a été acceptée et admise par l'usage, sont celles dont nous donnons une description détaillée.

A titre de curiosité, on peut citer les mosquées suivantes :

La zaouia de Mohammed-ech-Chérit, près de la rue Kléber et de la rue des Palmiers, est également très ancienne.

Enfin l'église Sainte-Croix, près de la Casbah, est une ancienne mosquée assez intéressante.

ALGER. MOSQUÉE ABD-ER-RAHMAN-ET-TÇALBI. — Dominant le jardin Marengo et les constructions modernes du lycée, la mosquée d'Abd-er-Rahman-et-Tçalbi montre des proportions modestes, mais c'est, à coup sûr, la plus richement ornée. On y parvient

conséquent du xv^e siècle. Elle a été restaurée au xvii^e siècle. On trouve à l'intérieur le tombeau du marabout; un cimetière musulman l'entoure. On y voit de belles pierres tombales, en marbre blanc sculpté, que viennent ombrager des orangers et des palmiers.



Intérieur de la mosquée El-Kébir, à Alger.

par un long couloir en pente qui ouvre sur la rampe Valée. Consacrée à la mémoire du célèbre marabout Abd-er-Rahman-et-Tçalbi (1387-1471), elle a été bâtie à la mort du saint qui consacra sa vie à des travaux de théologie musulmane, et date par

La mosquée d'Abd-er-Rahman-et-Tçalbi est accessible aux Européens, mais seulement trois jours par semaine.

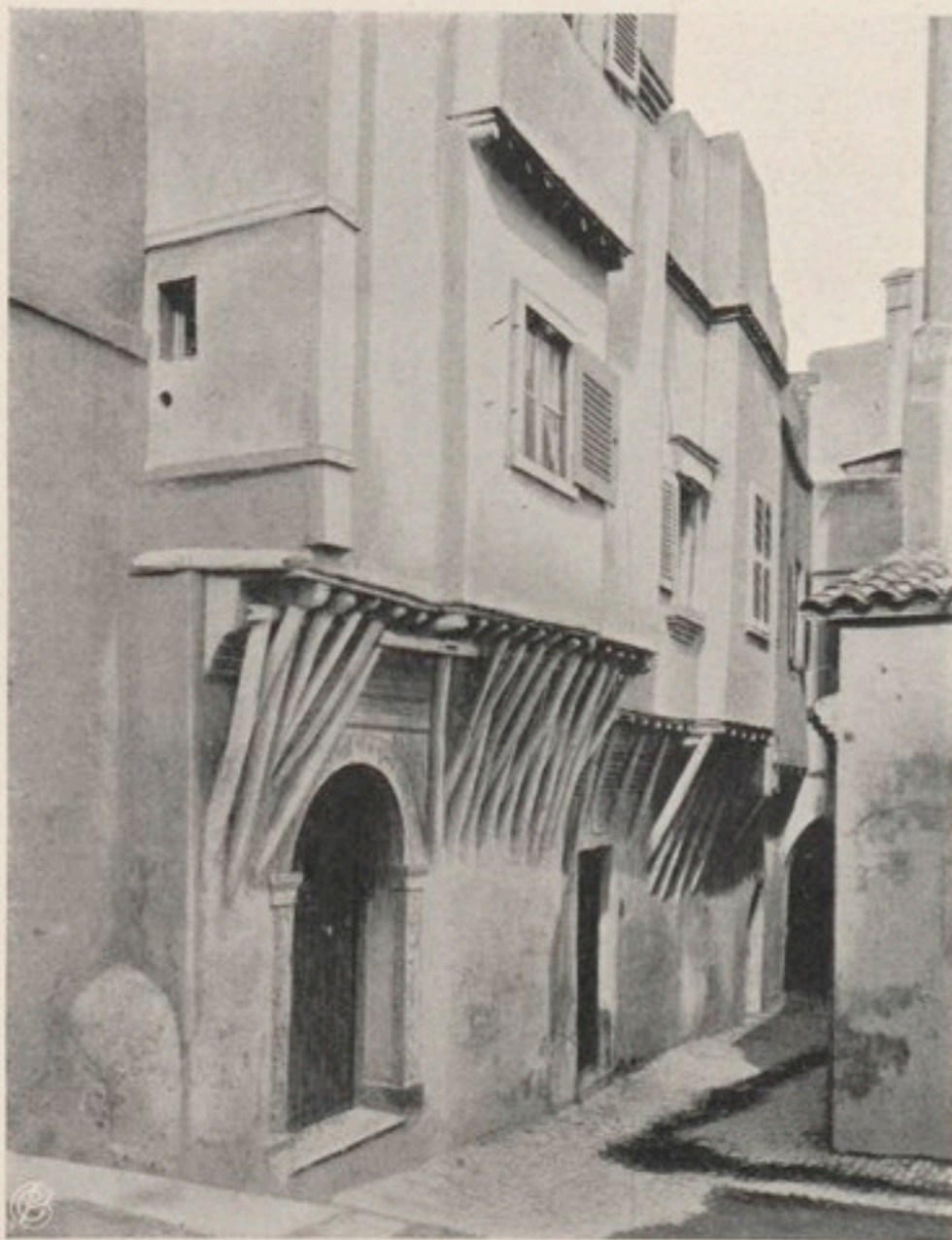
Elle renferme plusieurs tombeaux de pachas célèbres, entre autres celui d'Ahmed-Bey, dernier bey de Constantine.



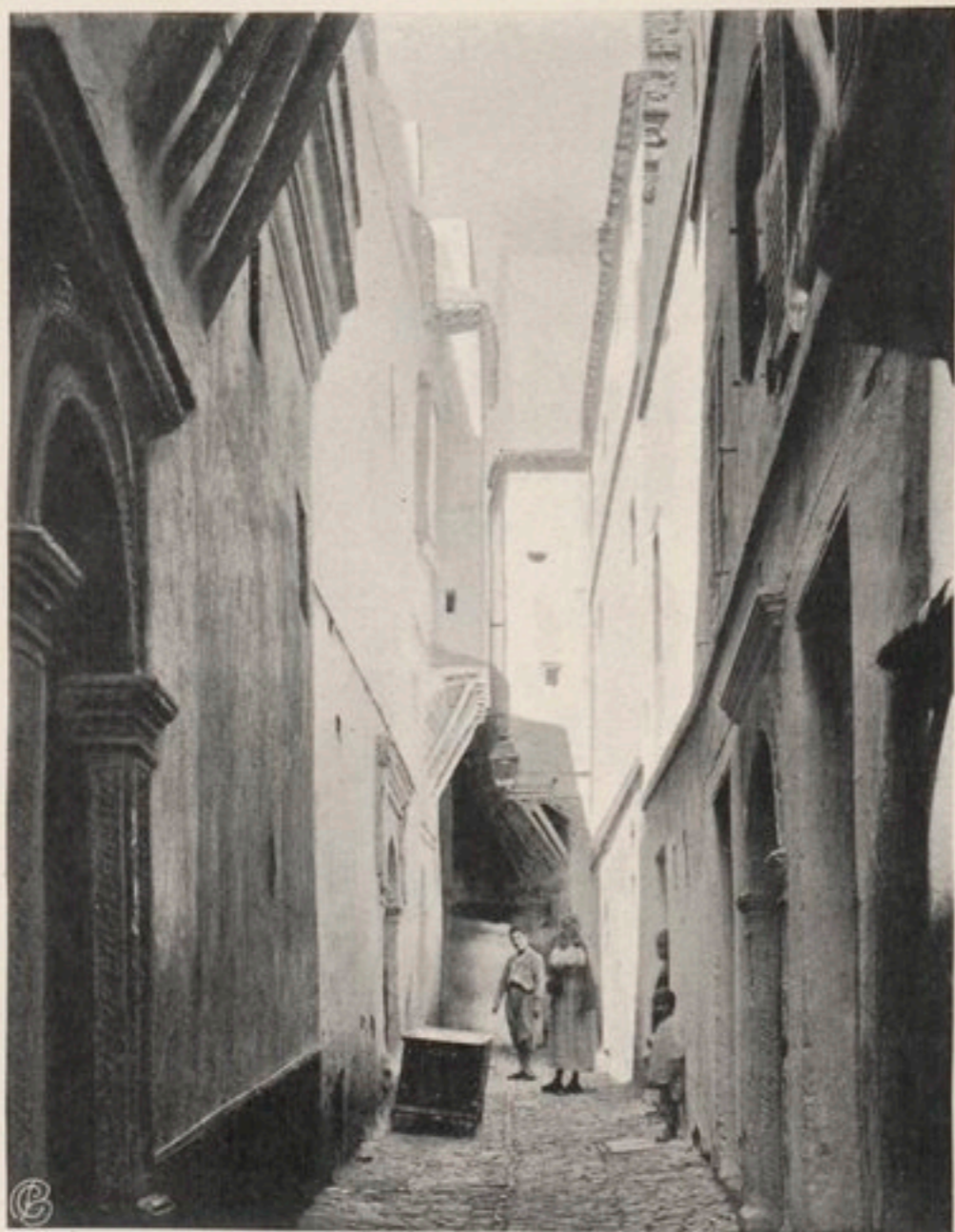
Mosquée d'Abd-er-Rahman, à Alger.

ALGER. MAISON DU BOULEVARD AMIRAL-PIERRE. — La ville arabe occupe surtout les pentes qui, de la Casbah, aboutissent à la rue de la Lyre et à la rue Randon. Mais dans la partie qui avoisine le port, entre le boulevard Amiral-Pierre et la rue Bab-Azoun, on trouve encore de nombreux spécimens de l'architecture mauresque. Tout autour de l'amirauté, une série de ces vieilles demeures, occupées autrefois par les chefs des corsaires barbaresques, et enrichies de leurs pillages, se voient encore aujourd'hui et ont été utilisées par divers services du génie et de l'artillerie. Elles dominent la mer, contre laquelle les protège une digue puissante battue par les vagues les jours de tempête.

ALGER. LA VILLE ARABE. LES RUES. — La ville arabe occupe les pentes qui descendent de la Casbah vers la ville européenne serrée



Maisons du boulevard Amiral-Pierre, à Alger.



Une rue de la ville arabe, à Alger.

contre le port. Il serait difficile de déterminer le plan de ces ruelles étranges, dans lesquelles, au premier moment, l'Européen fraîchement débarqué et non encore acclimaté, hésite à s'engager. Voici le tableau qu'en trace M. Berbrugger :

« Supposez qu'un nouveau Dédale ait été chargé de bâtir une ville sur le modèle du fameux labyrinthe, le résultat de son travail aurait précisément quelque chose d'analogue à l'ancienne Alger. Des rues étroites, de largeur inégale, offrant dans leurs nombreux détours, toutes les lignes imaginables, excepté la ligne droite pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif; des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes tout au plus, des étages avançant l'un sur l'autre, de telle sorte que, vers le sommet des constructions, les deux côtés opposés d'une rue arrivent souvent



Rue de la Mer-Rouge, à Alger.

à se toucher ; quelquefois même la voie publique est voûtée sur un espace assez considérable. Représentez-vous tout cela éblouissant de blancheur par suite de l'usage où l'on était alors de donner, chaque année, deux couches de chaux aux bâtiments, et vous aurez alors reconstruit le véritable Alger par la pensée. »

Dans ce fouillis inextricable, plusieurs percées ont été faites pour assainir un peu ce coin où l'hygiène est inconnue. La rue de la Lyre, au bas, la rue Randon, un peu plus haut, la rampe Vallée, les tournants Rovigo, commencent à donner un peu d'air et de lumière dans la vieille ville, qui gagne en salubrité, mais perd en pittoresque.

Lorsque vous vous engagez dans ce dédale qui, au premier abord, vous semble inextricable, vous êtes surpris du mouvement et de la vie qui s'y rencontrent.

Certaines rues, pourtant très fréquentées, paraissent inhabitées, parce que rares sont

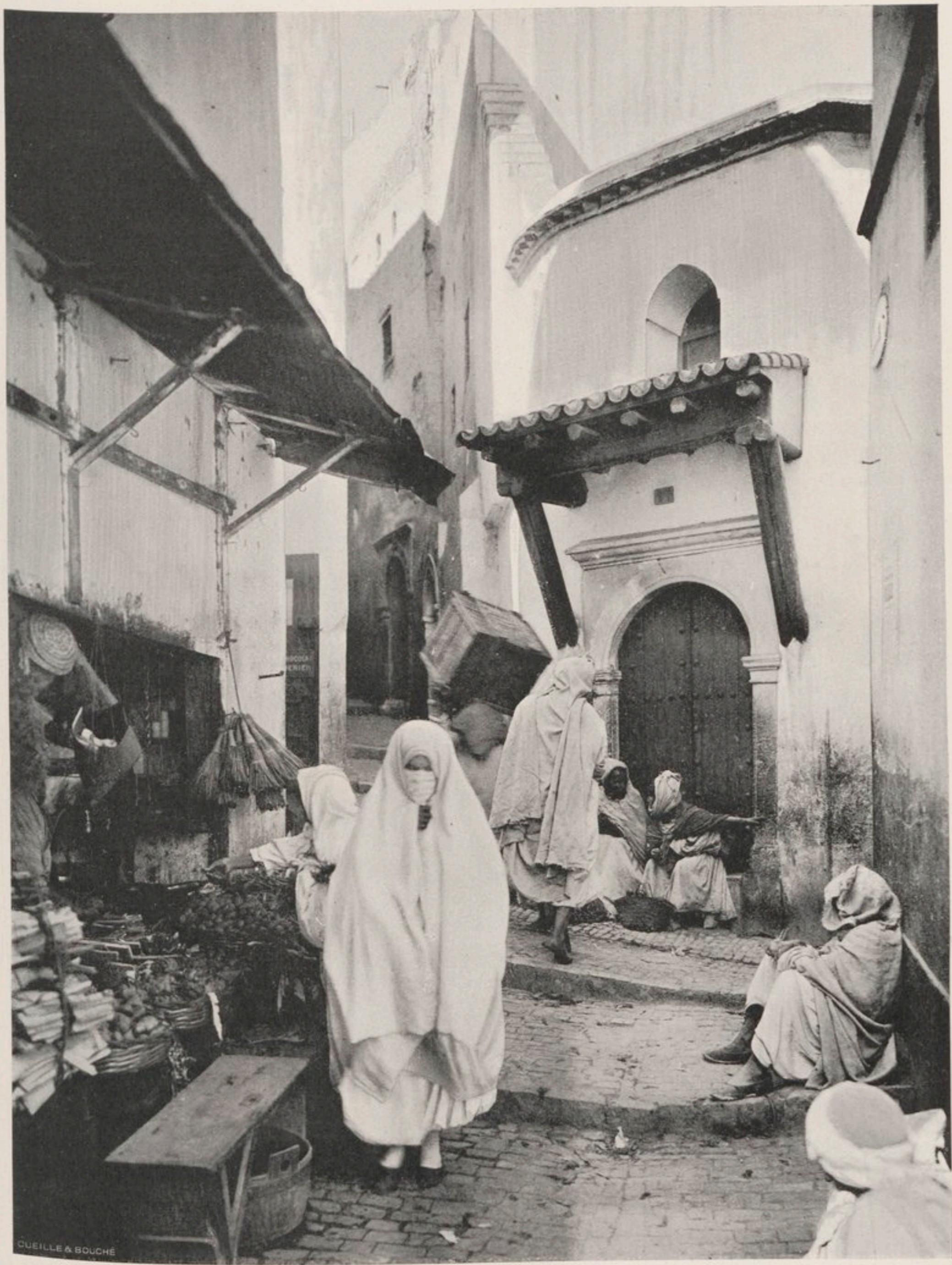
les ouvertures qui s'ouvrent au dehors. Certaines autres, au contraire, sont garnies d'une suite ininterrompue de boutiques, véritables niches où se fabriquent les objets de consommation locale, où se vendent des oranges, des épices, des fritures étranges, des produits de la cuisine indigène, des pâtes, du couscous, etc.

Souvent votre voyage à travers ce monde inconnu et singulièrement montueux est rendu un peu difficile par le passage fréquent d'une troupe d'ânes gris ou noirs, chargés de couffins dans lesquels sont entassés les débris de la ville. C'est le seul moyen pratique employé par la municipalité pour enlever les immondices qui souillent

les rues. Pas une charrette ne peut s'engager dans ces rampes qui, à tout moment, se



La rue Kléber, à Alger.



QUEILLE & BOUCHE

Une rue de la ville arabe, à Alger.

changent en escaliers, rendant impossible la circulation d'une voiture attelée.

Si compliqué que soit le plan de la ville

dans des impasses qui sont en nombre infini et qui parfois méritent un moment d'attention. Nombre de maisons s'ouvrent sur la

rue par des portes en bois finement sculptées, et certains montants présentent des figures véritablement artistiques.

L'intérieur de ces maisons ne répond nullement à l'extérieur, parfois sordide. Dans les rues les moins engageantes, il n'est pas rare de trouver des coins charmants.

ALGER. RUE KLÉBER. RUE DE LA MER-ROUGE. — Quelques-unes de ces rues, encore plus étranges que les autres, s'il est possible, sont célèbres. De ce nombre sont les rues Kléber et de la Mer-Rouge. Elles sont d'ailleurs très fréquentées et le nouvel arrivant ne pourra s'empêcher de remarquer les femmes voilées jusqu'aux yeux, la foule grouillante et dégueuillée qui les remplit et le coudoie.

Tous les métiers, tous les commerces s'y rencontrent, et l'on conçoit

que le nettoyage de ces ruelles ait donné plus d'une fois des soucis à la municipalité.

ALGER. FEMMES ARABES AU CIMETIÈRE, LE



La rue Kléber, à Alger.

arabe, on s'y retrouve toujours, grâce à la pente qui vous amène soit à la Casbah, si vous montez, soit au quai, quand on descend. Tout au plus, vous égarerez-vous un instant

VENDREDI. — Tous les vendredis, les femmes arabes se rendent au cimetière pour prier sur la tombe de leurs maris, de leurs parents, et aussi pour causer. Le vendredi, le cimetière devient une sorte de salon où l'on se fréquente, où l'on se visite, où l'on mange même, où l'on abaisse un peu les voiles dont la figure est couverte. Aussi, ce jour-là, l'entrée du cime-



Femmes arabes se rendant au cimetière.



Au cimetière, le vendredi.

tière arabe est-elle rigoureusement refusée à l'Européen.

Mais si le sexe fort en est exclu, les dames y sont admises et leur nationalité n'empêche point les Françaises d'assister aux ébats des femmes arabes. Pour ces malheureuses, que l'usage emprisonne toute la semaine au fond de leurs demeures, le vendredi,

qui leur donne une liberté relative, est un jour de fête.

Il y a plusieurs cimetières à Alger. Les deux plus fréquentés sont celui que longe la route qui mène au Jardin d'Essai, et, du côté opposé, celui de Saint-Eugène.



Femmes arabes se rendant au cimetière.

(Clichés de Mme Léon-Petit.)

ALGER. VUE PRISE DU JARDIN D'ESSAI. — Alger communique avec le reste de l'Algérie par quatre routes : l'une suit le bord occidental de la mer ; elle longe les Bains Romains, la pointe Pescade, le cap Caxine, Guyotville, bifurque pour gagner Koléa d'une part, et

à Oran d'autre part. Ces deux routes sont assez peu accidentées tout d'abord. Les deux autres, qui escaladent le Sahel et sortent d'Alger par la colonne Voirol, à travers Mustapha, et par la Casbah pour gagner El-Biar, commencent par des pentes fort pénibles,



Alger, vue prise du Jardin d'Essai.

Tipaza d'autre part. La seconde est la grande route nationale qui suit les bords de la baie de l'Agha, contourne les derniers contreforts du Sahel, et pénètre, à Maison-Carrée, dans la plaine de la Mitidja, où elle se divise en deux bras : l'un qui va vers Constantine, l'autre à Blida, puis à Boghari d'une part, et

mais aussi elles permettent d'avoir sur Alger des points de vue très remarquables.

En gagnant le Jardin d'Essai et en s'élevant sur les pentes de la partie supérieure, à travers les pins, on découvre la ville d'Alger et les faubourgs de Belcourt et de l'Agha. La blancheur des constructions modernes

ou anciennes contraste singulièrement avec la végétation qui entoure le spectateur. Les pins, les orangers, les palmiers font un décor qui n'a pas la banalité de ceux de l'Europe.

LA BAIE DE L'AGHA.
— En montant à la colonne Voirol, tout près du Palais d'Été, on a, du jardin du Musée, une admirable vue sur Alger. Du reste, ce chemin, que parcourt un tramway électrique, est absolument féerique. Des villas splendides dont l'architecture mauresque est encadrée par les citronniers et les orangers, des hôtels d'un luxe inouï, avec des jardins aux fleurs les plus rares et les plus éclatantes, se rencontrent à chaque pas, et



Baie de l'Agha, à Alger.

forment le plus magnifique paysage que l'on puisse désirer.

BAB-EL-OUED. — Du côté opposé, si l'on ne rencontre pas un luxe aussi brillant, le paysage est peut-être encore plus grandiose.

Bornée au loin par la pointe Pescade, la mer vient baigner une côte profondément découpée, au bord de laquelle descendent les maisons modernes de Bab-el-Oued et de Saint-Eugène. Sur la hauteur s'élèvent les dômes de Notre-Dame d'Afrique, et, plus loin, plus haut encore, l'observatoire de la Bouzaréah.

C'est surtout du jardin Marengo que l'on a un magnifique panorama sur Bab-el-Oued, et notre vue est prise de cette sorte de terrasse, qui porte la fontaine en forme de kouba que nous avons reproduite plus haut.



Faubourg de Bab-el-Oued, à Alger.



Alger, vue prise de Mustapha-Supérieur.

ALGER. VUE PRISE DE MUSTAPHA SUPÉRIEUR. — Mustapha est le Passy d'Alger. La pente très accentuée de cette ramification du Sahel met en relief les villas et les jardins de ce quartier merveilleux. De certaines rues, qui le traversent, du boulevard Bru, par exemple, on domine le Jardin d'Essai, le quartier de Belcourt, l'hippodrome et la baie de l'Agha.

NOTRE-DAME D'AFRIQUE. — L'église Notre-Dame d'Afrique, beaucoup plus remarquable par sa situation merveilleuse que par son architecture même, a été commencée en 1858, par M^{re} Pavie, évêque d'Alger, et

terminée par le cardinal Lavignerie, le 2 juillet 1872. Elle s'élève sur un contrefort de la Bouzaréah, et domine presque à pic, d'une hauteur de 250 mètres, un coin de Saint-Eugène et la mer. De la terrasse, qui entoure l'église, on découvre un des plus beaux panoramas qui soient au monde.

A quelque distance, la vallée des Consuls offre de charmantes perspectives.

Le tramway électrique qui s'arrête à l'hôpital du Dey, à Bab-el-Oued, permet d'aller sans trop de peine au pied de la colline qui porte la basilique. Il reste à faire une petite ascension pour gagner l'entrée.



Notre-Dame d'Afrique.



Jardin d'Essai, à Alger.



Jardin d'Essai, à Alger : Allée des Ficus.

ALGER. LE JARDIN D'ESSAI. PALMIERS. FICUS. BAMBOUS. ÉLEVAGE DES AUTRUCHES. — En quittant Alger par la route de Maison-Carrée, qui bifurque à Belcourt, on longe le champ de manœuvres et l'on arrive au Jardin



Jardin d'Essai, à Alger : Les autruches.

d'Essai, ou du Hamma. Tout près de là, se trouve la grotte de Cervantès, qui fut, pendant quatre ans, esclave à Alger (1575-1579).

Le Jardin d'Essai mesure 80 hectares. C'est à la fois une promenade



Jardin d'Essai, à Alger : Les yuccas.

publique, une pépinière et un jardin d'acclimatation. On y peut voir le développement qu'atteignent, sous le climat d'Afrique, les arbustes que l'on cultive avec tant de peine

de fleurs, des bambous qui s'élèvent à 15 mètres du sol, y entourent des carrés de bananiers chargés de fleurs et de fruits, des plantes rares, des cycas d'un prix inestimable.



Jardin d'Essai, à Alger : Allée des Bambous.

La route qui mène au Ruisseau et à la Kouba partage le Jardin d'Essai en deux parties : l'une plate, c'est la plus intéressante au point de vue horticole ; l'autre montueuse, c'est la plus pittoresque.

De belles allées permettent de parcourir, même en voiture, toutes les parties du jardin, auquel deux lignes de tramways électriques donnent accès.

On a essayé, au Jardin d'Essai, l'élevage des autruches, et on peut voir un certain nombre de ces animaux vivant en liberté dans des enclos séparés du reste du jardin par des haies de bambous. Ces autruches mettent au jour, chaque année, des petits qui font l'objet d'un certain commerce. Mais on ne peut dire que le résultat de cet élevage soit bien remarquable. Si le climat de l'été algérien convient

en Europe. Des palmiers d'une taille colossale, des allées de ficus avec leurs racines retombantes qui ne rappellent en rien ceux de nos serres, des yuccas gigantesques chargés

très bien aux autruches, en revanche, les pluies d'hiver leur sont très préjudiciables, et il semble qu'il y ait là plutôt une distraction pour le public qu'un véritable élevage.

UNE NORIA, A HUSSEIN-DEY. — Les environs d'Alger sont admirablement cultivés. Aussi bien du côté de Guyotville que du côté d'Hussein-Dey, on ne voit que des établissements maraîchers d'où viennent les primeurs qui arrivent aux halles de Paris pendant l'hiver. Ce qui manque surtout en Algérie, c'est l'eau. Aussi, pour diverses cultures, s'est-on évertué à creuser des puits dont on élève l'eau par des moyens plus ou moins avantageux, par des norias notamment, dont quelques-unes sont assez pittoresques.

Celle que nous reproduisons ici est située sur la route qui, du Jardin d'Essai, mène au Ruisseau.

ALGER. LE FORT L'EMPEREUR. — Le fort l'Empereur, qui domine Alger, est maintenant une caserne. Il est entouré de forti-



Une noria, près le Jardin d'Essai.

fications récentes, armées d'une artillerie puissante et tout à fait moderne. Le 14 juin 1830, l'armée française débarquait à Sidi-Ferruch, battait les troupes du Dey à Staouéli, puis à Sidi-Khralef, aujourd'hui Chéragas, et arrivait en vue d'Alger. Le 5 juillet, le fort l'Empereur, bombardé par nos troupes, sautait et mettait la ville à notre merci.

Le fort l'Empereur, ou Sultan-Kalassi, fut construit, en 1545, par le successeur de Kheir-ed-Din. C'est là que Charles-Quint vint camper avec son artillerie, le 25 octobre 1541, c'est-à-dire quatre années avant la construction du fort. De là peut-être a-t-il tiré son nom. Détruit en 1742 par un incendie occasionné par la foudre, il fut rebâti. Quand ils durent capituler sous le feu de nos canons, les Turcs, en 1830, firent sauter la poudrière. C'est au milieu de ses ruines que le maréchal de Bourmont reçut la capitulation du Dey d'Alger, Hussein, le 5 juillet, tandis qu'à Paris une révolution renversait la branche des Bourbons.



Fort l'Empereur, à Alger.



quitter la selle, décharge, dans un galop échevelé, les coups de son fusil damasquiné sur un ennemi imaginaire, tandis que les fantassins font une consommation effrénée de poudre. Cette poudre, le bruit des détonations, la musique pourtant monotone de leurs tambourins, grisent l'arabe acteur de cette mise en

FANTASIA. — Presque tous les ans on peut voir à Alger des fêtes arabes données soit à l'occasion d'une fête nationale, soit sous les auspices du Comité d'hivernage. Les fantasias mettent en relief les mérites du cavalier arabe, qui, sans



scène, et il finit par oublier son rôle et se donne la fête à lui-même.

Quand les cavaliers sont nombreux, dans le sud notamment où ils sont groupés en escadrons plus compacts, la fantasia, bien qu'un peu monotone, produit un grand effet sur l'Européen, qui se laisse prendre à la magie du décor.

Fantasia, organisée par le Comité d'hivernage, à Alger.

ALGER. CHEMIN DU TÉ-LEMLI. — Mustapha est sillonné de sentiers ombragés, de chemins délicieux. L'un des plus charmants est celui qui, passant au-dessous du fort l'Empereur, vient, après mille détours à travers les villas et les hôtels enfoncés dans les orangers, les palmiers, les oliviers, déboucher en face du Palais d'Été. Des aperçus magnifiques ménagés entre les arbres, sur des ravins qui plongent tous dans la baie de l'Agha, des rochers pittoresques au bord desquels il s'est ménagé un passage, font du chemin du Télémlî l'une des plus belles promenades des environs d'Alger.



Chemin du Télémlî, à Alger.

MUSTAPHA. LE PALAIS D'ÉTÉ. — Le Palais d'Été est situé sur la grande route qui monte d'Alger à la colonne Voirol, à travers Mustapha supérieur. Cette route, desservie par le tramway électrique que les courbes les plus singulières n'ont pas effrayé, conduit à la résidence d'été du gouverneur général.

Le Palais d'Été est précédé d'une place arrondie sur l'un des côtés de laquelle s'ouvre la porte des jardins avec un hémicycle que décorent les bustes des principaux gouverneurs de l'Algérie : le maréchal de Mac-Mahon, le général Lamoricière, le maré-



Entrée du Palais d'Été, à Mustapha.

chal Clauzel, l'amiral de Gueydon, le maréchal Bugeaud, le général Damrémont les maréchaux Pélissier, Randon, le général Chanzy.

On pénètre par cette entrée dans le parc magnifique qui entoure de ses plantes rares, d'une flore tropicale, le palais lui-même et ses

Dans le parc, un des plus beaux parmi ceux qui entourent Alger, outre des plantes rares et d'une extrême beauté, on peut voir un joli pavillon décoré de faïences anciennes. De quelques-unes de ses terrasses, on a une admirable vue sur Alger.



Palais d'Été, à Mustapha.

annexes. C'est un bâtiment de style mauresque, d'une éclatante blancheur, avec des galeries et des arcades supportées par d'élégantes colonnes.

A l'intérieur certains salons, quelques galeries, l'escalier sont de véritables chefs-d'œuvre de l'art oriental.

L'accès du Palais d'Été est accordé aux étrangers qui en font la demande, et il n'est pas de jour où quelques caravanes ne viennent faire une visite à Mustapha et admirer ce splendide décor où le blanc palais se détache dans la verdure des bananiers, des dattiers et des pins.

BIRMANDRÉIS. MARABOUT DE SIDI-YAYA. — Les environs d'Alger sont charmants. Une jolie excursion est celle de Birmandréis. On monte à la colonne Voirol où s'arrête actuellement le tramway électrique et on descend à Birmandréis en laissant à gauche la magnifique promenade dite du Bois de Boulogne, à droite

Sauvage. Par la route qui suit ce ravin on gagnerait, à 4 kilomètres, le Ruisseau, village qui fait partie d'Hussein-Dey, d'où un tramway ramènerait à Alger.

Le marabout de Sidi-Yaya se trouve sur une des hauteurs qui dominent Birmandréis. On y accède par un chemin ombragé qui



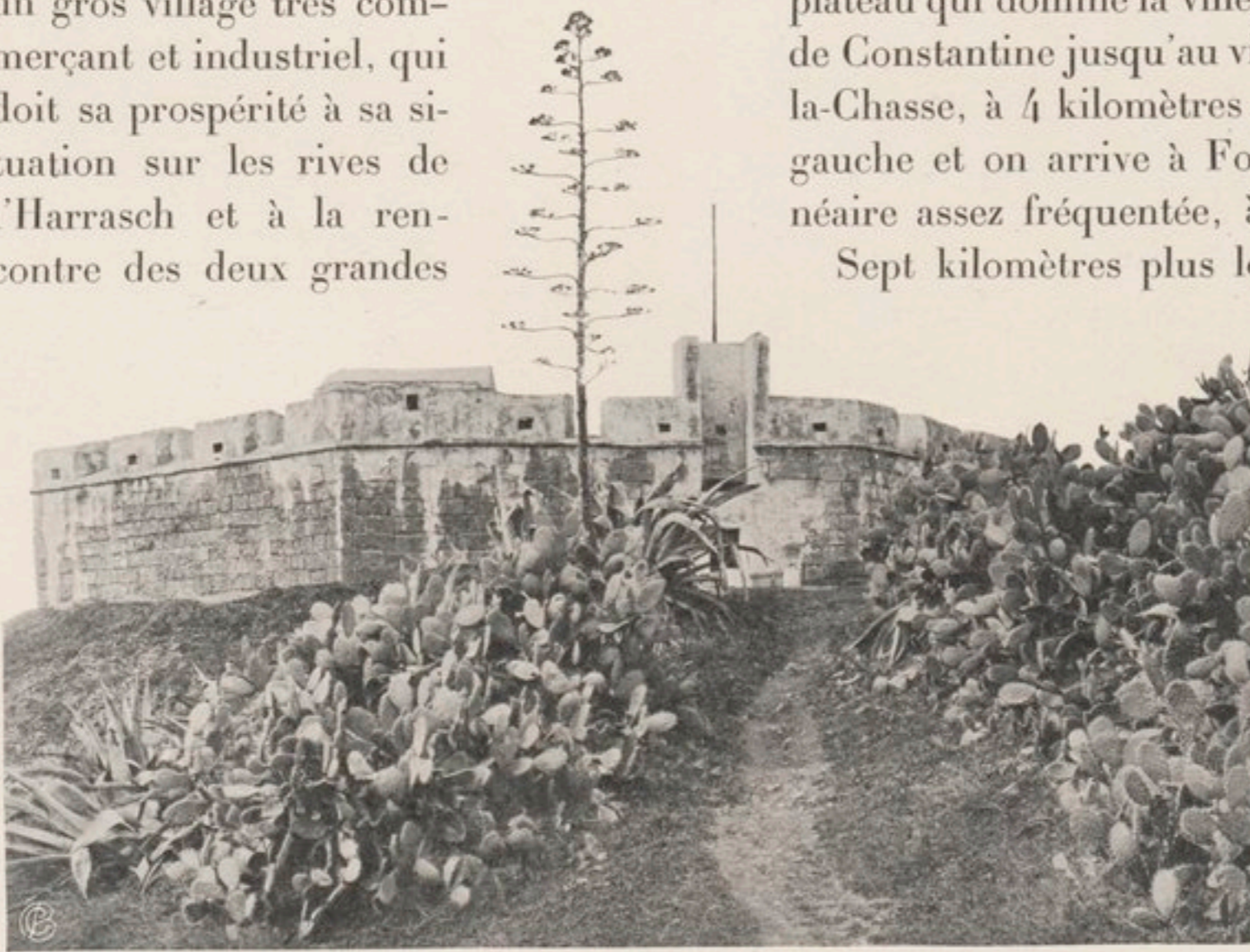
Marabout de Sidi-Yaya, à Birmandréis.

les chemins qui conduisent à El-Biar et à Ben-Aknoun; puis on descend le long du ravin creusé par l'oued Khrénis, ruisseau sans importance, mais pittoresque. A 4 kilomètres de la colonne Voirol, on arrive à Birmandréis, en laissant de côté la fraîche et luxuriante vallée qui porte le nom de Ravin de la Femme-

part du village même et gagne, à droite, une fraîche vallée, dont les pentes se couvrent de vignes et de cultures. On traverse un ruisseau généralement à sec et on monte sur un petit sommet qui porte le marabout tout blanc, au milieu des tombes arabes, blanches comme lui.

LE CAP MATIFOU. LE FORT OCTOGONE. — Le cap Matifou se voit très nettement d'Alger. C'est la pointe extrême qui ferme au nord la baie de l'Agha. En ligne droite, par la mer, la distance n'excède pas 20 kilomètres. Par la route, qui suit la courbe de la baie, la distance est plus considérable (27 kilomètres).

Pour aller au cap Matifou, on passe par Hussein-Dey et Maison-Carrée. On monte alors sur un petit plateau, en laissant à droite le chemin de fer et la route d'Oran. C'est la route de Constantine qu'il faut prendre. Maison-Carrée est un gros village très commerçant et industriel, qui doit sa prospérité à sa situation sur les rives de l'Harrasch et à la rencontre des deux grandes



Le fort octogone, au cap Matifou.



Cap Matifou.

lignes de l'Algérie. C'est aussi le débouché nécessaire de la plaine de la Mitidja. Une fois sur le plateau qui domine la ville, on suit toujours la route de Constantine jusqu'au village appelé le Retour-de-la-Chasse, à 4 kilomètres ; là on prend la route de gauche et on arrive à Fort-de-l'Eau, station balnéaire assez fréquentée, à 18 kilomètres d'Alger.

Sept kilomètres plus loin, on franchit un ruisseau, l'oued Hamis, on laisse à gauche les ruines de Rusgunia et, 2 kilomètres plus loin, on trouve le cap Matifou, où l'on rencontre une petite anse où s'abritent quelques barques et un village de pêcheurs et d'agriculteurs.

A la pointe extrême du cap, un ancien fort

turc, déclassé depuis longtemps, occupe une situation très pittoresque au milieu des aloès et des figuiers de Barbarie. Construit en 1661 et augmenté quatorze ans plus tard, il était chargé d'annoncer à Alger par un coup de canon l'arrivée d'un nouveau pacha. Sa forme octogone est assez curieuse.

Toute cette région est admirablement cultivée, et les Mahonais, qui ont colonisé le pays, sont les grands fournisseurs des halles de Paris pour les primeurs de toutes sortes.

C'est au cap Matifou que dut se rembarquer Charles-Quint, dont la flotte avait singulièrement souffert devant Alger et dont les troupes avaient essuyé un échec sanglant.

RUINES DE RUSGUNIA. — Rusgunia, dont Pline cite le nom, et qui était une colonie



Ruines de Rusgunia.

d'Auguste, n'est plus qu'un souvenir aujourd'hui. Les ruines se composent de quelques pans de murs informes, enclavés dans les bâtiments d'exploitation d'une ferme isolée dans les champs de légumes. On les voit de la route qui mène au cap Matifou, dont ils ne sont pas à plus d'un kilomètre. Les fouilles qu'on y a pratiquées ont amené quelques découvertes intéressantes.

BIRKADEM. LA FONTAINE. — Birkadem (le puits de la négresse) est à 3 kilomètres de Birmandréis et à 5 kilomètres de la colonne Voirol.

C'est un village de création récente, dans un site pittoresque, avec une belle place ombragée d'énormes eucalyptus. Sur cette place se trouve une jolie fontaine dans le style mauresque, avec un abreuvoir pour les animaux.

La route qui passe à Birkadem est celle de Blida.



Fontaine de Birkadem.

LA BOUZARÉAH. MOSQUÉE DE SIDI-NOUMAN.
 — La Bouzaréah est le point culminant du Sahel, au-dessus d'Alger. On y peut arriver par plusieurs chemins. Si l'on est en voiture, il faut tout d'abord gagner El-Biar où trois routes conduisent : l'une part de la colonne Voirol ; une autre suit les tournants de Rovigo, passe près du fort l'Empereur et franchit la Porte du Sahel ; la troisième suit la rampe Valée, traverse la Casbah et débouche à la porte du Sahel. D'El-Biar, deux chemins encore conduisent à la Bouzaréah, tous deux charmants et pittoresques. Mais pour le piéton qui ne redoute pas une petite escalade, il faut suivre le sentier qui s'élève sur les flancs escarpés de la colline, auprès de Notre-Dame d'Afrique, et qui a un double point de départ, soit aux carrières de Bab-el-Oued, soit à l'entrée de Saint-Eugène. On arrive ainsi, avec des échappées admirables sur Alger,

à l'observatoire et au fort, d'où l'on gagne le petit village près duquel se trouve la mosquée

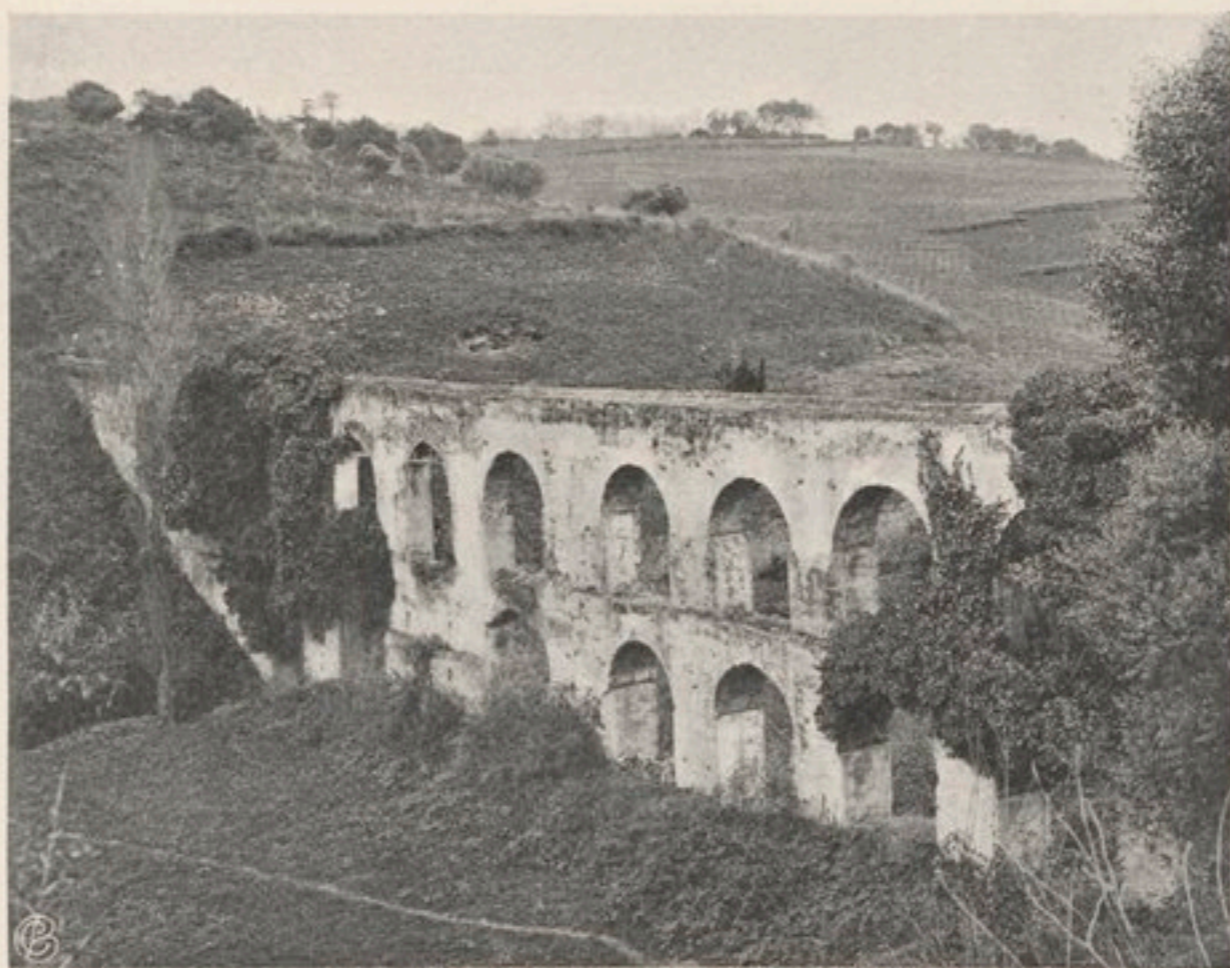


Mosquée de Sidi-Nouman à la Bouzaréah.

de Sidi-Nouman et les koubas abritées par les eucalyptus et les palmiers nains, qui atteignent en ce point un développement extraordinaire. Le chemin qui conduit à ces tombes pittoresques passe devant la mairie.

De cet endroit, on embrasse un panorama merveilleux. La côte qui s'étend entre le Sahel et la mer s'y déroule dans toute son étendue jusqu'à Tipaza. Au fond, l'horizon est borné par le Chenoua qui cache Cherchell. Sur un des derniers contreforts du Sahel se dresse le Tombeau de la Chrétienne.

Si l'on monte au fort qui couronne la Bouzaréah, c'est Alger toute entière qui s'étale à vos pieds, puis Mustapha, dans la verdure, avec la baie de l'Agha plus bas, et à l'horizon, se dressent les pics neigeux du Djurdjura et les montagnes de la Kabylie.



Aqueduc, près Hydra.

AQUEDUC, PRÈS HYDRA. — Entre la colonne Voirol, El-Biar et Ben-Aknoun, tout près du village et du château d'Hydra, se trouvent des vallons verdoyants, aux pentes couvertes de vignes. A travers l'un de ces vallons est jeté un ancien aqueduc de construction arabe, qui

le monastère même de la Trappe, vient d'El-Biar par Chéragas, et se réunit à l'autre, près de la station de Sidi-Ferruch.

La Trappe de Staouéli est une colonie agricole importante, puisque la vigne seule comprend plus de mille hectares. C'est au



La Bouzaréah.

ne sert plus aujourd'hui. Encadré par des prairies boisées, il présente une silhouette qui n'est pas sans caractère.

STAOUÉLI. LA TRAPPE. — La route qui va d'Alger à Tipaza et suit le bord de la côte, arrive à Staouéli. Mais celle qui passe devant

milieu de ces plaines, couvertes aujourd'hui de ce remarquable vignoble, que se livra, le 19 juin 1830, la bataille qui nous donna l'Algérie.

A l'ombre des palmiers qui décorent la cour d'entrée, le dey était nonchalamment étendu, attendant sans le moindre doute pos-

sible la nouvelle de notre défaite. Nos soldats victorieux l'obligèrent à fuir précipitamment et à abandonner tous ses bagages.

Non seulement la Trappe de Staouéli possède un vignoble incomparable, mais d'autres

très pittoresque. Dominée d'un côté par le massif élevé et abrupt de la Bouzaréah, elle longe à droite des champs fertiles où l'on récolte toutes sortes de primeurs, défendues contre le vent par des roseaux plantés verti-



La Trappe, à Staouéli,

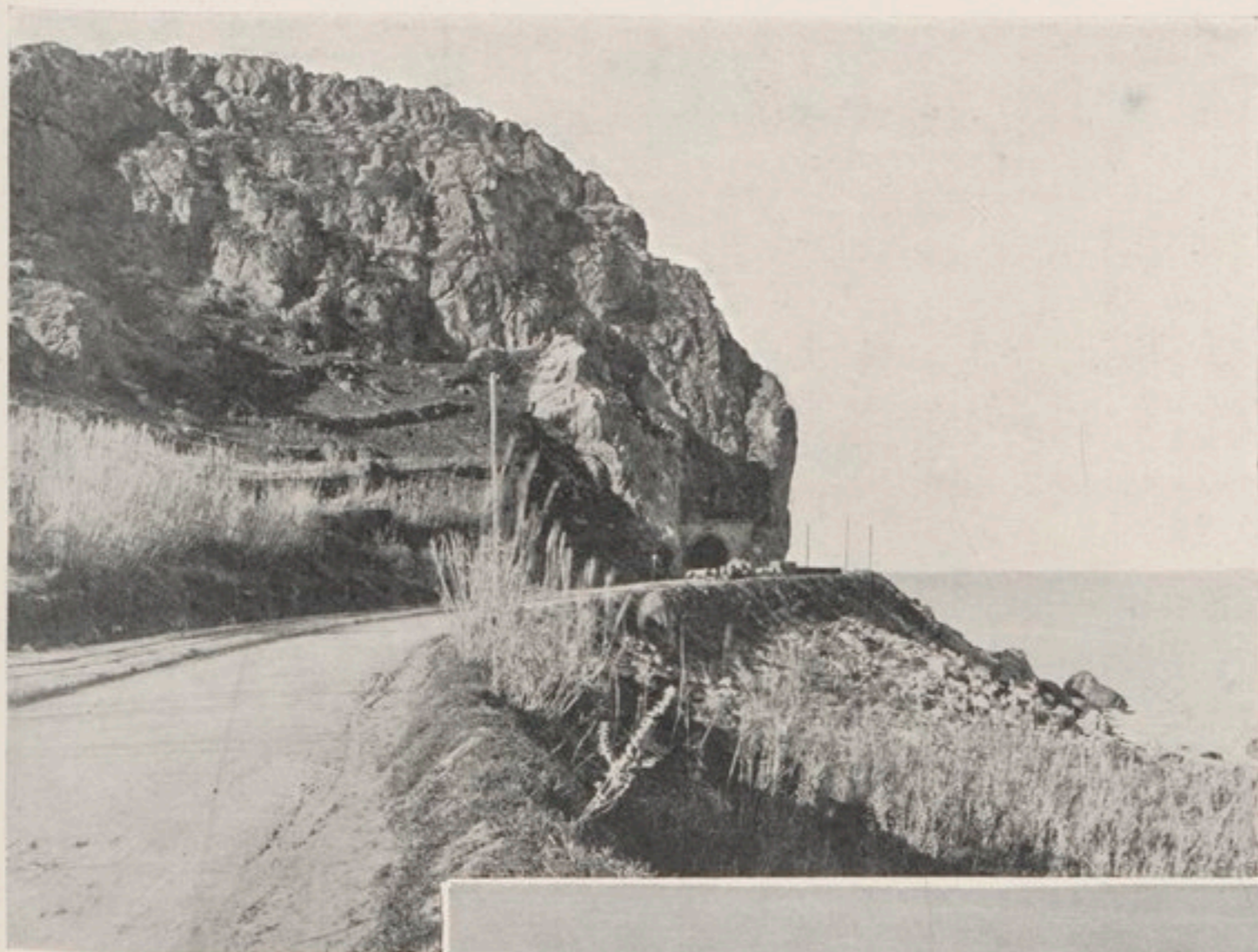
cultures considérables y sont jointes : par exemple, un rucher modèle, des vergers, des fleurs à essences, des orangers, etc.

ROUTE DE GUYOTVILLE. — Pour gagner Staouéli, la route suit la mer dont la côte est

calement et formant des haies, d'ailleurs monotones.

A 10 kilomètres d'Alger, on passe devant le cap Caxine, la première terre aperçue quand on arrive de Marseille. Un beau phare tout blanc s'élève à l'extrémité de la pointe.

A 15 kilomètres, c'est Guyotville, joli village au pied de la forêt de Bâinen, dans une



Route de Guyotville.

plaine entièrement consacrée à toutes les primeurs que peut produire la culture maraîchère.

Nombre d'habitants d'Alger y viennent en villégiature.

Cette route est presque partout pittoresque et agréable. Elle est empruntée par le tramway à vapeur d'Alger à Koléa. Elle suit toutes les sinuosités de la côte et parfois on a dû lui frayer un chemin en encorbellement dans la masse rocheuse de la falaise.

POINTE PESCADE. BAINS ROMAINS. — Un des points les plus curieux de la route de Guyotville est la pointe Pescade, à 6 kilomètres d'Alger. Sur la partie la plus avancée s'élève un vieux fortin en ruines, construit au XVII^e siècle. Les Bains romains se trouvent à quelques pas et sont encore, pendant l'été, une station balnéaire appréciée des habitants d'Alger, qui viennent s'y livrer aux plaisirs du canotage.

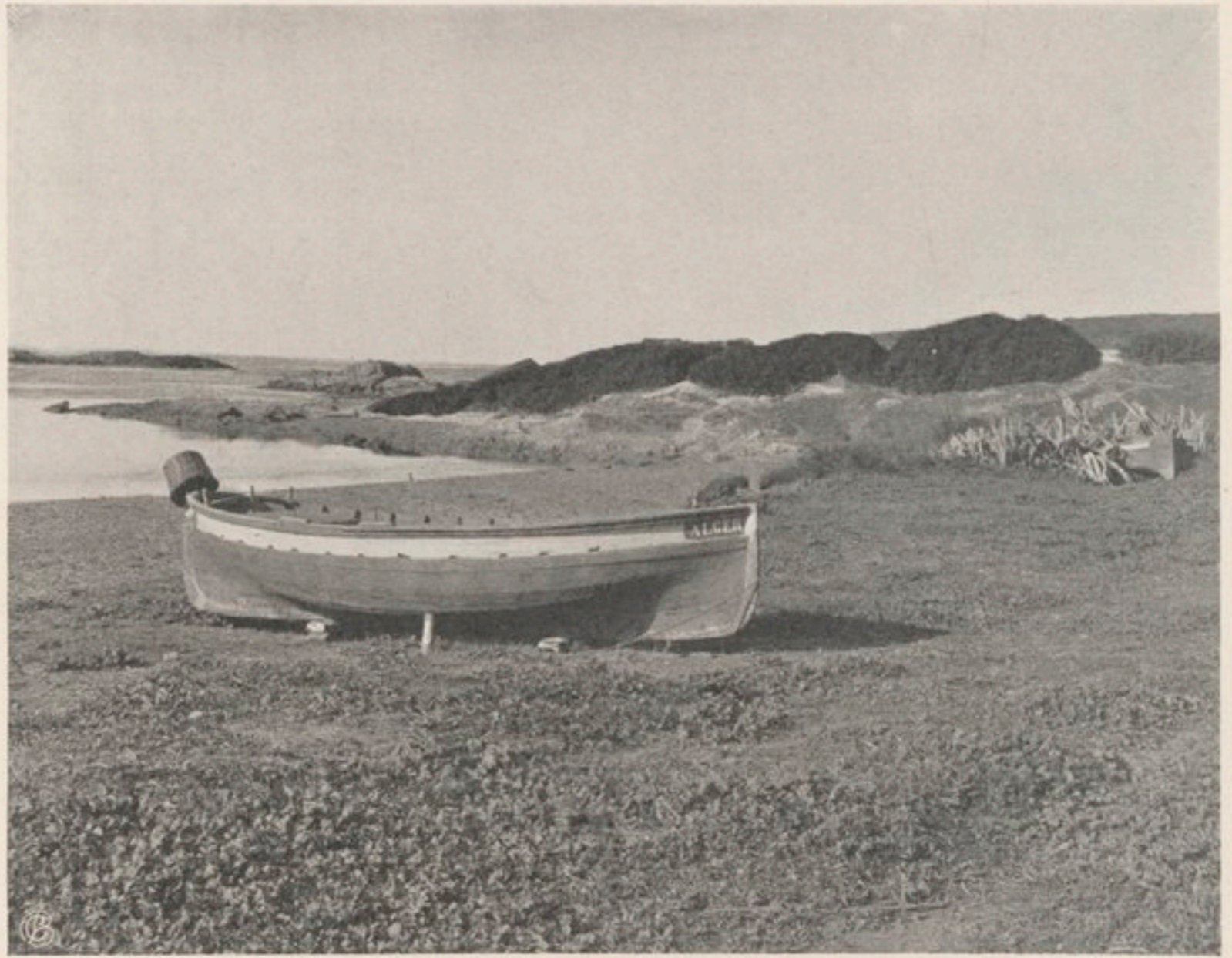


Pointe Pescade : Bains romains.

PRESQU'ILE DE SIDI-FERRUCH. — Sidi-Ferruch est un simple hameau de 250 habitants adonnés à la pêche et à la culture maraîchère. La

presqu'île est une plaine basse, sablonneuse, couverte de haies d'aloès, de cactus, avec une belle forêt de sapins à l'entrée. C'est là, sur une grève déserte, que débarqua, le 14 juin 1830, l'armée française commandée par le maréchal de Bourmont.

Cinq jours après elle rencontrait les troupes du dey d'Alger à Staouéli et les culbutait. Un peu plus tard elle les décimait à Sidi-Khralef, et enfin, le 5 juillet, elle écrasait le fort l'Empereur et obligeait Alger à se rendre.



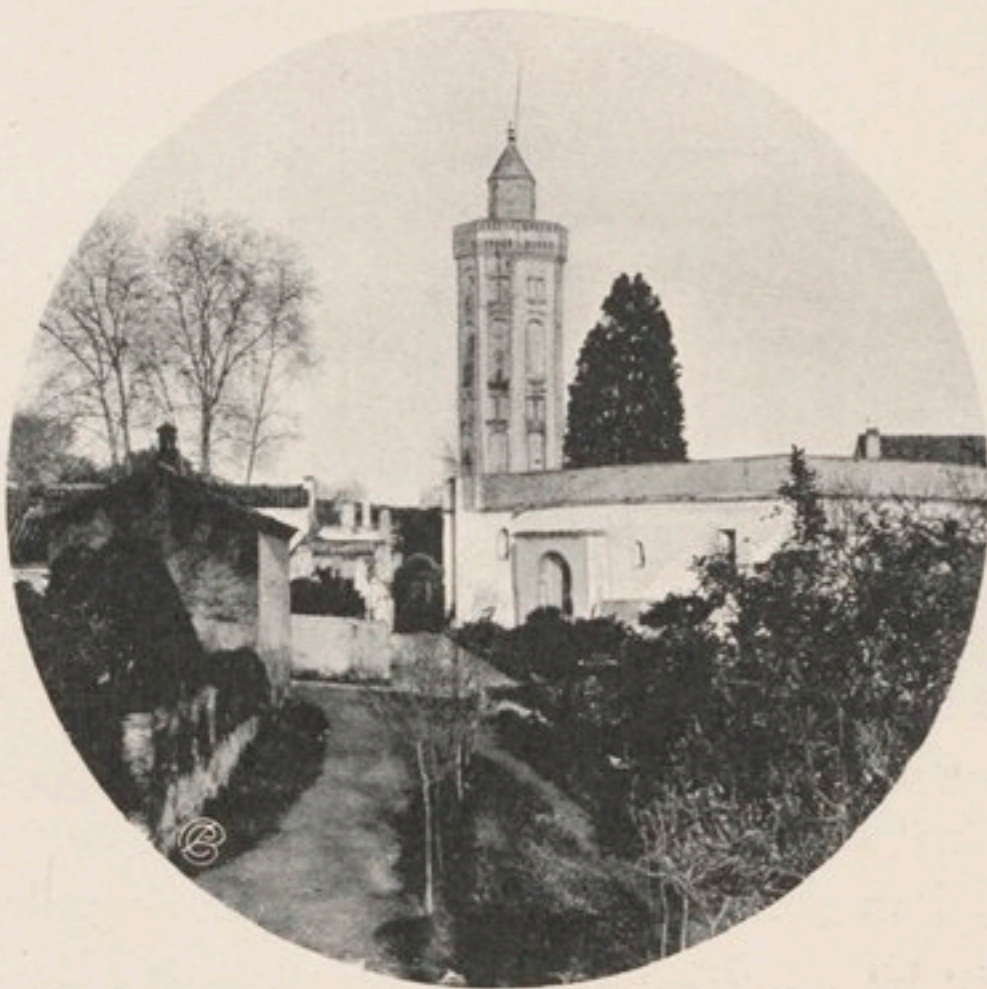
Presqu'île de Sidi-Ferruch.

Un fort a été bâti à la pointe même et sur la porte on peut lire cette inscription : « Ici, le XIV juin MDCCCXXX, par ordre du roi Charles X, sous le comm. du G. de Bourmont, l'armée française vint arborer ses drapeaux, rendre la liberté aux mers, donner l'Algérie à la France. »

KOLÉA. — Koléa, petite ville toute militaire, est à 39 kilomètres d'Alger. Un tramway à vapeur y conduit par la route de Staouéli.

Au pont du Mazafran on laisse la route de Tipaza, et par une côte assez dure on monte au village de Douaouda, à 118 mètres d'altitude. Quatre kilomètres plus loin on rencontre Koléa, qui domine les pentes du Sahel du côté de la Mitidja.

Koléa, détruite en 1825 par un tremblement de terre, a été rebâtie sur un plan régulier. Une jolie mosquée domine le vallon qui suit



Koléa.

la route de Marengo et de Blida. Le jardin des zouaves mérite une visite.

GORGES DE LA CHIFFA. RUISSEAU DES SINGES. — La Chiffa qui, réunie à d'autres ruisseaux, vient se jeter dans la mer au-dessous de Douaouda, sous le nom de Mazafran, descend des hauteurs de l'Atlas, un peu à l'ouest de Blida. Elle parcourt des gorges, témoins de combats célèbres, mais qui, à défaut de souvenirs historiques, se recommanderaient par leurs aspects pittoresques.

La grande route de Blida à Médéa les traverse, et aussi le chemin de fer de Berrouaghia, première amorce de la ligne de Laghouat.



Gorges de la Chiffa : Ruisseau des Singes.



Gorges de la Chiffa.

On quitte la route d'Oran, à 4 kilomètres de Blida, et on commence à monter dans une plaine rocailleuse où serpente la rivière jusqu'à Sidi-Madani. Là commencent les gorges, qui se continuent, toujours grandioses et sauvages, pendant 5 kilomètres, jusqu'à Camp-des-Chênes. Le chemin de fer les traverse par un pont métallique d'une grande hardiesse et les suit souvent en tunnel, presque toujours en encorbellement. Vers le milieu un ruisseau, dit le ruisseau des Singes parce que ces quadrumanes s'y montrent parfois, vient en cascades grossir la Chiffa.

BLIDA. BOIS-SACRÉ. — Blida, « la petite rose », est une ville importante de près de 28,000 âmes, à 260 mètres d'altitude, au pied de l'Atlas, à 51 kilomètres d'Alger. Entourée d'un mur de pierre de 4 mètres de hauteur, dans lequel sont percées six portes,

A un kilomètre de Blida, sur la route de Médéa, se trouve un bois d'oliviers centenaires au milieu desquels s'élève la kouba de Sidi-Yakoub, sur les murs blancs de laquelle le feuillage grêle des oliviers jette ses ombres. Un très joli jardin se trouve à la porte Bizot.



Marabout dans le Bois-Sacré, à Blida.

Blida a eu à souffrir de deux tremblements de terre, le 2 mars 1825 et le 2 mars encore, en 1867. La ville est peu intéressante par elle-même, mais ses environs sont magnifiques. Les orangeries qui l'entourent et qui, par le nombre de leurs arbres, suffiraient à constituer une forêt, sont célèbres.

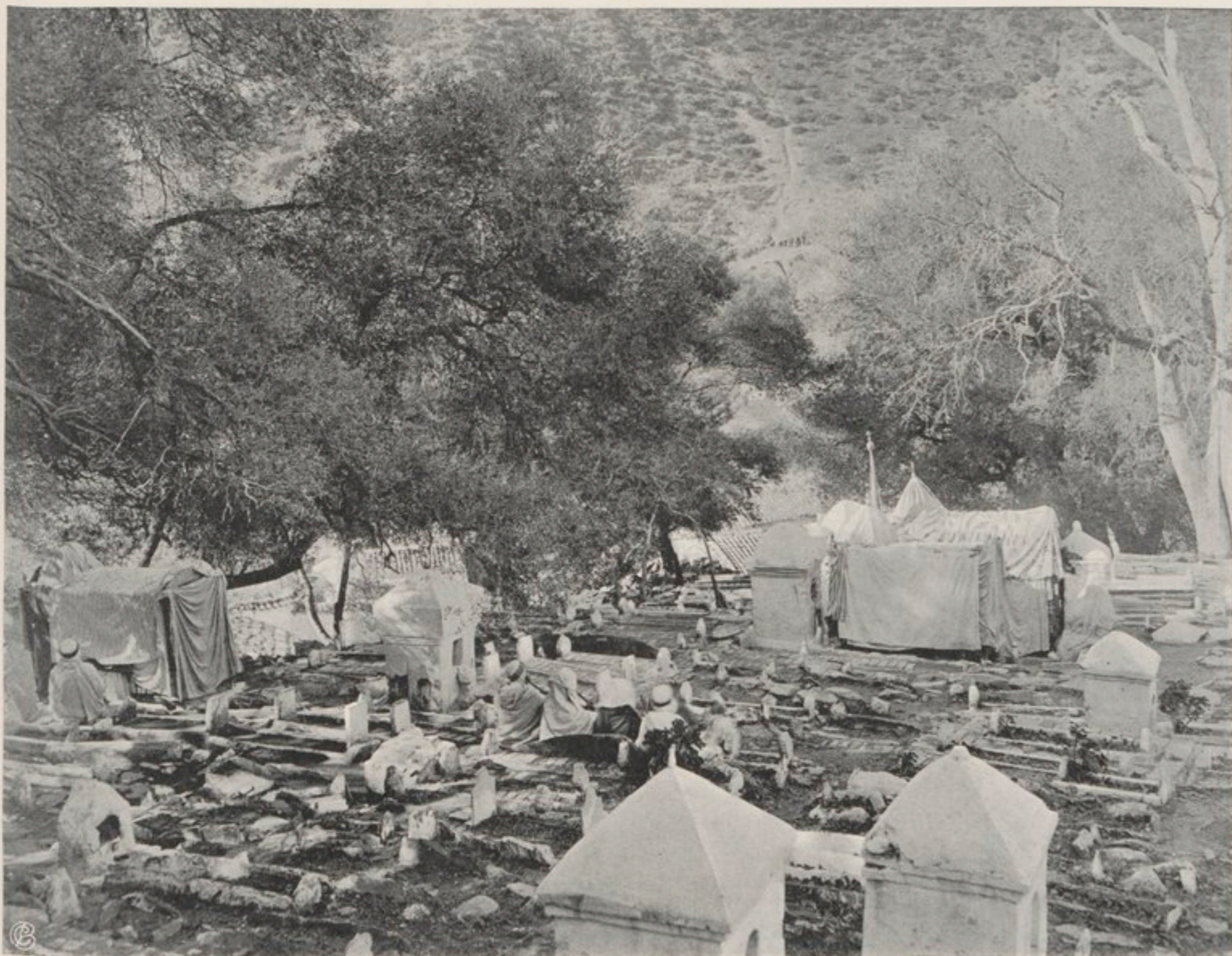
BLIDA. CIMETIÈRE D'EL-KÉBIR. — Blida est arrosée, par l'oued El-Kébir qui descend de l'Atlas en parcourant des gorges fort belles, trop peu visitées. Des dérivations intelligemment pratiquées en amènent les eaux dans la ville même.

Quand on sort de Blida par Bab-er-Rah, on

parcourt un faubourg qui amène sur les bords de l'oued El-Kébir, à l'endroit même où commence le canal de dérivation. Là se trouvent divers établissements industriels.

On suit alors le cours du torrent et bientôt on entre dans les gorges. A 3 kilomètres de

La kouba du marabout, ornée de tentures multicolores les jours de fête, est un gros cube en maçonnerie, recouvert d'une coupole. Tout autour se groupent les autres sépultures indiquées par des pierres debout ou des tables de marbre où sont gravées des inscriptions.



Cimetière d'El-Kébir, à Blida.

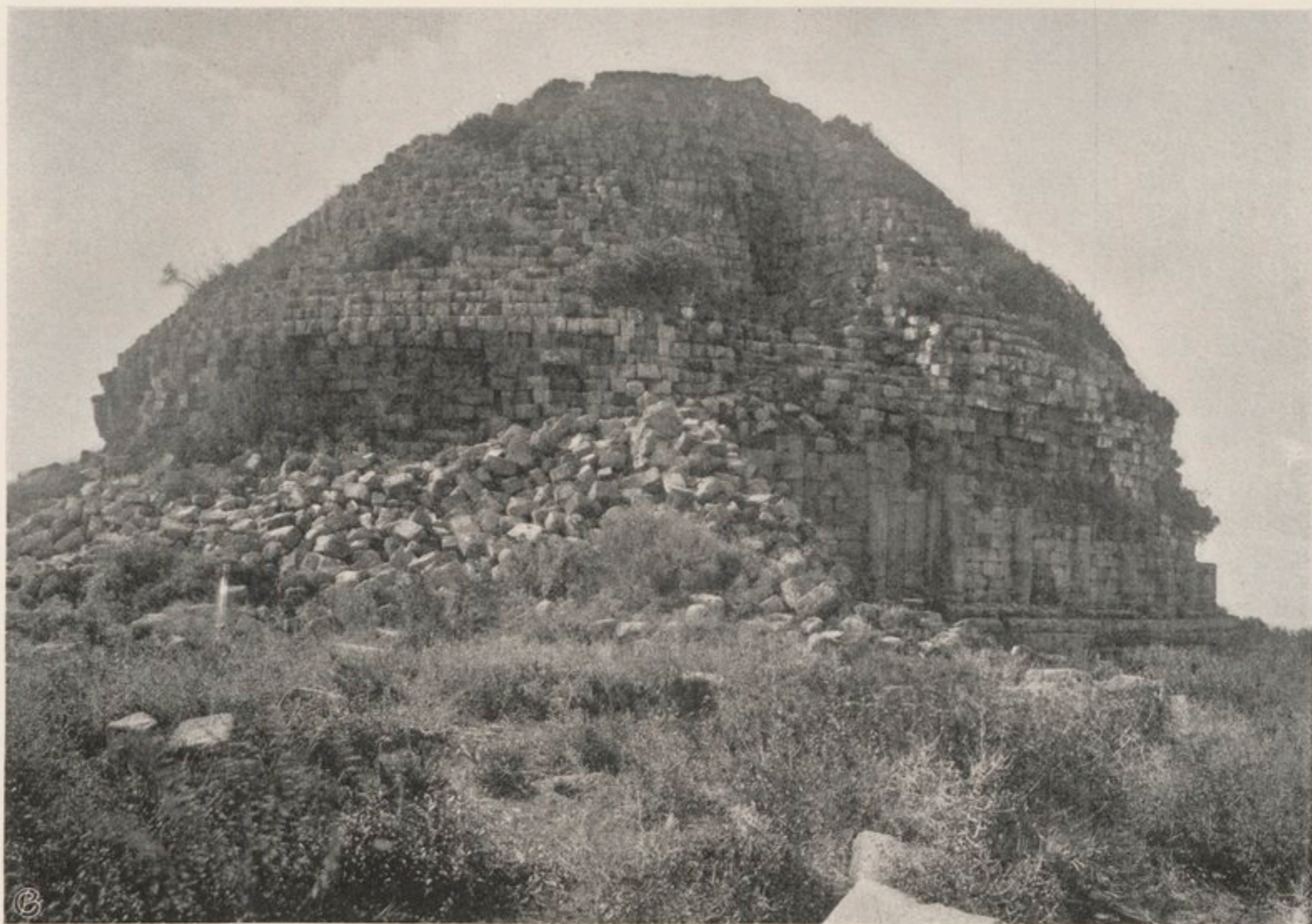
Blida, sur le penchant de la montagne, enfoui dans la verdure des oliviers, se trouve le cimetière où s'élève la kouba d'Ahmed-el-Kébir et de ses deux fils, marabout célèbre, venu peut-être d'Espagne, qui fonda Blida au xvi^e siècle et y importa probablement la culture de l'oranger.

LE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE. — Le tombeau de la Chrétienne, très improprement désigné sous ce nom, puisqu'il renferme la sépulture de toute une famille royale de la Mauritanie, de Juba II peut-être, le rival de Massinissa, est une sorte de calotte sphérique de 30 mètres de hauteur, portée sur un

soubassement carré ayant 63 mètres de côté. Il est situé sur une colline de 261 mètres d'altitude, et domine d'un côté la plaine marécageuse et insalubre de Montebello, dernier prolongement de la Mitidja, et d'autre part la mer et la côte depuis Castiglione jusqu'au mont Chenoua.

par les moustiques et plus probablement par les fièvres paludéennes. Au XVIII^e siècle, Baba-Mohammed-ben-Otsman en fit démolir à coups de canon le revêtement oriental.

La porte principale est située de ce côté, mais il y en a une autre sur chaque face. Des galeries existent dans tout le monument et



Tombeau de la Chrétienne.

Une série de colonnes engagées, au nombre de 68, ornent la base du côté est. Peut-être se continuaient-elles tout autour du monument, qui est un peu détérioré. Les Arabes, persuadés qu'il contenait des trésors, ont essayé à deux reprises de le détruire. Salah-Raïs, au XVI^e siècle, envoya une colonne d'ouvriers pour le jeter à bas ; ils furent chassés

sont ménagées entre les assises, faites de blocs énormes de pierre. Elles ont un développement de 470 mètres. Mais les caveaux qui ont contenu les royales sépultures sont vides et ont été violés par les Arabes.

On peut aller au tombeau par plusieurs routes :

1^o La plus facile : Par chemin de fer,



Port de Tipaza.

d'Alger à El-Affroun, ligne d'Oran. Prendre à El-Affroun le tramway à vapeur jusqu'à Marengo. De Marengo à Montebello : 11 kilomètres. Il reste à faire l'ascension pénible du monticule. En tout 103 kilomètres.

2° La plus pittoresque : Tramway à vapeur jusqu'au pont du Mazafran ou jusqu'à Koléa. De là, par Castiglione et Bérard, 22 kilomètres.

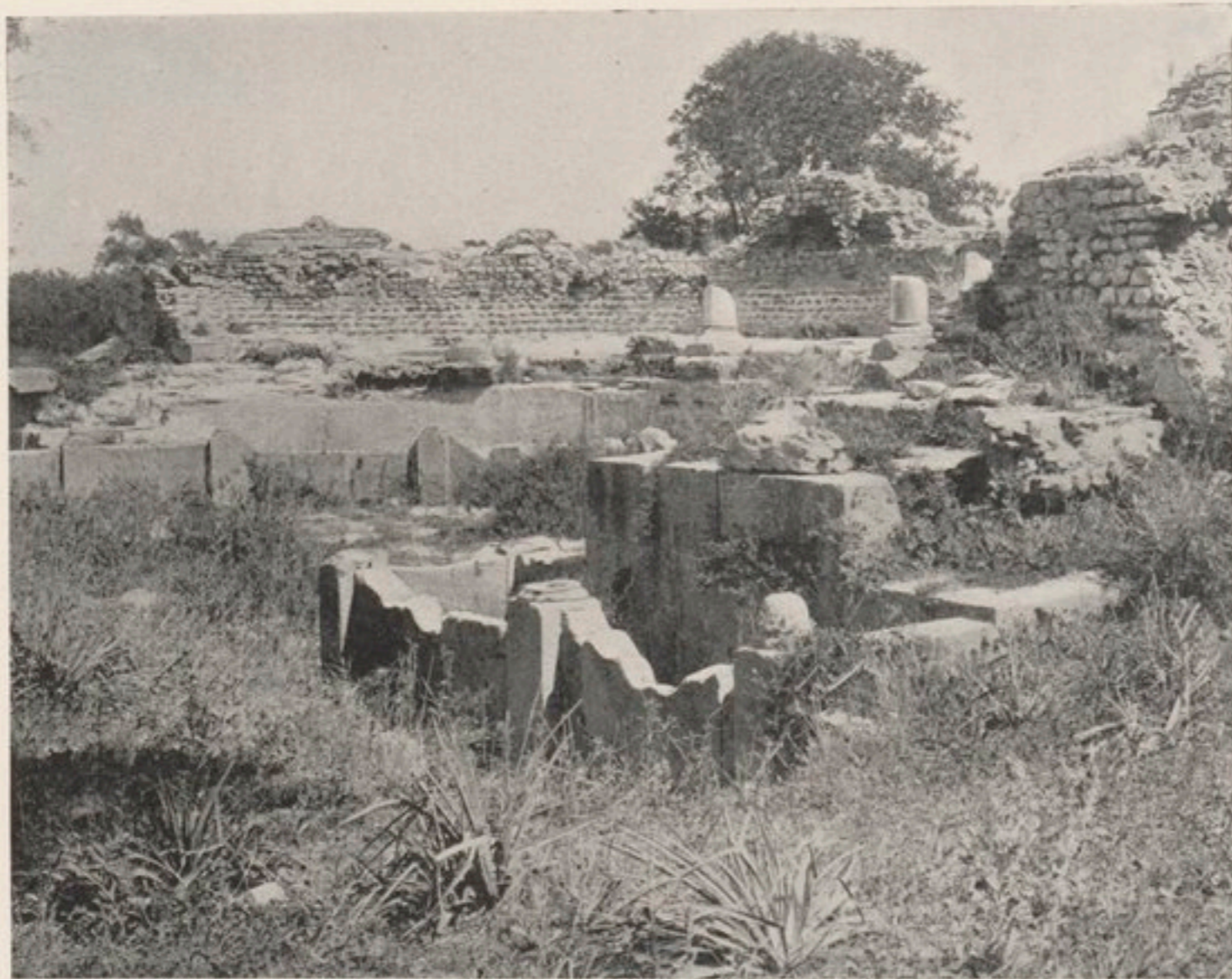
Le tombeau de la Chrétienne, complètement isolé sur son monticule, détaché au milieu de la plaine, se voit de presque tous les points de la Mitidja.

ROUTE DE TIPAZA. — On peut aller à Tipaza soit par El-Affroun et Marengo, soit, avec plus d'agréments, par la route qui suit la côte pendant 65 kilomètres. Cette route est presque partout charmante. Tantôt elle est dominée par les derniers contreforts boisés du Sahel; tantôt elle contourne les rochers de la côte, bordée par des haies d'aloès; tan-



Route de Tipaza.

tôt elle traverse de pittoresques bois de pins. Elle laisse au pont du Mazafran la route qui monte à Douaouda, retrouve un peu plus



Ruines du théâtre, à Tipaza.

loin celle qui descend de Koléa, passe à Fouka, à Castiglione, région de vignobles prospères, à Bérard, au pied du tombeau de la Chrétienne, et arrive à Tipaza, qui se présente dans un cadre admirable avec le djebel Chenoua comme horizon.

PORT DE TIPAZA. — Tipaza possède un port minuscule, défendu contre la mer par une petite jetée circulaire, mais plus encore par un môle naturel qui se trouve un peu au large. Un service de bateaux le met en relations avec Cherchell et Alger.

TIPAZA. RUINES DU THÉÂTRE. — A Tipaza, les ruines romaines sont caractéristiques. Ancienne colonie de vétérans romains, fondée par l'empereur Claude, la petite ville a gardé de nombreux restes de son antique splendeur.

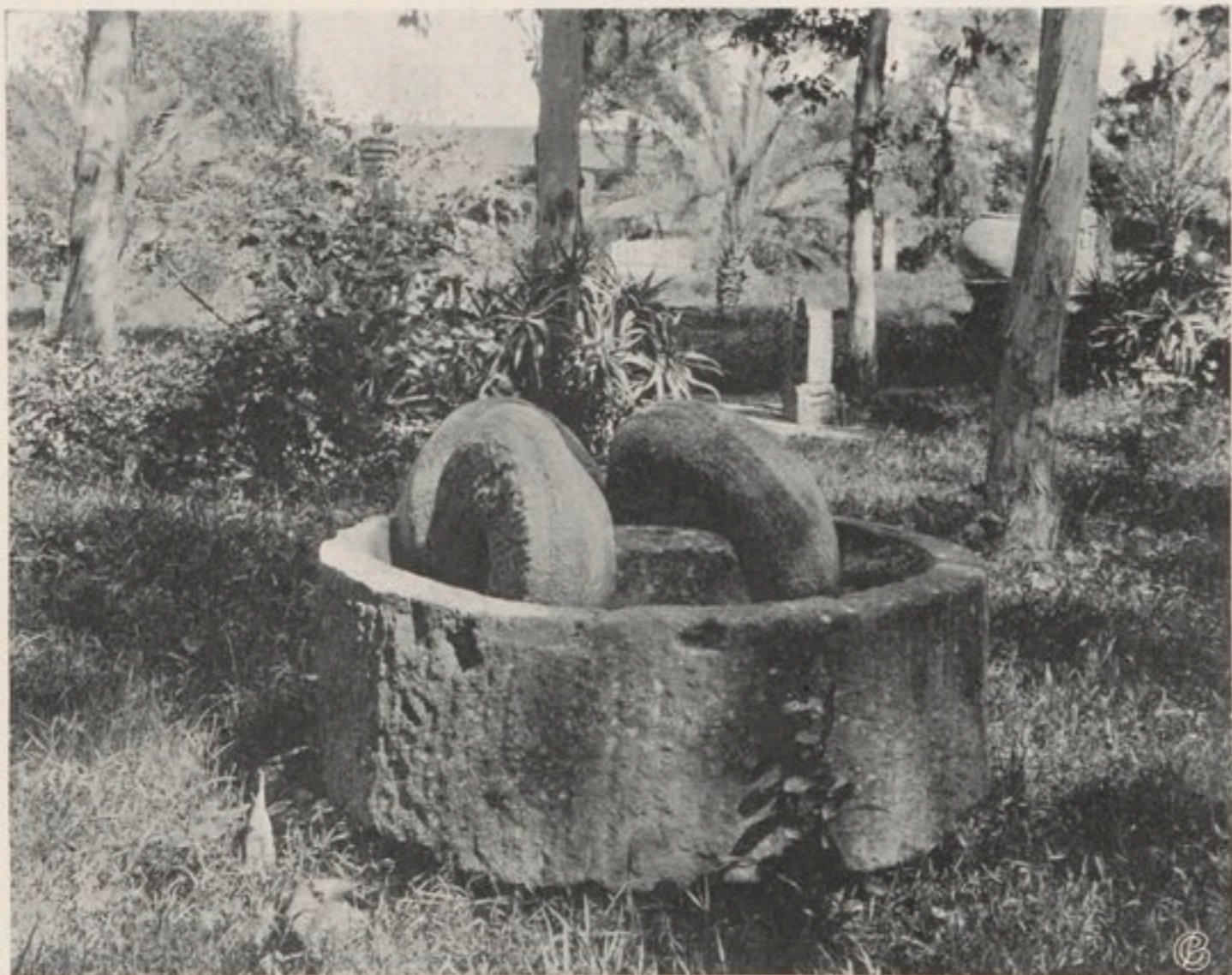
Le théâtre se trouve dans une propriété particulière, ouverte libéralement au public. Il est de petites dimensions, mais ses ruines permettent d'en reconstituer l'ensemble. On s'est servi de ses pierres, pour construire l'hôpital de Marengo. L'hémicycle est encore très nettement dessiné et les gradins sont bien conservés.



Ruines de la basilique, à Tipaza.

TIPAZA. LA BASILIQUE. — La basilique se trouve sur la route du port. Elle forme un rectangle mesurant 30 mètres de large sur 60 mètres de long. Les nefs, au nombre de sept, étaient séparées et soutenues par de gros piliers carrés. Il ne reste plus que quelques murs en briques, épais de plusieurs mètres.

TIPAZA. MOULIN ANTIQUE. — Toutes ces ruines ont été fouillées, et on y a trouvé un grand nombre de souvenirs intéressants. Ces débris de l'antiquité ont été réunis dans une sorte de musée, au milieu du parc de M^{me} Trémeau, où le public est



Moulin romain, à Tipaza.

admis. On y remarque un moulin à huile de conservation parfaite, un joli tombeau en marbre blanc, des inscriptions, des amphores, etc.



Aqueduc de Cherchell.

AQUEDUC DE CHERCHELL. — On peut aller de Tipaza à Cherchell par une route intéressante de 21 kilomètres, qui longe les derniers contreforts du djebel Chenoua. On rencontre au gué de Nador la route qui vient de Marengo. Bientôt se montrent les ruines d'un aqueduc qui traversait la vallée et amenait à Cherchell les eaux du Chenoua.

AQUEDUC DE ZURICH. — Un peu plus loin, entre deux collines séparées par un ravin profond, se dressent les arcades d'un autre aqueduc, dit aqueduc de Zurich, qui portait la canalisation dont nous avons vu précédemment l'origine. Cet aqueduc admirablement conservé, et d'une hauteur considérable, se

Zurich n'est qu'un hameau de 700 habitants, annexe de Cherchell, traversé par un petit ruisseau, l'oued El-Hachem. On y a trouvé quelques ruines d'une maison romaine, des monnaies anciennes et des inscriptions où l'on a relevé les noms de ses propriétaires : Marcien et Honorius.



Aqueduc de Zurich.

compose de trois étages. L'étage inférieur composé de cinq arches, dont une double en largeur des autres, est intact. Le deuxième étage et le troisième ont perdu trois de leurs arcades, mais l'ensemble n'en est pas moins imposant.

L'aqueduc de Zurich est situé à 3 kilomètres du village et à 11 kilomètres de Cherchell, un peu avant d'arriver au hameau de Bled-Bakhora.

Toute la vallée de l'oued El-Hachem est très bien cultivée et d'une grande fertilité.

CHERCHELL. PORT. — Cherchell, l'antique Cæsarea, à 96 kilomètres d'Alger, est une ville assez prospère de près de 10,000 habitants. Son origine remonte aux Phéniciens, qui avaient fondé là un comptoir. Juba, roi de Mauritanie, l'agrandit et en fit sa capitale. Son fils Ptolémée ayant été assassiné, Cæsarea fut annexée à l'empire romain. Ruinée par les Vandales, elle reprit sa splendeur sous les

partie de l'ancienne Cæsarea. Le port un peu exigü est défendu contre les flots par une île fortifiée qu'une large digue réunit d'un côté à la terre. Un phare en signale les abords.

Cæsarea possédait deux ports ; le port militaire occupait un emplacement assez restreint, derrière l'îlot Joinville. Le port marchand était situé à l'endroit même du port actuel. Mais celui-ci a été singulièrement



Port de Cherchell.

empereurs de Byzance. Les Turcs s'en emparèrent en 1300 ; Kheir-ed-Din la pillâ en 1520. En 1531, André Doria y brûla la moitié de la flotte algérienne, mais est battu après son débarquement.

Un acte de piraterie commis par les gens de Cherchell amena son occupation par le lieutenant-colonel Cavaignac, le 15 mars 1840.

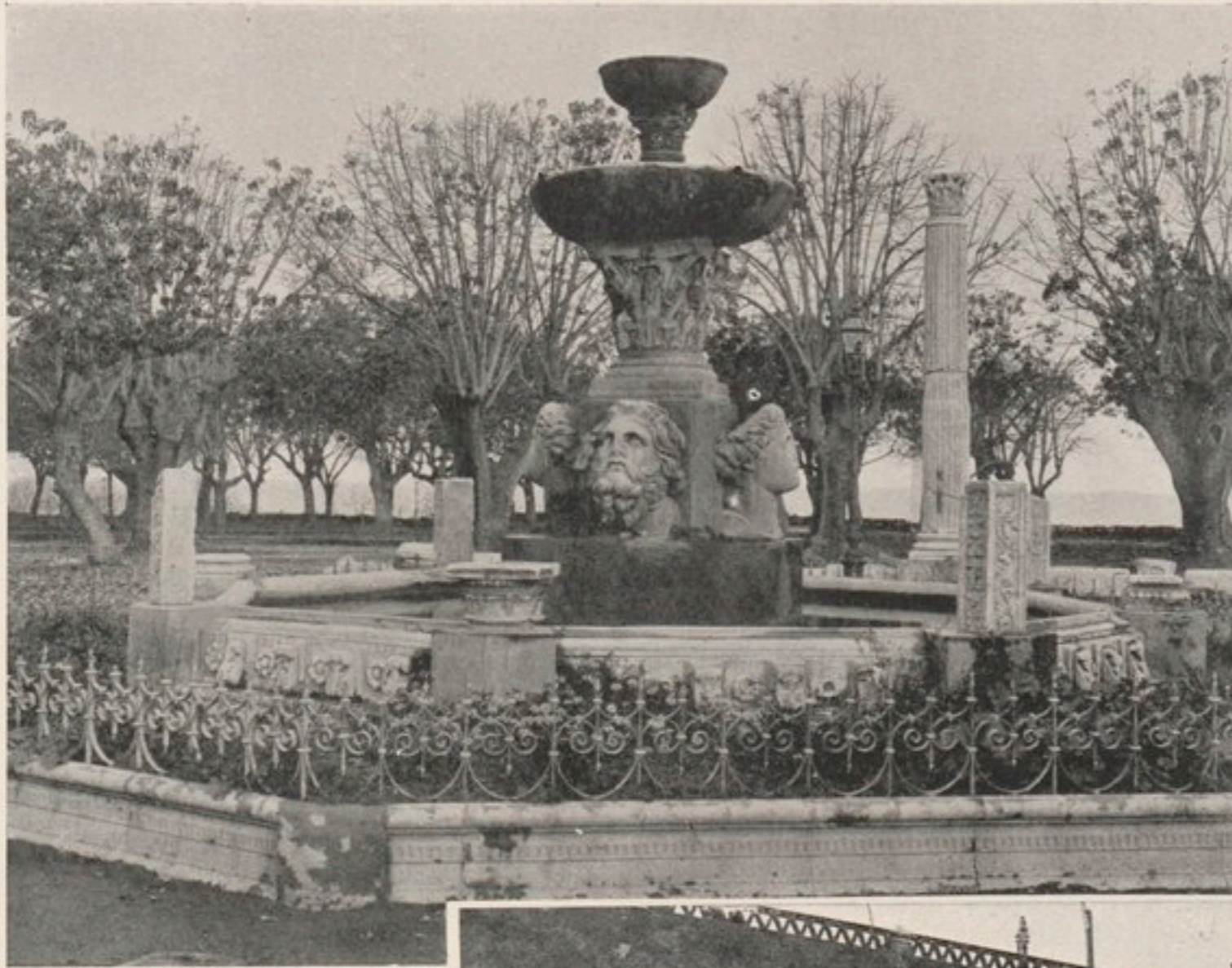
Cherchell n'occupe guère que la dixième

partie de l'ancienne Cæsarea. Le port un peu exigü est défendu contre les flots par une île fortifiée qu'une large digue réunit d'un côté à la terre. Un phare en signale les abords. Cæsarea possédait deux ports ; le port militaire occupait un emplacement assez restreint, derrière l'îlot Joinville. Le port marchand était situé à l'endroit même du port actuel. Mais celui-ci a été singulièrement transformé. La petite île, qui est située au-devant du port, est reliée par la digue, construite depuis quelques années, à la terre, et ces ouvrages ferment complètement le port du côté du nord et de l'ouest. Une autre jetée plus petite rétrécit la passe à l'est. Un fort a été construit sur l'île ; mais cette défense n'est peut-être pas en rapport avec l'importance de Cherchell.

CHERCHELL. FONTAINE ET STATUES ANTIQUES.
MUSÉE. — On a trouvé à Cherchell d'admi-

Le musée, installé en plein air dans un immeuble de la grande rue, montre des statues souvent détériorées, quelques-unes à peu près intactes, mais toutes de grande valeur.

Lors de l'occupation de Cherchell, en 1840, on y voyait encore les ruines d'un théâtre, dont le portique avec ses colonnes et les gradins au nombre de vingt-sept étaient encore intacts. D'anciennes citernes, mesurant vingt mètres de long sur



Fontaine antique, à Cherchell.

rables débris de sa splendeur d'autrefois. Cette ville, que les Romains appelaient « Colonia splendidissima », était peuplée de temples, de statues, de colonnes. On en a retrouvé un grand nombre, et sans doute on en pourrait découvrir encore. Beaucoup, malheureusement, ont été mutilées. La belle fontaine élevée sur l'esplanade qui domine le port, est composée de débris antiques d'un haut intérêt.



Statues antiques, à Cherchell.

six de large et huit de profondeur, existent encore et servent à l'alimentation de la ville.

L'amphithéâtre, dont il ne reste que des traces, comptait quarante mètres de largeur et cent vingt de longueur. Là, furent martyrisés saint Séverin, sainte Aquila et saint Marcien. Saint Arcadius y fut coupé en morceaux.

En dehors de l'enceinte actuelle, on trouve

CHERCHELL. MOSQUÉE. — La ville actuelle forme à peu près une circonférence de 700 mètres de rayon. Cæsarea était comprise dans un cercle de 2,000 mètres. La petite mosquée située en dehors de la ville actuelle,



Mosquée de Cherchell.

encore les vestiges d'un cirque qui paraît avoir été considérable.

Une route fort belle réunit Cherchell à Tenès. On y a découvert d'assez riches gisements de fer et de cuivre.

Toute cette région, que bordent des montagnes, est très pittoresque.

sur la route de Marengo, est comprise dans le périmètre ancien. Elle s'ouvre sur une cour que décorent un beau palmier, un puits rustique et quelques tombes. De la porte on a une admirable vue sur le port de Cherchell. C'est le premier monument qui se présente en arrivant par la route d'Alger.

CHERCHELL. THERMES DE L'EST ET DE L'OUEST. — Entre la mosquée et les murs de la ville se trouvent les ruines des Thermes de l'Est. De l'autre côté de la ville sont les Thermes de l'Ouest.

Des premiers, il ne reste plus que quelques murs élevés, envahis par les figuiers et les oliviers. Mais ces constructions colossales en briques suffisent à montrer toute l'importance qu'avait ce monument.

conservés. De belles mosaïques, mises depuis des siècles au pillage, envahies par la végéta-



Thermes de l'Est, à Cherchell.

tion et souillées de débris et d'immondices, sont encore assez visibles pour témoigner du luxe que les Romains apportaient dans les établissements de ce genre.

Ces deux édifices étaient encore accompagnés par les Thermes du Centre qui ont disparu, mais dont on a retrouvé un pilier. Le nombre et l'importance de ces

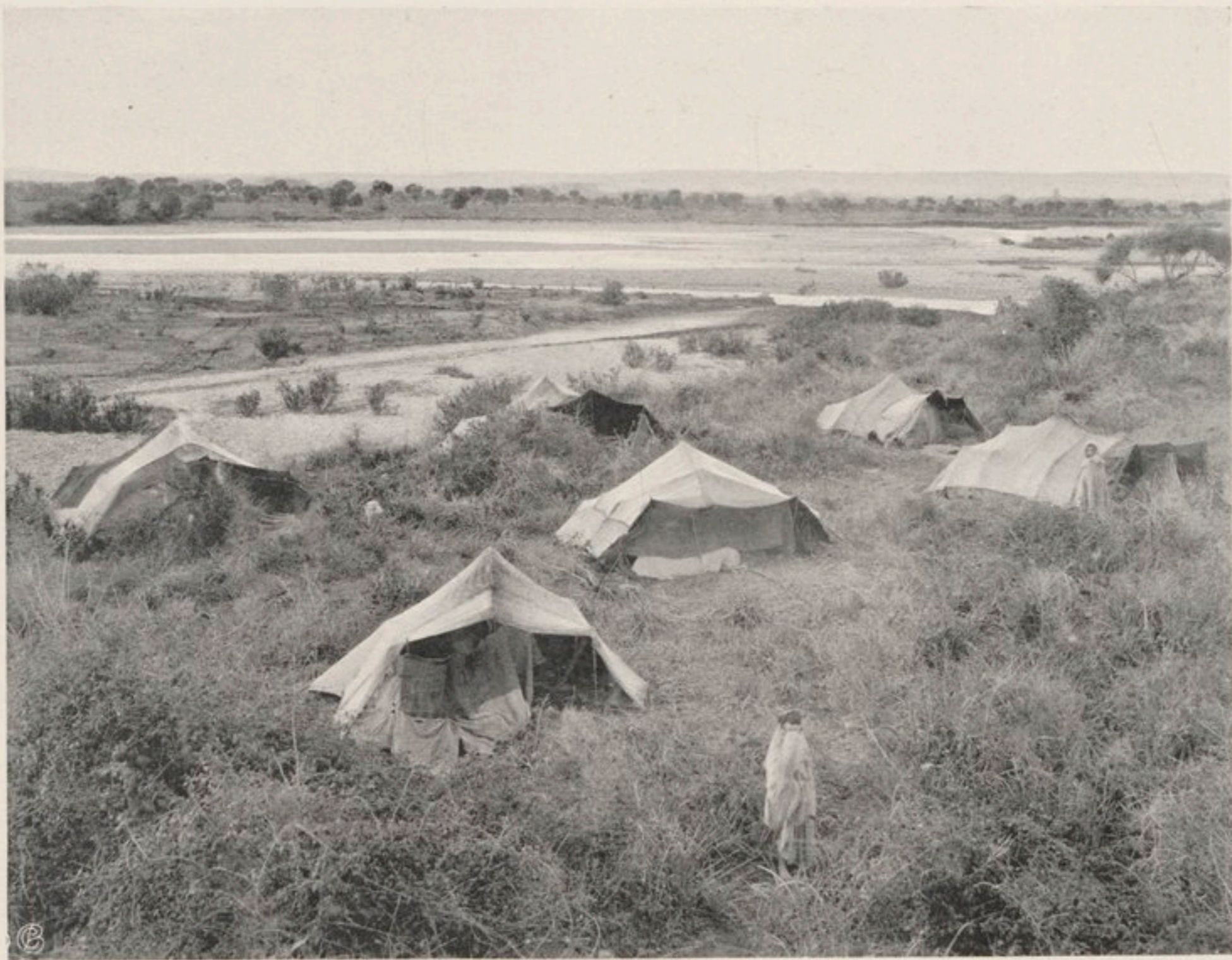
Thermes de l'Ouest, à Cherchell.

Les Thermes de l'Ouest, presque rasés au niveau du sol, sont plus considérables et mieux

établissements balnéaires indiquent que la population de Cæsarea était considérable.

Une grande partie de la ville actuelle a été construite, ou tout au moins ornée avec des débris antiques. Beaucoup de maisons ont leurs portes décorées avec des colonnes ou des chapiteaux de provenance romaine. L'hôpital militaire possède de magnifiques colonnes de granit vert, enlevées aux Thermes de l'Ouest.

CAMPMENT ARABE SUR LES BORDS DE L'HARRASCH. — L'Arabe que la ville n'a pas attiré, ne construit pas de demeures définitives. Il reste nomade et couche sous la tente. Il se fixe momentanément à l'endroit qui lui offre des ressources pour ses animaux ou du travail pour lui-même. Une fois les ressources du



Campement arabe sur les bords de l'Harrasch.

Il s'en faut que tout le sol ait été fouillé. Dans la banlieue même de Cherchell, il est probable qu'on pourrait faire quelques trouvailles. Les constructions modernes recouvrent en maint endroit la ville antique et il est permis d'espérer qu'on y rencontrera encore quelques traces d'un passé plein de grandeur et de magnificence.

lieu épuisées, il plie bagage et va chercher fortune un peu plus loin.

La tente, la vie en plein air ont pour l'Arabe un attrait irrésistible, et ces gourbis ne se rencontrent pas seulement en plein désert. Celui que nous reproduisons a été photographié sur les bords de l'Harrasch, c'est-à-dire aux portes d'Alger.

GORGES DE PALESTRO. TUNNEL. L'YSSER. VIADUC. PONT SUR L'YSSER. ENTRÉE DES GORGES. — L'Ysser est un des grands torrents qui arrosent l'Algérie. Il prend naissance dans l'Atlas, à l'ouest de Berrouaghia, coule du sud-ouest au nord-ouest, mais, rencontrant le massif du Djurdjura qui lui barre la route, par

l'autre, longeant le torrent qui gronde entre les roches pendant 3 kilomètres.

En un endroit, la gorge est tellement resserrée qu'on a dû faire passer la route en tunnel. Plus loin, un pont métallique d'une grande hardiesse franchit l'Ysser, et à la sortie des gorges la route, qui monte en pente assez



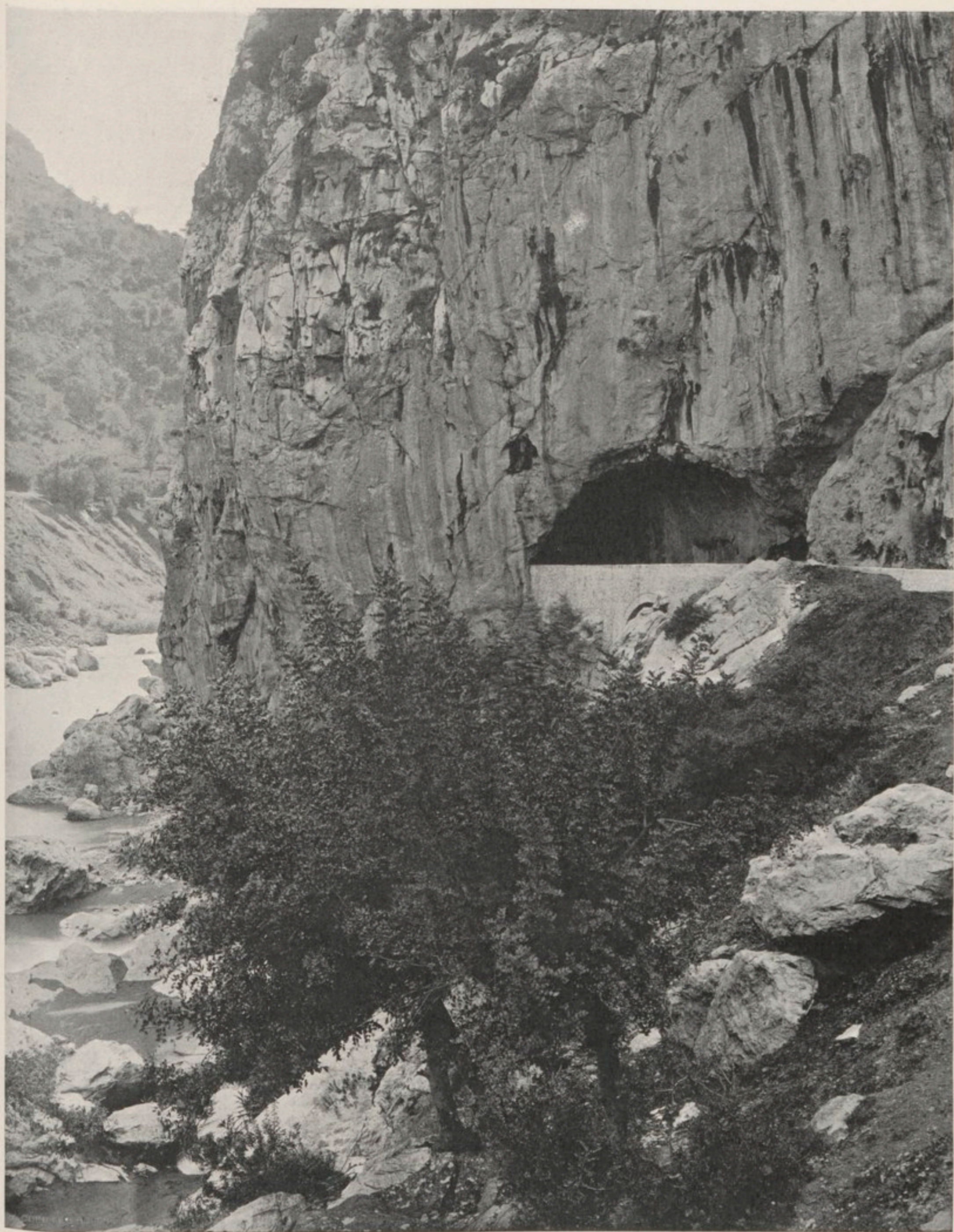
Gorges de Palestro : L'Ysser.

un coude brusque, il retourne au nord-ouest et se jette dans la mer près du cap Djinet.

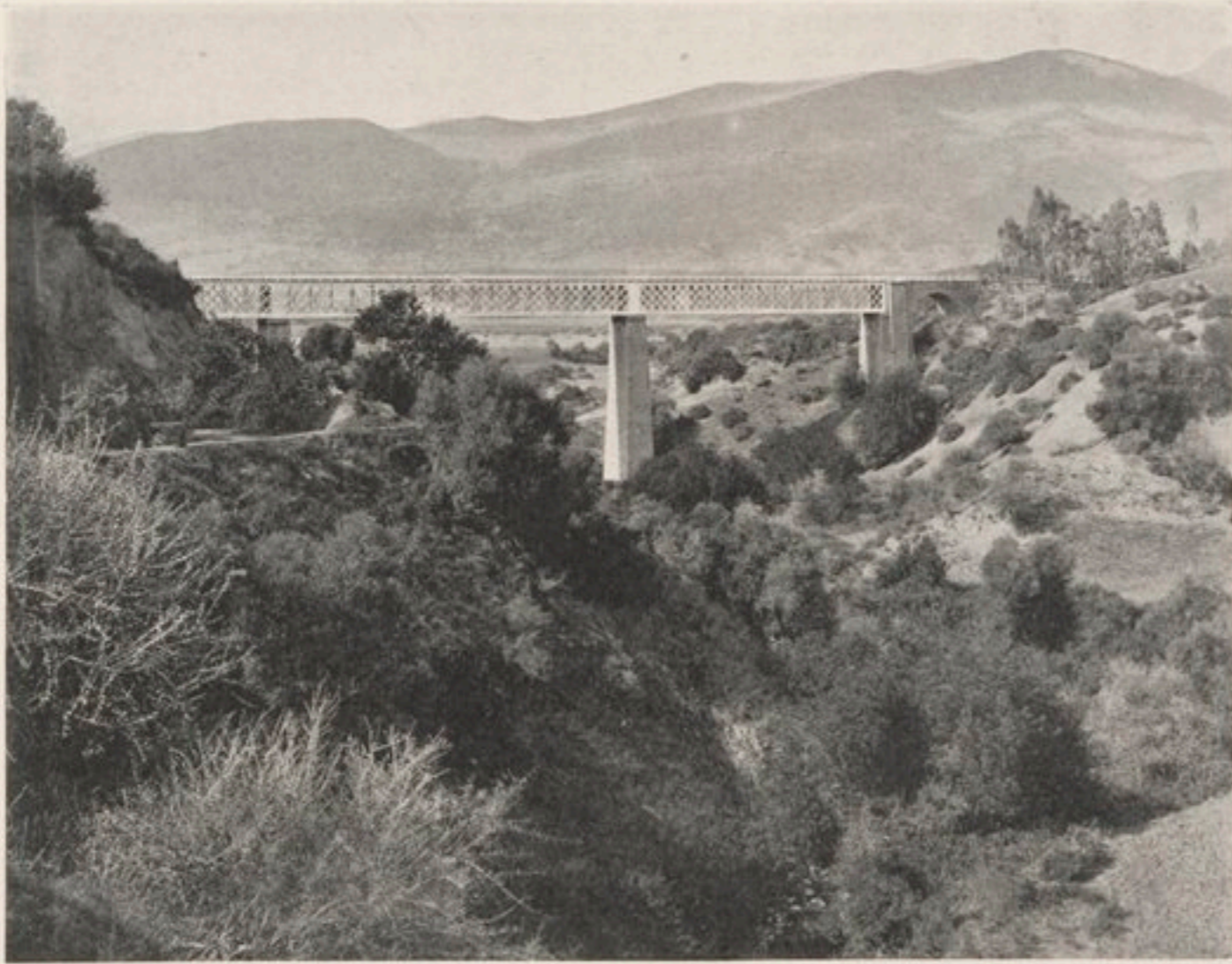
Au-dessous de Palestro, il parcourt des gorges superbes, égales en pittoresque, sinon supérieures, à celles de la Chiffa. La route d'Alger à Palestro, c'est-à-dire la route de Constantine, traverse ces gorges d'un bout à

dure vers le village de Palestro, passe sous un beau viaduc de la ligne de Constantine.

Le chemin de fer lui-même traverse les gorges souvent en tunnel, mais dominant parfois d'une grande hauteur ce merveilleux paysage, qui rappelle certaines régions de la Suisse ou du Dauphiné.



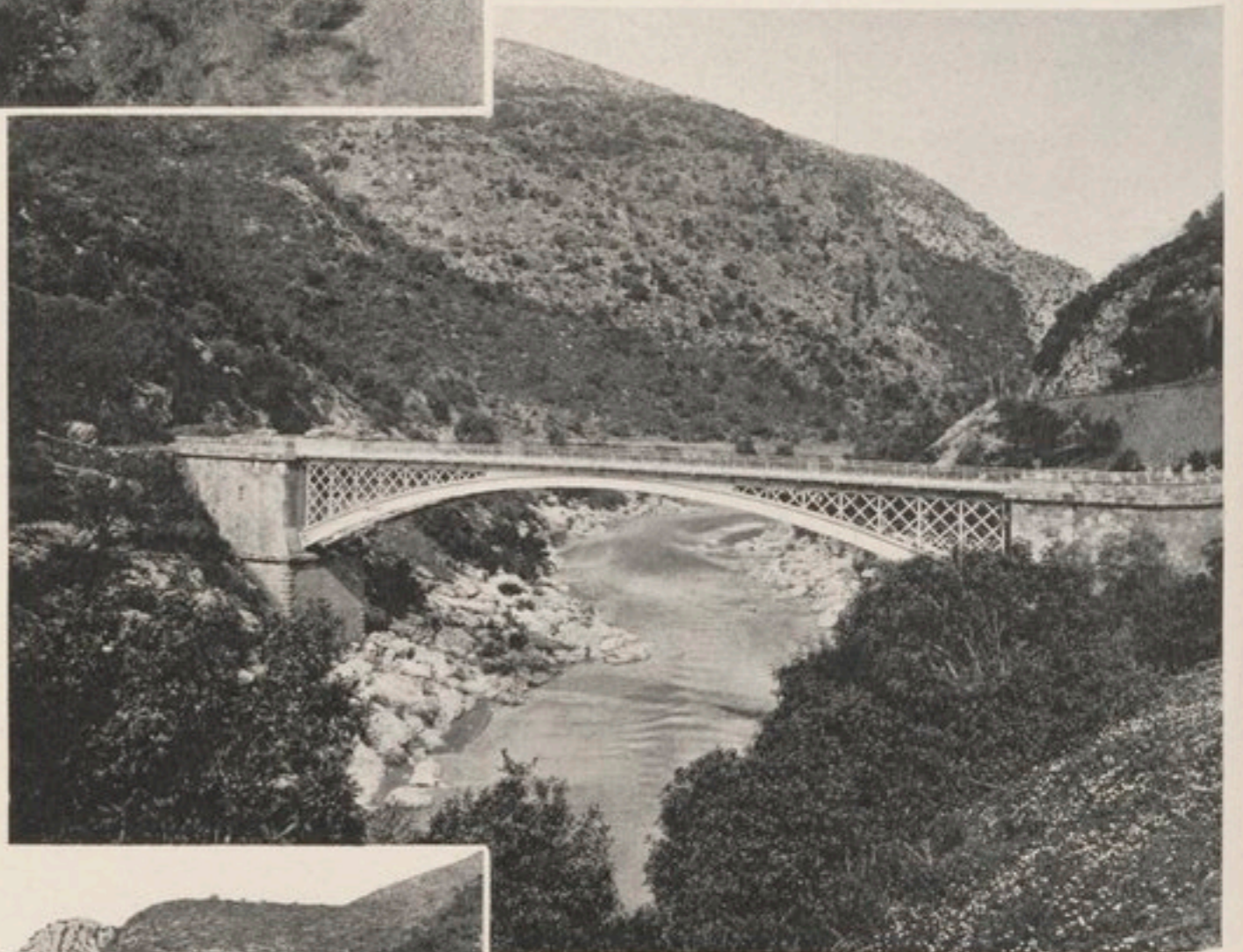
Gorges de Palestro : La route en tunnel.



Viaduc de Palestro.

Le village de Palestro occupe une sorte de plateau isolé dans un cirque que l'Ysser entoure de trois côtés.

Le village est de construction toute récente. En 1871, il était assez prospère, lorsque la révolte des Kabyles éclata. Les habitants, assiégés par les Arabes et les Kabyles, se barri-



Pont dans les gorges de Palestro.



Entrée des gorges de Palestro.

cadèrent dans la maison cantonnière, l'église et le presbytère et résistèrent avec la dernière énergie.

Quand ils eurent épuisés leurs vivres et leurs munitions, ne comptant plus sur un secours qui pourtant arrivait, ils durent se rendre. Cinquante-huit, dont trois femmes, furent massacrés. Une cinquantaine furent sauvés et du village brûlé il ne restait rien, quand nos troupes arrivèrent.

KABYLIE. MARCHÉ AUX YSSERS.
— La Kabylie est une région à part en Algérie. Plus boisée, plus accidentée, plus pittoresque, d'accès plus difficile, encore que le chemin de fer la contourne et qu'on y ait ouvert

quelques routes. Entourée des hautes cimes presque toujours neigeuses du Djurdjura, traversée par des montagnes élevées, coupée de ravins profonds, sillonnée par des torrents, à la fois sauvage et fertile, cette contrée est peut-être la plus intéressante et la moins connue de l'Algérie.

Une population très dense, puisqu'on compte, en Kabylie, cent habitants par kilomètre carré, conquise, mais à peine soumise, peuple ces

Ménerville à Tizi-Ouzou, sont du nombre. D'autres centres de colonisation ont été créés entre Tizi-Ouzou et Ménerville, à Hausson-



Marché aux Yssers.



Marché aux Yssers.

villages, à Rebeval, à Camp-du-Maréchal, etc. Les marchés de ces villages prennent une importance considérable, et la foule qui s'y porte indique que les transactions y sont actives.

VILLAGES KABYLES.

— Le Kabyle n'est pas nomade comme l'Arabe. Il construit sa maison au sommet

des hauteurs dont le pays fourmille, et pour résister à l'envahisseur éventuel, ces maisons se groupent sur toutes les crêtes en villages blancs couverts de tuiles rouges.

régions où règne un état social très curieux à étudier. On a créé quelques centres nouveaux dans la Kabylie; les Yssers, village sur la ligne de

des hauteurs dont le pays fourmille, et pour résister à l'envahisseur éventuel, ces maisons se groupent sur toutes les crêtes en villages blancs couverts de tuiles rouges.



Village kabyle.

Aucune route ne traverse ces villages ; quelques sentiers à peine visibles y conduisent le long des pentes qui descendent aux lits des torrents, striées de profonds sillons, verdoyantes de figuiers et de champs d'orge, assombries par des massifs d'oliviers.

Dans cette contrée, la végétation est luxuriante ; c'est que la Kabylie possède l'eau, qui manque si souvent en Algérie.

La ligne de Constantine contourne la

Kabylie et plusieurs routes y aboutissent : celles de Dra-el-Mizan, celle du col de Tirourda, par exemple. Elle est traversée par une belle route qui relie Tizi-Ouzou à Bougie, et un embranchement monte à Fort-National.



Village kabyle.

LAGHOUAT. — Le sud du département d'Alger est moins accessible que le sud des départements d'Oran et de Constantine. Le chemin de fer n'y pénètre pas encore. Le rail s'arrête à Berroua-



Église de Laghouat.

ghia, à 121 kilomètres d'Alger. La route va un peu plus loin. Elle traverse Boghari (180 kilomètres), gagne les hauts plateaux, et s'arrête à Bougzoul (200 kilomètres). A partir de ce point, c'est une piste jalonnée par des squelettes de cha-



Oasis de Laghouat.



Vue générale de Laghouat.

(Clichés communiqués par M. Lenormand de la Fosse.)

meaux, et facile à suivre grâce à la ligne télégraphique du sud, assez hospitalière en raison des caravansérails qui s'y trouvent au milieu des plaines où pousse l'alfa.

On passe au rocher de sel, où des sources salines ont amoncelé une véritable montagne de sel gemme, à Djelfa, au climat rude et excessif, enfin à Metlili, où l'on entre dans le bassin de

l'oued Mzi, dont il faut traverser le lit sablonneux et embarrassé, large de 2 kilomètres, avant d'entrer à Laghouat.

La ville occupe deux mamelons parallèles du mont Tisgarin, et, entre les deux, un barrage, qui retient les eaux de l'oued Mzi, permet l'irrigation de la forêt de palmiers qui entoure la ville.



Vue générale de Ghardaïa.

Défendue d'une enceinte percée de cinq portes, Laghouat est actuellement un des plus importants centres militaires de l'Algérie.

Une église y a été construite, depuis la première occupation, par le général Marey-Monge, en 1844.



Marché de Ghardaïa.



Une rue, à Ghardaïa.

(Clichés communiqués par M. Lenormand de la Fosse.)

GHARDAÏA. — Ghardaïa était, tout récemment encore, l'un de nos postes avancés dans le Sahara. Nous n'occupions guère plus au sud que Ouargla, et El-Goléa. Mais la prise d'In-Salah, d'Igli, du Touat, ont singulièrement reculé les limites de l'Algérie de ce côté.

Ghardaïa est à 189 kilomètres au sud-est de Laghouat. C'est la capitale du Mزاب, qui compte près de 50,000 habi-

tants. Sur la grande place entourée d'arcades se tient un marché considérable. Une mosquée avec un haut minaret domine la ville. L'oasis compte 65,000 palmiers arrosés par plus de 1,200 puits.

Ces puits eux-mêmes sont fort curieux et le système qui permet de puiser l'eau est aussi pittoresque que primitif



Constantine, vue prise de Mansourah.

II. — CONSTANTINE

CONSTANTINE. VUE PRISE DE MANSOURAH. — Constantine, véritable forteresse naturelle, est entourée de trois côtés par les gorges profondes du Rummel, et dominée par les hauteurs de Mansourah et de Sidi-Meçid. Elle compte 52,000 habitants. Son port, Philippeville, est à 86 kilomètres, Alger à 464 et Bône à 164.

Le Rummel grossi du Bou-Merzoug arrive au pied des rochers élevés qui supportent la ville, à la pointe de Sidi-Rached. Il passe sous

le pont du Diable et entre dans les gorges célèbres, dont il sort par des cascades qui font mouvoir les moulins Lavie.

La presqu'île qui porte Constantine n'est accessible que par la hauteur du Coudiat-Aty ; c'est là que le général Damrémont fut tué ; c'est par là que les troupes de Lamoricière et du colonel Combes donnèrent l'assaut à la ville.

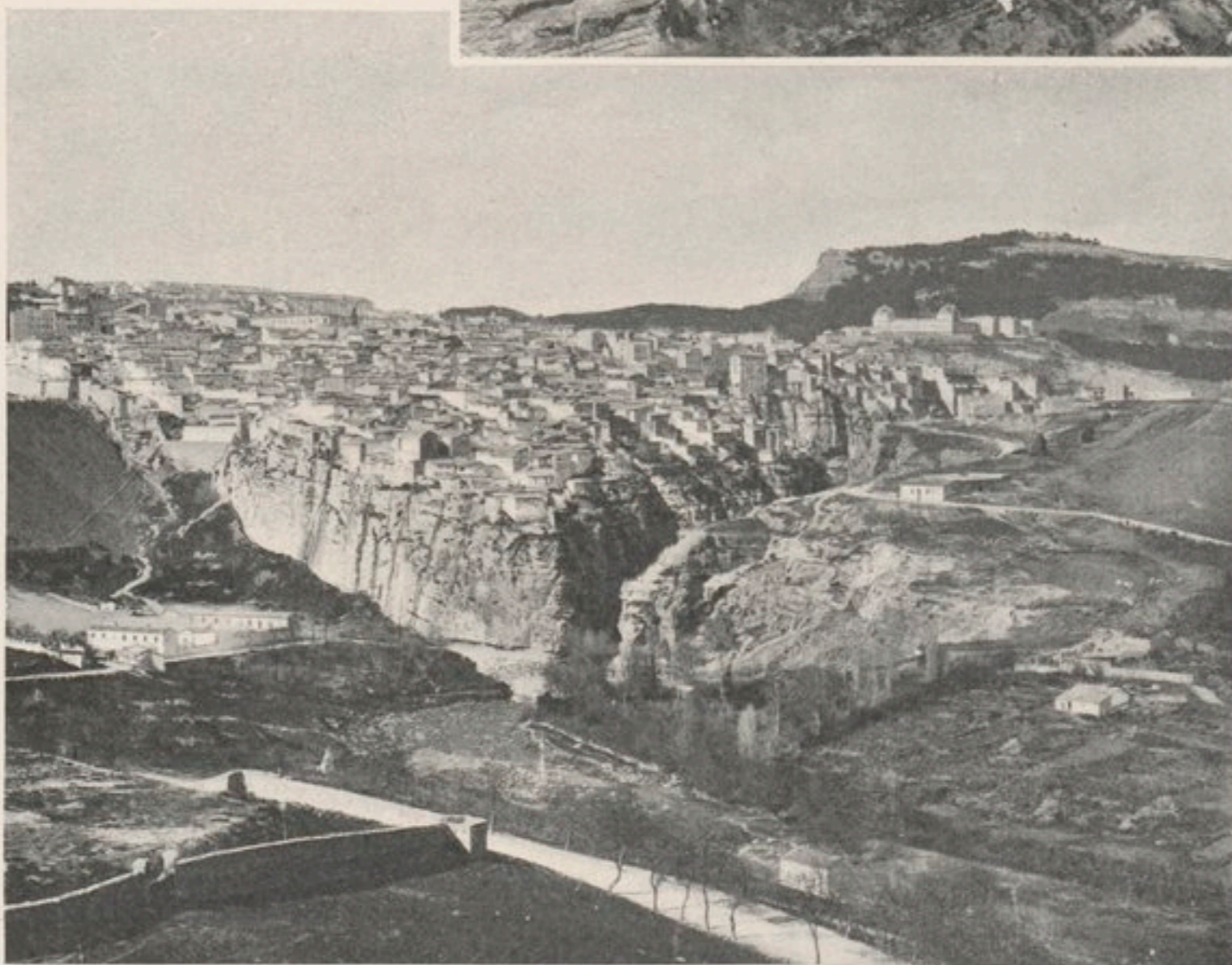
Les hauteurs de Mansourah, au-dessus de la gare, dominent la ville de plus de 50 mètres.

De là, on jouit d'un des plus beaux panoramas qui soient au monde, la brèche du Rummel et ses gorges, la ville de Constantine et la plaine qui l'entoure.

CONSTANTINE. PONT DU RUMMEL. — La ville est séparée de la gare, située aux pieds de Mansourah, par le ravin du Rummel. Les Romains



Pont du Rummel, à Constantine.



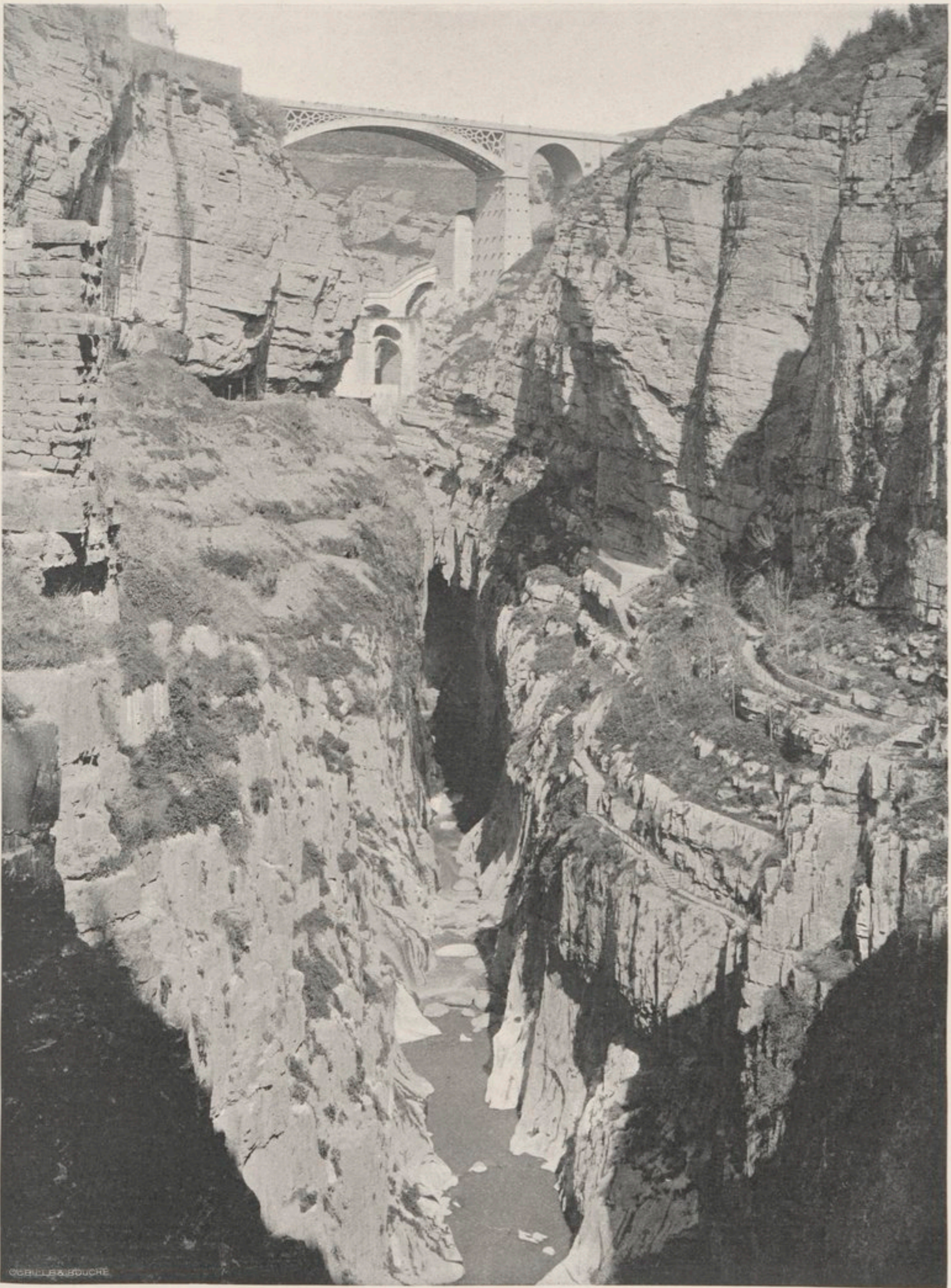
Constantine, vue prise de la route de Sétif.

franchissaient le Rummel par un pont dont on voit des restes bien au-dessous du pont moderne. Celui-ci, construit, en 1857, par l'ingénieur de Lannoy, se compose de deux

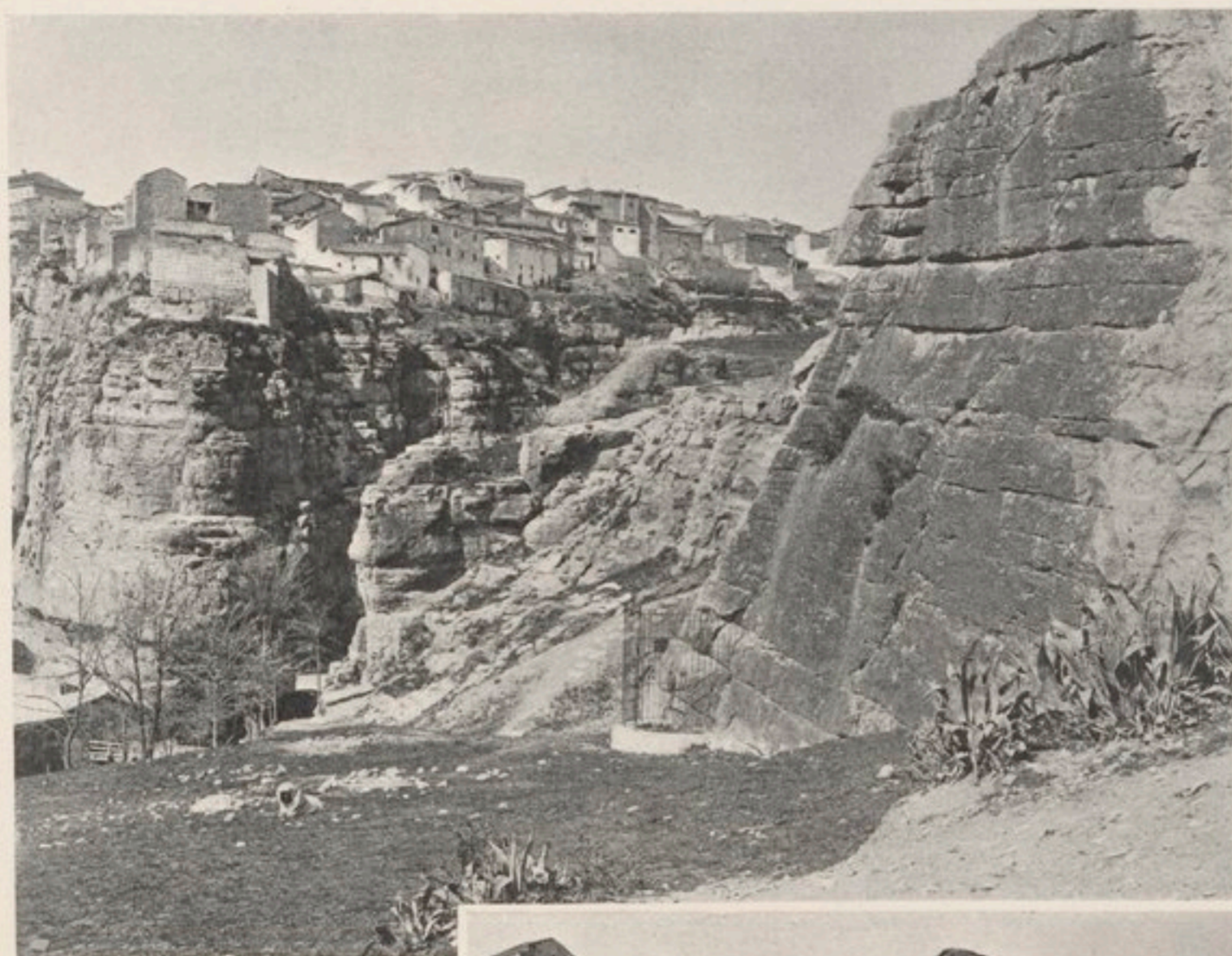
d'un seul côté; car, sous le pont même, il disparaît tout à coup, et il s'enfonce en terre sous des arcades naturelles d'une incomparable beauté.

arches en maçonnerie de chaque côté, et d'une arche centrale en fer de 10 mètres de large, de 127 mètres de long, et dominant le torrent d'une hauteur de 120 mètres. Ce précipice effrayant a souvent tenté les désespérés de la vie.

Les piles du pont moderne s'appuient sur les constructions romaines, et le Rummel ne paraît que



Gorges du Rummel, à Constantine.



Rocher des Martyrs,
à Constantine.

CONSTANTINE. VUE
PRISE DE LA ROUTE DE
SÉTIF. — Du côté des
hauteurs du Coudiat-
Aty, en train de dis-
paraître, à l'endroit
où arrive la route de
Sétif, l'aspect de
Constantine n'est pas
moins curieux. La
ville se présente sous
l'apparence d'un vaste
triangle dont la pointe
de Sidi-Rached forme
l'angle le plus rap-
proché.

Les Arabes disent que Constantine a la
forme d'un burnous étendu dont le capuchon
serait la Casbah. Ils en disent d'ailleurs
autant de Tunis.

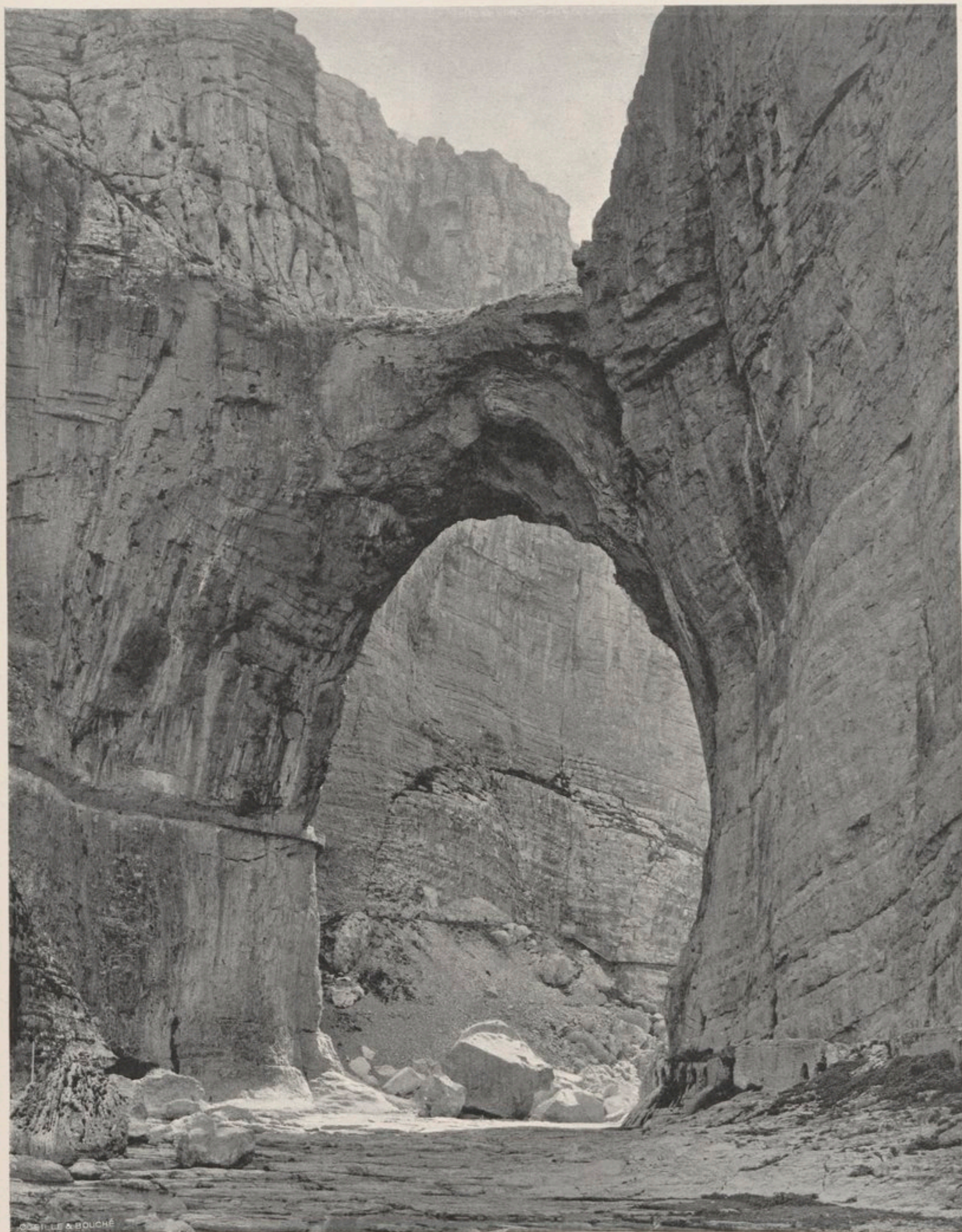
CONSTANTINE. GOR-
GES DU RUMMEL. — La
gorge du Rummel est
une des merveilles du
monde. Le torrent
coule entre deux murs
à pic d'une hauteur
de 150 mètres envi-
ron entre lesquels il a
creusé son lit.

CONSTANTINE. RO-
CHER DES MARTYRS. —
Le Rummel arrive à
la pointe de Sidi-Ra-
ched en passant au



Pont du Diable, à Constantine.

pied du rocher des Martyrs. Une grille entoure
l'inscription commémorative du martyr des
chrétiens Marius et Jacob, torturés en ce lieu,
en 259, et mis à mort à Lambèse.



Chemin des Touristes, à Constantine.

CONSTANTINE. PONT DU DIABLE. — A cent mètres du rocher des Martyrs, le Rummel passe sous le pont du Diable, arche unique, situé au bas de la pointe de Sidi-Rached, juste à l'entrée des gorges.



Gorges du Rummel, à Constantine.

CONSTANTINE. LE CHEMIN DES TOURISTES. GORGES DU RUMMEL. — On peut parcourir les gorges, grâce aux travaux exécutés par l'ingénieur Rémès. Des balcons, fixés le long des

parois à pic par des crampons en fer, permettent de parcourir aisément ces merveilles naturelles. On arrive ainsi à la source thermale que connaissaient les Romains, et au pont romain sous lequel un escalier en colimaçon permet de descendre.

La source d'eaux chaudes est encore utilisée aujourd'hui et un petit établissement a remplacé les thermes romains.

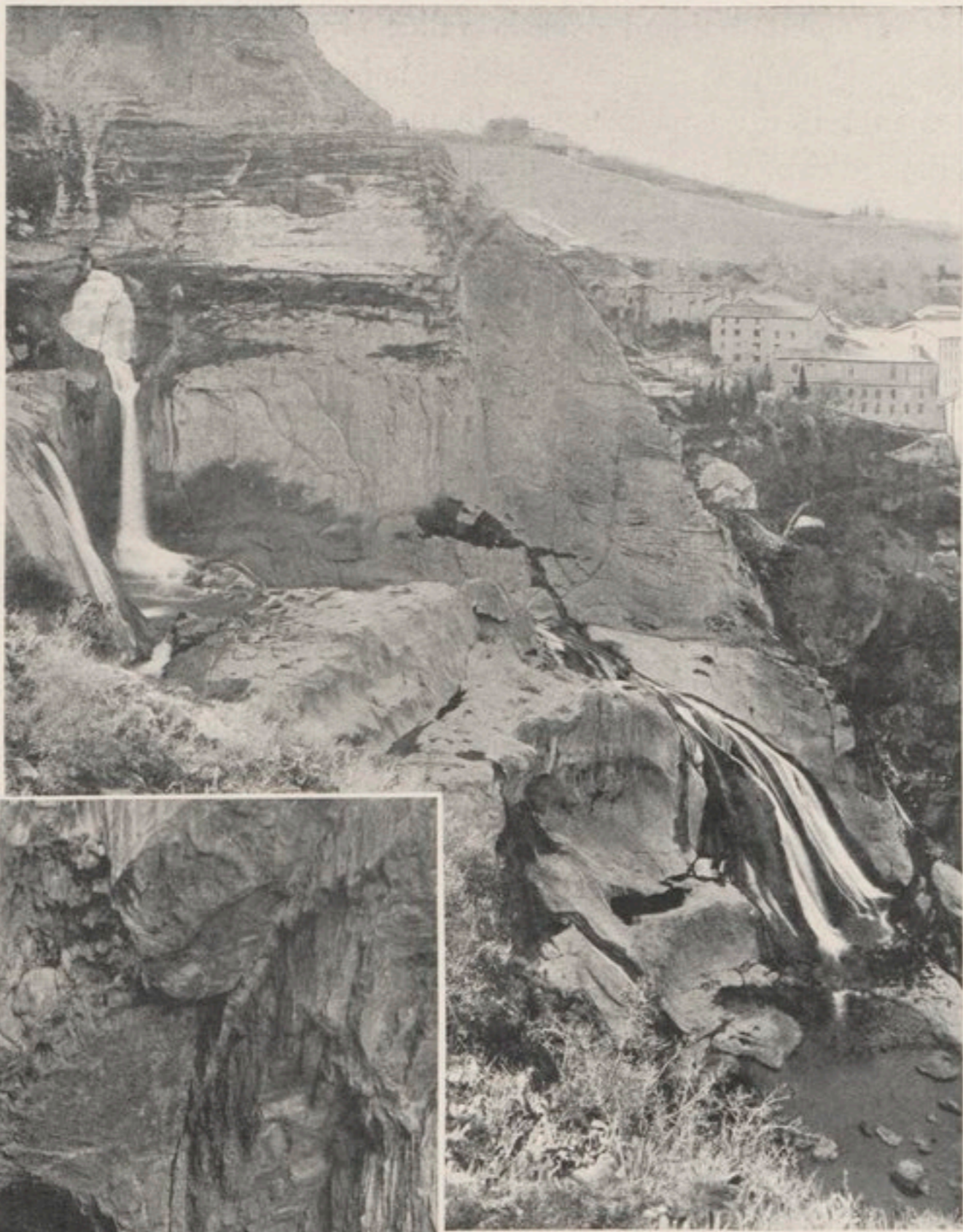
Sur le parcours, entre la pointe de Sidi-Rached et le pont actuel d'El-Kantara, on peut voir les amorces de quatre ponts romains qui franchissaient le Rummel et reliaient Constantine, l'antique Cirta, à la rive droite du torrent.

Tous ces ouvrages, qui témoignent de l'importance de la ville romaine, étaient situés à une cote bien inférieure au niveau actuel des deux bords de la falaise. Des chemins d'accès, dont on ne voit plus trace, permettaient sans aucun doute d'arriver aux ponts et de traverser le torrent.

Sur l'emplacement de la gare actuelle s'élevait un faubourg qui existe encore aujourd'hui et s'appelle Fondouck-er-Roum. Il est dominé par les hauteurs de Mansourah et de Sidi-Meçid.

CONSTANTINE. PONTS NATU-
RELS ET GORGES DU RUMMEL.
— Pour visiter le chemin des
Touristes, on descend sous le
pont d'El-Kantara, et, arrivé
au niveau du torrent, on s'aper-
çoit que celui-ci s'est creusé
une route à travers la roche,
en formant une immense
arche naturelle, véritable pont,
d'une hardiesse extrême, de
la voûte duquel tombe en
poussière l'eau d'une jolie
cascade.

Quelques mètres plus loin,
le ciel reparaît, c'est-à-dire



Cascade du Rummel, à Constantine.



Pont naturel du Rummel, à Constantine.

que la voûte s'est effondrée ;
puis on passe sous un autre
pont plus court, mais peut-
être plus remarquable encore,
et enfin sous un troisième.

CONSTANTINE. LES CASCADES
DU RUMMEL. — Toujours en
suivant le chemin des Tou-
ristes, accroché à la muraille
située du côté de Mansourah,
on arrive à la sortie des gorges.
A cet endroit, le Rummel se

précipite en un bond dans la vallée creusée profondément au-dessous de lui. Malheureusement, il est appauvri par de nombreuses prises d'eau, si bien qu'il n'existe plus qu'à l'état de ruisseau quand il tombe dans le ravin de Sidi-Meçid.

Parfois, après des pluies abondantes, le Rummel grossit et se précipite à travers la gorge. La cascade devient alors majestueuse et imposante. Mais ce spectacle est assez rare.



Route de la Corniche, à Constantine.

CONSTANTINE. ROUTE DE LA CORNICHE. — La route de la Corniche commence au pont d'El-Kantara, à la place de la gare. Elle longe en encorbellement les rochers de Sidi-Meçid, et domine de plus de 100 mètres le ravin du Rummel et les ponts naturels creusés par le torrent. De la route même on a une vue superbe sur le ravin. En plusieurs endroits, il a fallu lui frayer un passage par des tunnels, et après avoir franchi le dernier, on débouche au-dessus de la vallée inférieure du Rummel,

et l'on se trouve subitement en présence d'un panorama immense et admirable.

Après ses dernières cascades, le torrent, transformé en ruisseau paisible, serpente dans la plaine qu'il fertilise entre des haies de peupliers.

A 150 mètres en contrebas de la route, on domine le petit établissement balnéaire de Sidi-Meçid, tandis qu'au-dessus d'elle le chemin de fer de Philippeville débouche du tunnel par lequel il a traversé la masse rocheuse de Sidi-Meçid.

A l'origine de cette immense plaine, à 200 mètres de la cascade, sur les bords du Rummel assagi, s'élève un petit établissement thermal assez fréquenté par les habitants de Constantine. Quatre sources l'alimentent. Toutes les quatre sont sulfureuses et ferrugineuses. Leur température est de 30 à 35 degrés. Leur débit est de 72 litres par seconde. Deux seulement sont assez considérables, les deux autres ne four-

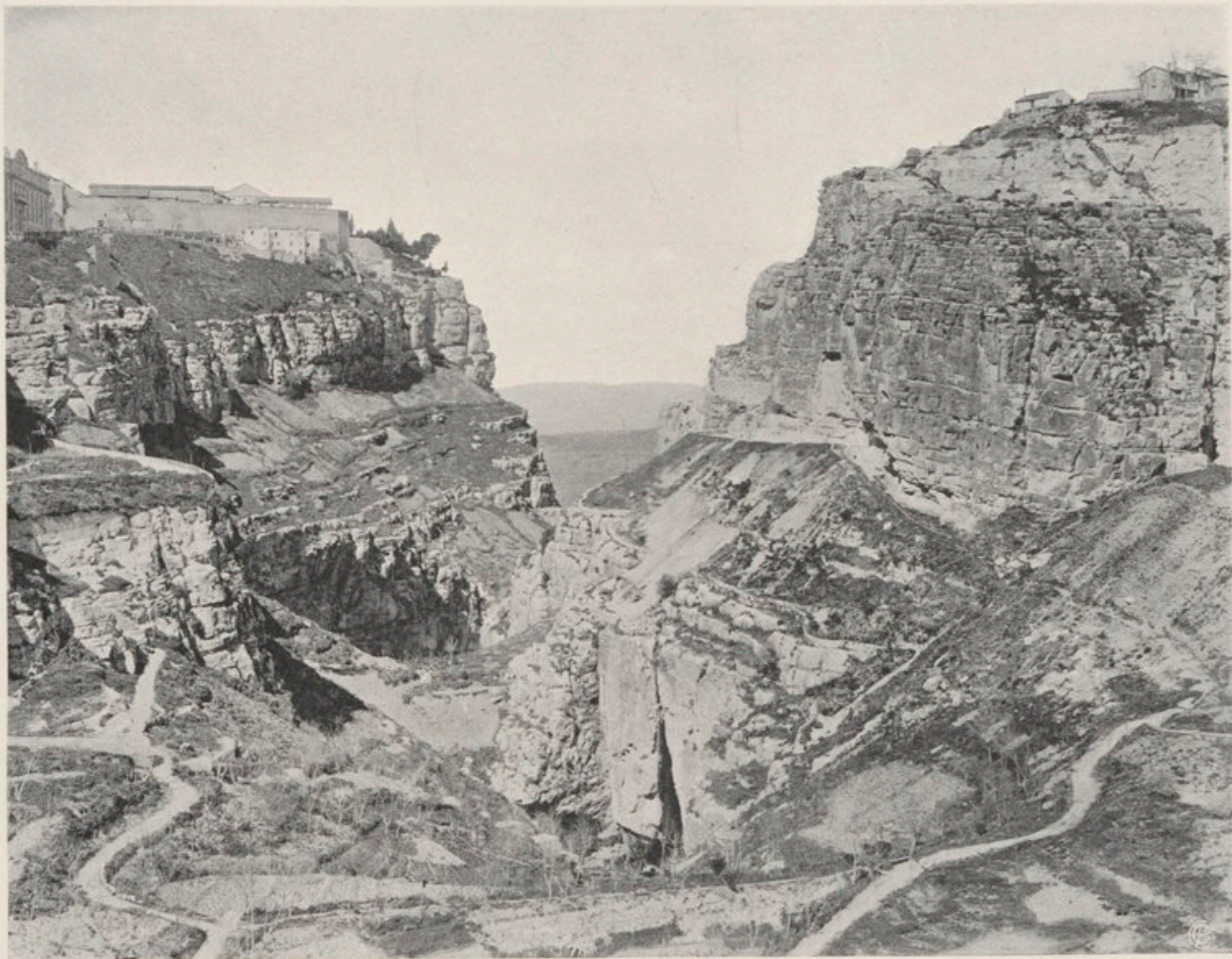
nissent ensemble que 11 litres à la seconde. Elles sortent de grottes naturelles et tombent dans des bassins, sortes de piscines que l'on a un peu aménagées.

A une très petite distance de l'établissement thermal, sur la rive gauche du Rummel, on peut voir les importants moulins Lavie, aux pieds desquels des fouilles, exécutées en 1855, ont fait mettre au jour un caveau datant de l'époque romaine et qui renfermait le tombeau de Præcilius, orfèvre.

CONSTANTINE. LA BRÈCHE. — La route de la Corniche, qui est celle de Collo et de Philippeville, n'est guère intéressante que pendant les deux premiers kilomètres. C'est donc une simple promenade, mais qu'on ne saurait trop recommander. De là on comprend d'un coup d'œil la configuration de l'étrange et

jouit d'un climat presque tempéré l'été, et assez froid durant l'hiver. On y compte 52.000 habitants. Les Français figurent pour un peu plus de 18.000, les Juifs pour 4.000. et on compte 3 ou 4.000 Italiens, Marocains et Espagnols.

Le quartier français, longtemps resserré

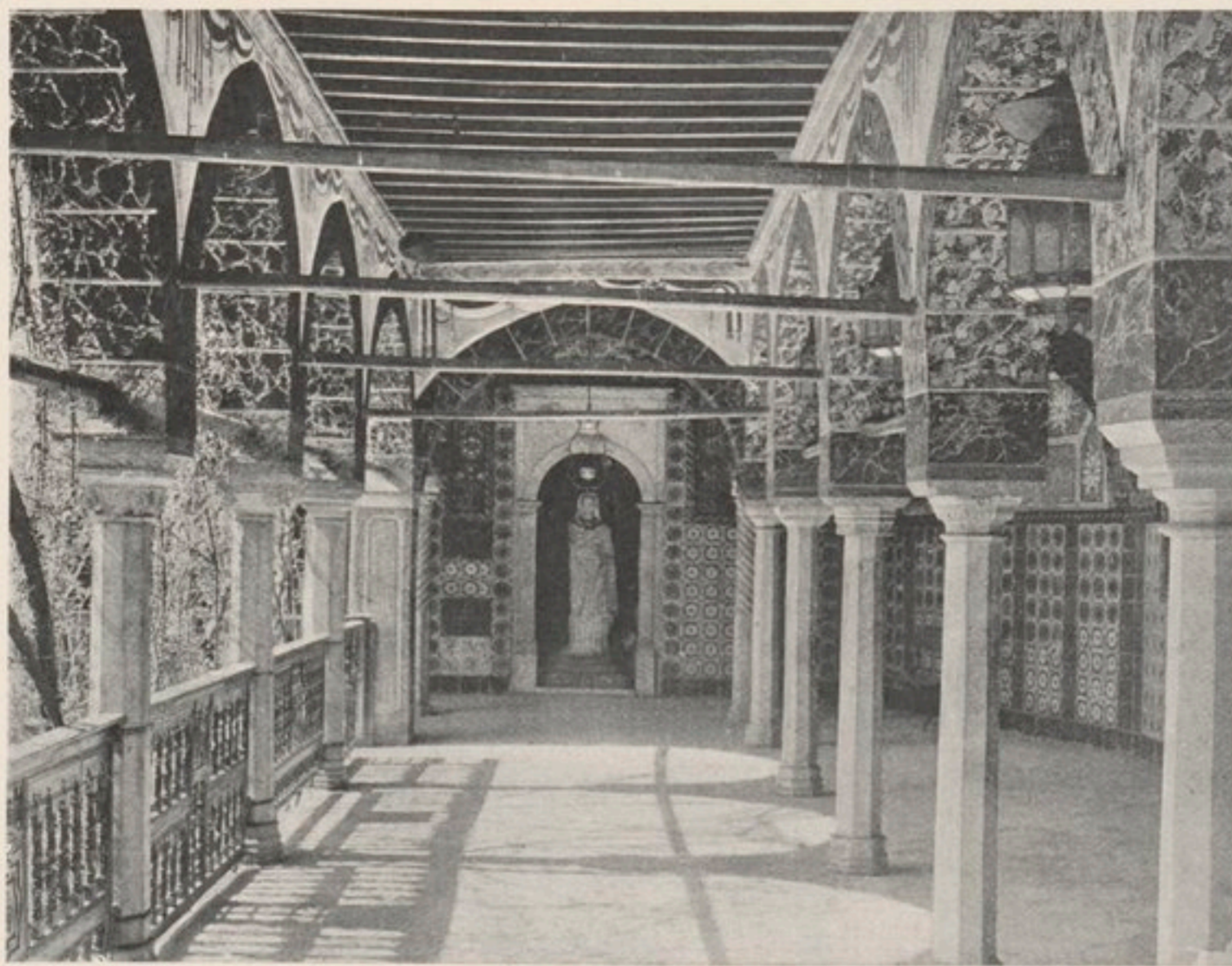


La Brèche, à Constantine.

magnifique ravin creusé par le Rummel. La brèche qu'il a creusée entre Sidi-Meçid, où se trouve l'hôpital, et le rocher de Constantine, sur les bords abrupts duquel se dresse la Casbah, apparaît sous son aspect le plus pittoresque.

Constantine, située à 790 mètres d'altitude,

autour de la place de Nemours, entre la ville arabe et le Coudiat-Aty, commence à franchir l'ancienne enceinte. La disparition de la butte du Coudiat-Aty lui permettra de s'étendre davantage encore. C'est, du reste, le seul côté où la ville puisse s'agrandir.

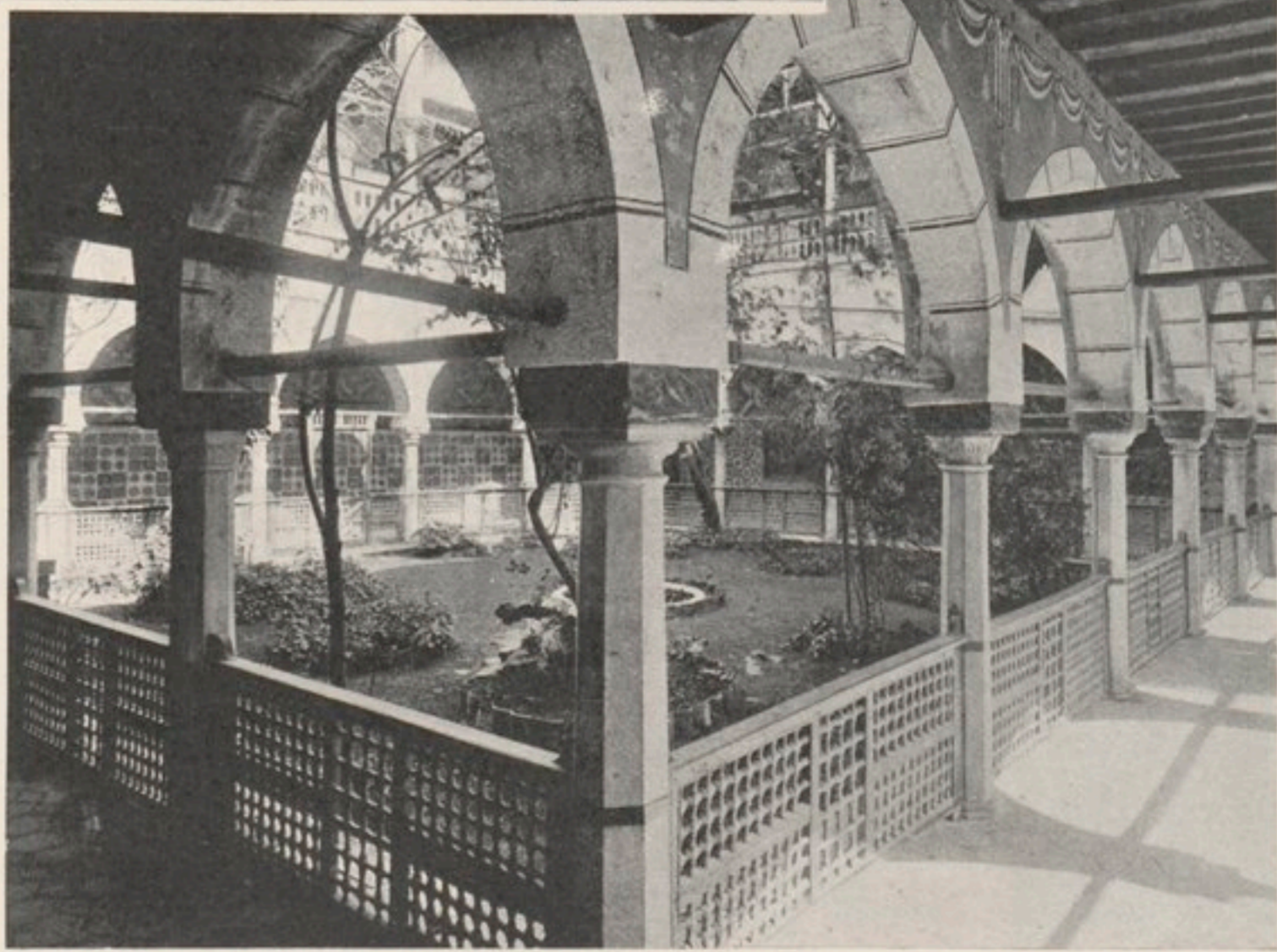


Palais d'Ahmed Bey,
à Constantine.

CONSTANTINE. PALAIS D'AHMED BEY. — On ne trouve guère que deux monuments curieux à Constantine : l'ancienne mosquée de Souk-er-Rezel, transformée en cathédrale, dont l'extérieur est sans intérêt et l'intérieur trop sombre, mais qui renferme néanmoins de très belles parties, et l'ancien palais d'Ahmed, dernier bey de Constantine, occupé aujourd'hui par les services de la Division. C'est une maison mauresque, construite par Hadj-Ahmed, dont la façade ne répond en

aucune façon à l'intérieur, véritablement remarquable. C'est une série de cours avec jardins et jets d'eau, entourés de galeries avec colonnes charmantes. Au premier étage, un salon superbe, et un petit salon, autrefois salle du trône du bey, qui est une merveille.

Au fond de l'une des galeries, on aperçoit la statue antique



Palais d'Ahmed Bey, à Constantine.

de Julia Donna, femme de Septime Sévère. Cette statue, trouvée à Djemila, est une des plus belles conceptions de l'art antique. Des

fresques naïves, mais curieuses, ornent les murs de certaines galeries.

On raconte que ces fresques sont l'œuvre d'un cordonnier européen, enlevé sur les côtes d'Italie et réduit à l'esclavage. L'artiste improvisé a retracé d'un pinceau naïf le panorama

fin du XVIII^e siècle. La façade ainsi que le minaret ont été reconstruits récemment, lors de l'ouverture de la rue Nationale, sur laquelle elle est en bordure.

L'intérieur en est remarquable. Mais les Européens n'y sont pas admis aisément.



Enterrement arabe, à Constantine.

de Constantinople, d'autres villes asiatiques, un combat naval, etc. Ce travail valut du moins la liberté à son auteur.

On pourrait citer encore, à Constantine, la mosquée de Sidi-el-Keltani, connue aussi sous le nom de mosquée de Salah-Bey, du nom de son constructeur, qui l'édifia vers la

CONSTANTINE. ENTERREMENT ARABE. — La place de Nemours, entre Constantine et le Coudiat-Aty, est le chemin du cimetière. L'enterrement d'un Arabe n'est pas un spectacle banal pour le touriste de passage. Le corps, couvert de son drap, est placé sur une civière que tout bon musulman tient à

honneur de porter, ne fût-ce qu'une minute. Tous les passants en burnous se précipitent donc pour jouir, chacun à leur tour, de cette faveur. Près de la tombe, le corps est débar-

un cours d'eau assez paisible. Il vient de recevoir le tribut d'un petit affluent, le Bou-Merzoug, qui en a presque doublé le volume. Quelques barrages en régularisent le cours et donnent la force motrice à certaines usines installées sur ses bords.

Du haut de la pointe de Sidi-Rached, on domine la vallée où coule le Rummel. Dans les prairies qu'il arrose s'élevaient les abattoirs et le Bardo, sorte de parc militaire, réservé à l'artillerie, aux subsistances, aux fourrages.

Au-dessus de la vallée court la route d'Alger, par Sétif. Elle est elle-même dominée par le fort de Bellevue, le cimetière musulman et le faubourg de Saint-Antoine.

Le Rummel, extrêmement resserré quand il a franchi le Pont-du-Diable, s'étale au contraire dans la vallée et paraît un fleuve important.

CONSTANTINE. LES BENI-RAMASSÈS. — Au-dessous de la place de Nemours, on aperçoit une esplanade

qui chaque jour s'agrandit par le transport des déblais du Coudiat-Aty que l'on est en train de raser pour y créer un quartier neuf. Constantine, en effet, entourée de ravins et de précipices, ne peut s'étendre que de ce côté.



Barrage du Rummel, à Constantine.

ressé de son drap et placé nu dans la fosse immédiatement recouverte.

CONSTANTINE. BARRAGE DU RUMMEL. — Le Rummel, avant la pointe de Sidi-Meçid, est

Sur cette esplanade, près de Bab-Djabia, on peut voir une sorte de marché où grouille une population déguenillée, misérable, et d'une saleté repoussante, mais curieuse. Ce sont les Beni-Ramassès. Dans ce marché se vendent une foule de choses innommables, depuis des fritures peu appétissantes, jusqu'aux noyaux



Les Beni-Ramassès, à Constantine.

(Cliché de Mme Léon-Petit.)



La rue Bleue, à Constantine.

La rue Nationale, qui va du pont d'El-Kantara à la place de Nemours, partage en deux parties l'agglomération indigène. D'un côté, c'est l'activité commerciale, les souks, les marchés à la viande, aux cuirs, avec des échoppes de toutes formes et de tout genre. Il faut voir la rue Bleue, la rue Combes, le quartier juif.

De l'autre côté, c'est la vie arabe prise

de dattes, qui servent à la nourriture des chameaux.

CONSTANTINE. RUES ARABES. — La ville arabe à Constantine est peut-être encore plus curieuse qu'à Alger. A Constantine, en effet, la configuration même de la ville a obligé les races à se mêler, à se fréquenter davantage.



Une rue, à Constantine.

(Cliché de Mme Léon-Petit.)

sur le vif, avec ses mœurs, ses vices même. Les rues qui descendent en pentes raides vers la pointe de Sidi-Rached méritent une promenade, et l'étranger aurait tort de s'arrêter aux côtés répugnants des tableaux extrêmement pittoresques qui se déroulent sous ses yeux.

CONSTANTINE. AQUEDUC ROMAIN. — Sous la domination romaine, Constantine, l'ancienne Cirta, recevait les eaux des sources voisines par une canalisation dont on a retrouvé des traces.

En descendant par la place de Nemours et la route de Sétif sur les bords du Rummel, que franchit un pont métallique, on arrive dans une sorte d'oasis où se dressent les ruines de l'aqueduc qui traversait la vallée de la rivière. Il ne reste que cinq arcades de cette importante construction, élevée, croit-on, par Justinien. La plus haute des arcades atteint 20 mètres.



Une rue, à Constantine.

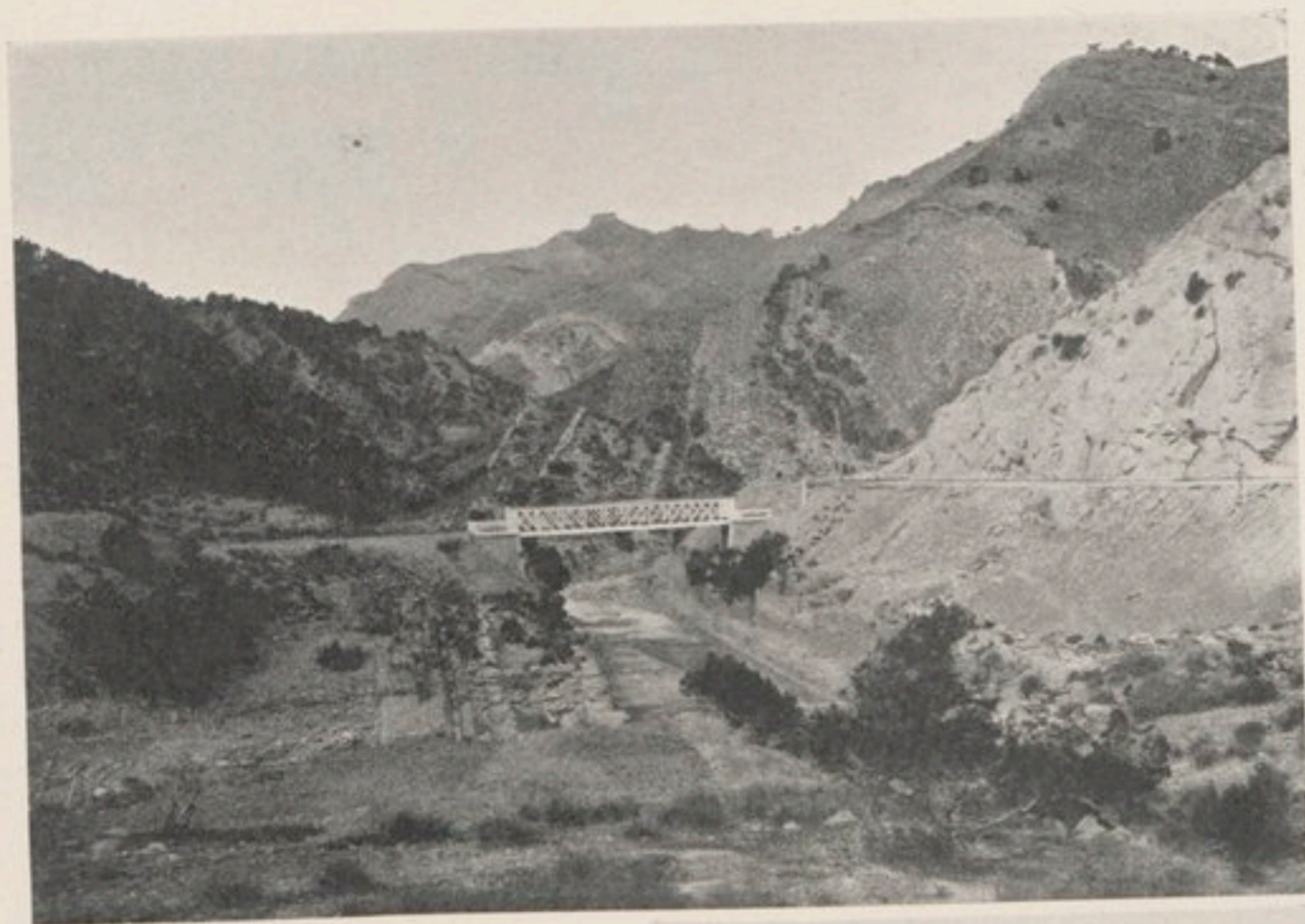
LES PORTES DE FER. — Entre la région montagneuse d'Aumale et la Kabylie se dressent une série de chaînes formées de rochers

noirâtres, d'aspect sauvage et grandiose. Deux entrées, deux portes (bab, en arabe), permettent de franchir ces défilés que les légions romaines n'osèrent jamais passer et où les Turcs ne s'aventurèrent qu'après avoir payé tribut. La petite porte, à 3 kilomètres au nord, vit passer, le 28 octobre 1839, une colonne de 3,000 soldats français commandés par le maréchal Valée et le duc d'Orléans.

Par la grande porte passent le chemin de

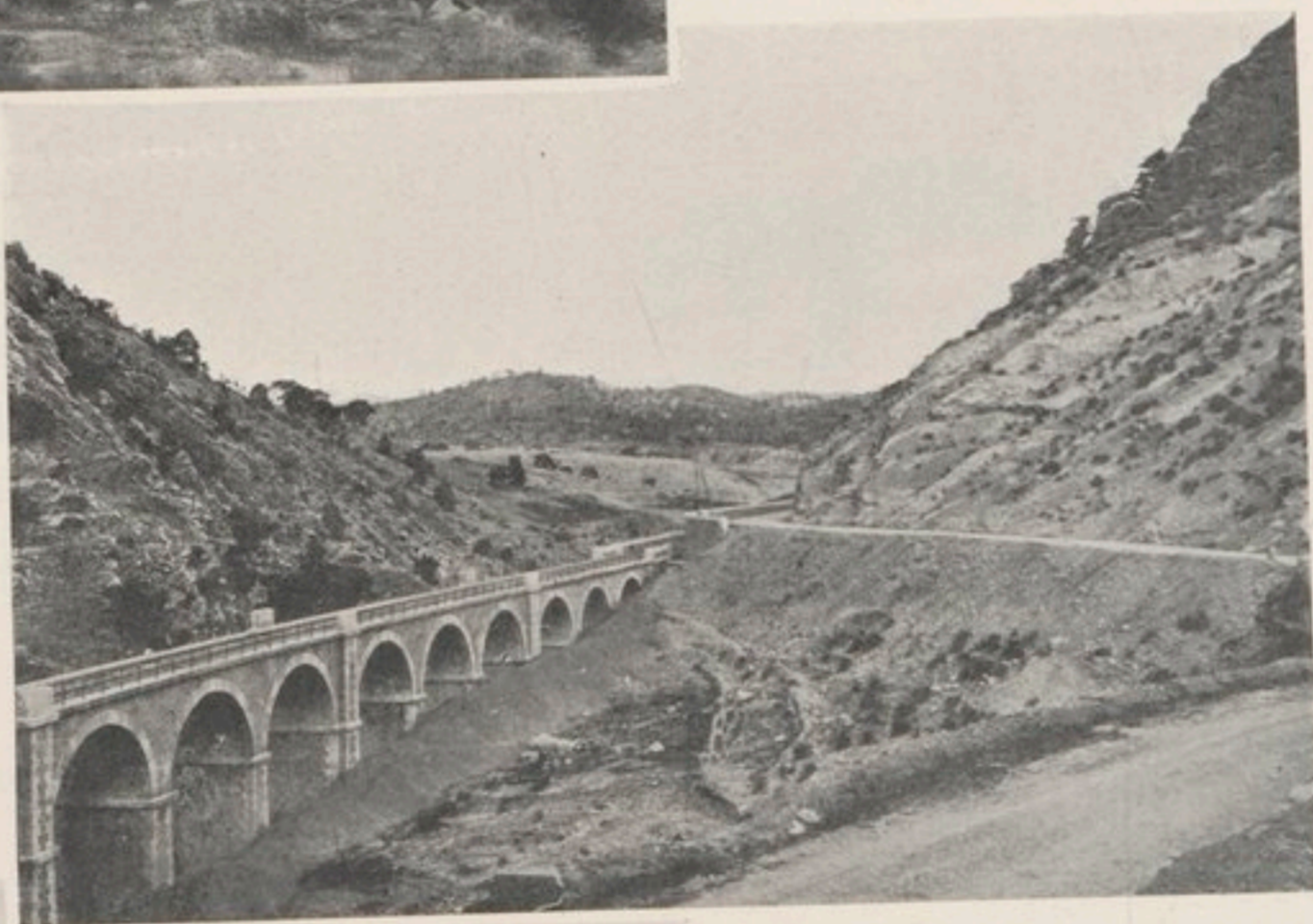


Aqueduc romain, à Constantine.



Les Portes de Fer.

fer et la route d'Alger à Constantine. De nombreux travaux d'art ont été nécessaires pour l'établissement de ces deux voies de communication. Mais la traversée des Bibans est maintenant facile et n'effraie plus personne.



Les Portes de Fer.



Gare des Beni-Mansour.

GARE DES BENI-MANSOUR. — Le bordj des Beni-Mansour est à 171 kilomètres d'Alger. C'est un simple village, à 228 mètres d'altitude, sur la rive droite de l'oued Sahel, mais dont la gare prend une certaine importance à cause de l'embranchement sur Bougie qui s'en détache. Elle occupe du reste une situation pittoresque au pied du

Djurdjura, dont le pic neigeux du Lella-Khédidja montre à l'horizon son blanc sommet qui se dresse à 2,308 mètres de haut. Au moment du changement de voitures pour Bougie, une foule aussi mêlée que bariolée se presse sur les quais de la gare.

BOUGIE. VUE GÉNÉRALE. — Bougie est une des plus jolies villes de l'Algérie. Dominée par la masse du mont Gouraya sur les dernières pentes duquel elle étage ses maisons blanches, Bougie jouit d'un climat plus doux que celui d'Alger. Aussi les palmiers, les

à Constantine qu'elle rejoint aux Beni-Mansour.

Une route à travers la Kabylie réunit Bougie à Tizi-Ouzou par les cols de Tagma et de Takdent. Deux routes vont de Bougie à Sétif par les caravansérails d'une part, et



Vue générale de Bougie.

orangers, les citronniers, les oliviers y croissent avec une vigueur remarquable.

Bougie est en relation avec tous les ports algériens par un service de vapeurs côtiers, et une ligne de chemin de fer qui remonte la vallée de l'oued Sahel, met cette ville en communication avec la grande ligne d'Alger

d'autre part par le Chabet-el-Akra. Enfin une admirable route qui longe toute la côte réunit Bougie à Djidjelli.

Bougie, fondée par les Carthaginois, devint une des plus florissantes colonies des Romains. Elle fut prise par le général Trézel, le 23 septembre 1833.

Le port occupe un hémicycle formé par la baie au bas de la ville. Il est abrité par les

faire de Bougie le plus sûr mouillage de cette côte. Au-dessus du port, la ville s'élève par étages et occupe une situation très pittoresque. La Casbah domine la ville.



Fort d'Abd-el-Kader, à Bougie.

derniers prolongements du Gouraya, sur la pointe extrême desquels s'élève un vieux fort turc appelé : fort d'Abd-el-Kader.

BOUGIE. FORT D'ABD-EL-KADER. — Le fort d'Abd-el-Kader augmenté par don Pedro de Navarre, en 1509, et par Charles-Quint, lors de son expédition désastreuse, en 1545, est aujourd'hui sans valeur militaire. Au-devant du fort s'étend une jetée de 300 mètres qui contribue à



Porte Sarrazine, à Bougie.

BOUGIE. PORTE SARRAZINE. — La porte Sarrazine est située sur le port même. C'est un arceau en ogive qui faisait partie de l'enceinte élevée par les Sarrazins. Elle a été construite au xi^e siècle et est envahie par la végétation.

LA CÔTE DE KABYLIE. — Les environs de Bougie sont admirables, et le

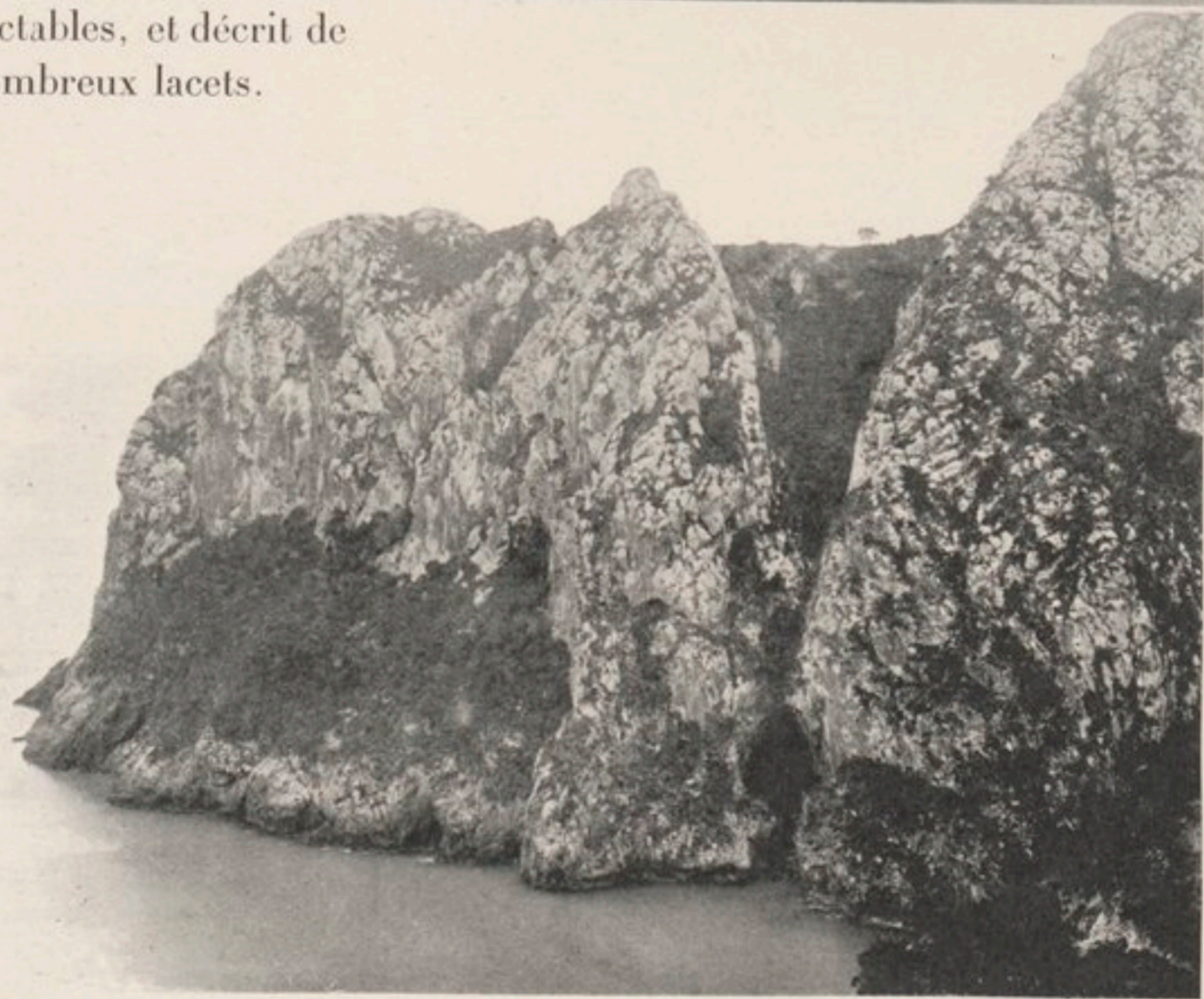
touriste ne peut se dispenser de faire l'excursion du cap Carbon, ce qui lui permettra de voir du même coup la côte kabyle et le cap Bouak.

On sort de Bougie par la porte de Bridja, on passe devant la caserne des tirailleurs. Déjà, pour arriver là, on a trouvé quelques rampes passablement dures ; mais la route que l'on va suivre et qui longe le cimetière est encore plus escarpée. Elle passe sous des oliviers d'âge et de dimensions respectables, et décrit de nombreux lacets.

nommée parce que ces quadrumanes s'y montrent quelquefois. Elle suit presque toujours



Côte de Kabylie.



Cap Bouak.

Elle laisse à droite le chemin du cap Bouak et entre dans la vallée des Singes, ainsi

en encorbellement un des contreforts du mont Gouraya, en s'élevant sans cesse au-dessus de l'admirable rade creusée au devant du cap Carbon. Après 4 kilomètres de marche, la route s'arrête brusquement en face d'un rocher à pic, au travers duquel on a creusé un tunnel bas et étroit, suffisant pour le passage d'un homme, mais où les voitures ne peuvent s'aventurer. Le tunnel a 20 mètres de long. Quand on l'a franchi, on

se trouve en face d'un des plus beaux paysages qu'il soit possible de voir. La côte de Kabylie, sombre et abrupte, déchiquetée et sauvage, se dresse à la gauche du touriste, sans un port, sans un abri. A droite s'élève le cap Carbon.

Une autre route qui se détache de la route du cap Carbon conduit directement sur les hauteurs qui dominent le cap Bouak.

LE CAP CARBON. — De la terrasse qui fait suite au tunnel où la route carrossable s'arrête,



Cap Carbon.

LE CAP BOUAK. — On peut arriver au cap Bouak par sa base ou par son sommet. Pour arriver au pied du cap, on suit la route qui part du fort d'Abd-el-Kader, et, passant sous des oliviers magnifiques, longe toute la côte. Cette route dessert d'importantes carrières situées dans la falaise.

le cap Carbon se présente sous l'aspect d'un monstre accroupi dans les flots. Sa pointe orientale est percée d'une ouverture, sorte de grotte où peuvent s'aventurer les barques. Son sommet abrupt forme une espèce de plateforme où s'élèvent un sémaphore et un phare, dont les éclairs se voient à plus de 60 kilo-

mètres. On y peut monter. Mais il faut commencer par descendre un sentier en pente très dure, laquelle se change souvent en escaliers plus durs encore. Puis on suit l'espace de jetée naturelle qui réunit le cap à la terre et alors commence l'ascension des rochers pauvres et dénudés.

Du phare, on aperçoit le cap Bouak au premier plan, la belle rade de Bougie et au loin



Cap Aokas.

les sommets neigeux et tourmentés des monts Babor.

La légende veut que le cap Carbon ait servi de refuge à Raymond Lulle qui put ainsi échapper aux Bougiotes.

LE CAP AOKAS. — La route qui va de Bougie à l'embouchure de l'oued Agrioun traverse la riche et fertile plaine qui s'étend entre les dernières ramifications des montagnes kabyles et la belle rade de Bougie où viennent se jeter

l'oued Shir et l'oued Sahel. Elle traverse des vignobles prospères, des jardins magnifiques pleins de fleurs, d'orangers, de palmiers, d'oliviers et de lauriers roses.

A 21 kilomètres de Bougie, la route s'élève pour franchir un dernier échelon des montagnes, et par des lacets monte au sommet d'une pointe appelée le cap Aokas, qui partage en deux la rade de Bougie. De là, l'horizon est borné à l'ouest par le cap Carbon et le mont Gouraya, le long duquel la ville de Bougie pique ses maisons blanches.

Au-devant s'étendent les cultures qui font la fortune de Bougie. A gauche, l'oued Agrioun vient se perdre dans les sables de la baie ; au loin se dressent les grandes falaises à travers lesquelles on vient de tracer l'admirable route de Djidjelli.

Après le cap Aokas, la route redescend presque au niveau de la mer et parcourt de nouveau une plaine fertile, bordée de hauteurs couvertes de peupliers, de chênes verts, de lauriers-roses et de lentisques. Elle serpente ainsi dans la verdure pendant 12 kilomètres et rencontre alors l'embouchure ensablée et marécageuse de l'oued Agrioun.

Un pont, situé à un kilomètre de la mer, permet de franchir le torrent. C'est l'origine de la route de Djidjelli.

A droite du pont, longeant l'oued Agrioun, est la route de Sétif.

KERRATA. VIL-
LAGE. MARCHÉ.
— Entre Sétif et
Bougie par la
vallée de l'oued
Agrioun, on a
tracé une route
de 113 kilomè-
tres, l'une des
plus belles qu'on
puisse parcourir.

Quand on ar-
rive au col de
Takitount, à
38 kilomètres de
Sétif, on est à la
cote 1,051. De
là jusqu'à la mer
on compte 41 ki-
lomètres pendant
lesquels il faut descendre ces 1,051 mètres.
C'est d'abord une série de longs lacets qui



Kerrata.

serpentent entre les divers chaînons des mon-
tagnes kabyles connues sous le nom de Babor.

A droite sont des
précipices verti-
gineux, dont on
dévale les pentes
jusqu'à ce qu'on
débouche dans
les prairies où
coule l'oued
Agrioun, caché
par des rideaux
d'eucalyptus. On
arrive ainsi à Ker-
rata, charmant
village plein
d'ombre et de
fraîcheur où nos
troupes s'arrê-
tèrent pour la
première fois le
7 avril 1864.

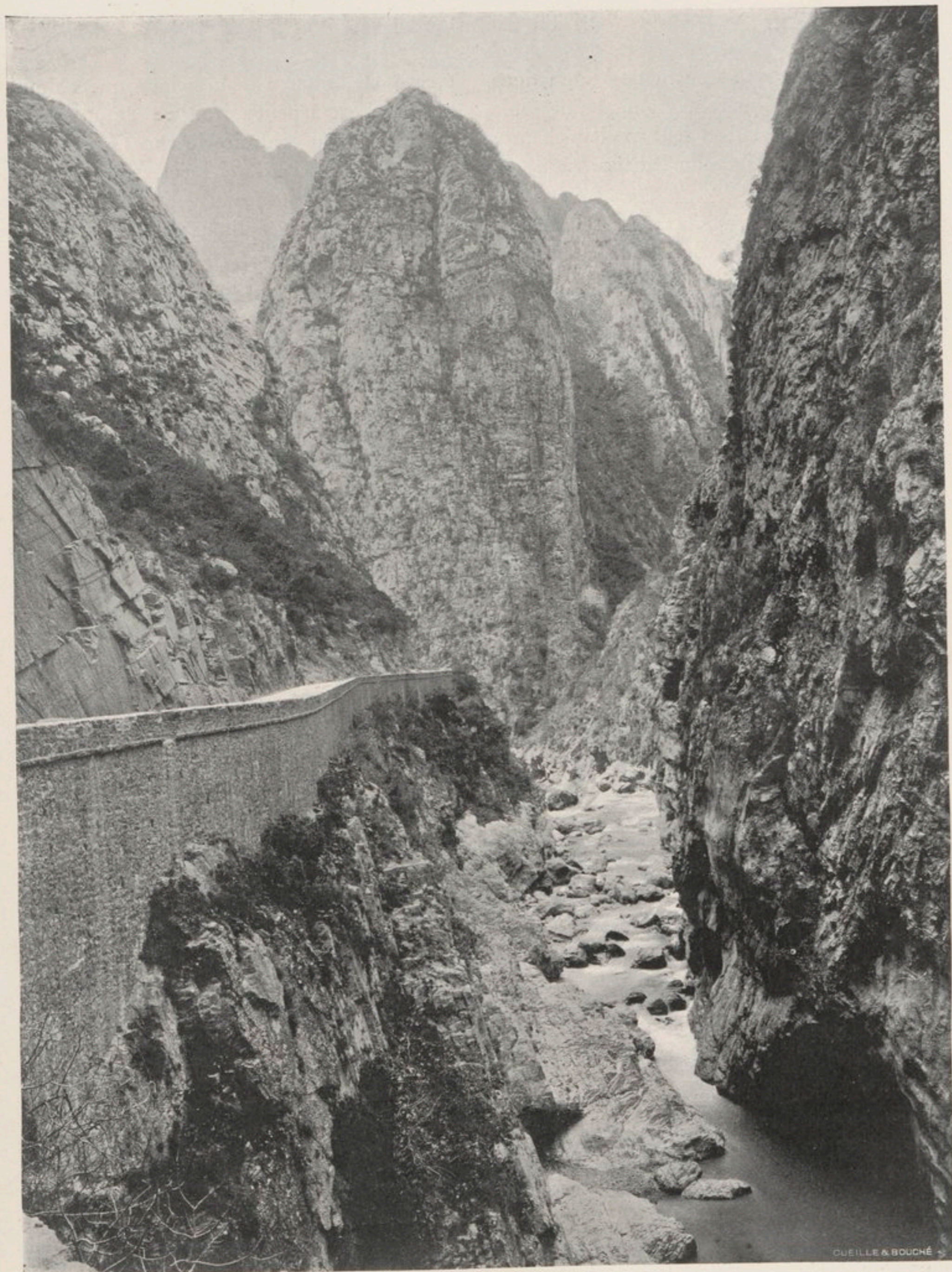


Marché de Kerrata.



CUEILLE & BOUCHÉ

Gorges du Chabet-el-Akra.



QUEILLE & BOUCHÉ

Gorges du Chabel-el-Akra : le Drâkaloui.

Ce village est un centre de transactions importantes, et le marché y amène une foule notable de Kabyles. Il se tient en plein champ, au pied de la montagne de Tababor.

GORGES DU CHABET-EL-AKRA. LE DRAKALOUÏ. — Immédiatement après Kerrata commence le défilé célèbre du Chabet-el-Akra (le défilé de l'Agonie). L'oued Agrioun serré entre le Tacoucht à l'ouest et le Tababor à l'est, a creusé entre ces deux montagnes, hautes de près de 2,000 mètres, une coupure presque verticale d'une grandeur incomparable. Le long



Les Grandes Falaises.

de la paroi orientale, on a creusé à coups de mine une route qui surplombe le torrent parfois d'une centaine de mètres, et est elle-même dominée par la masse énorme de la montagne.

A certains endroits, il a fallu couvrir la route que des chutes de pierres, le long de ce mur vertical, rendaient trop dangereuse. Vers le milieu du chemin, on franchit l'oued Agrioun sur un pont hardi de 100 mètres de long et qui domine de 100 mètres le lit du torrent. Mais ce travail considérable est comme

écrasé par l'immensité des cimes qui le dominent et c'est à peine si on y prête attention. On regarde au contraire le chemin déjà parcouru et au milieu du ciel s'élève, comme une pyramide, le dôme majestueux du Drakaloui. Près du pont une jolie cascade tombe de la paroi rocheuse.

Le Chabet-el-Akra mesure 7 kilomètres de long, et la route qui le traverse, construite de 1863 à 1870, a coûté plus de 1,600,000 francs. 100,000 kilos de poudre y ont été employés.

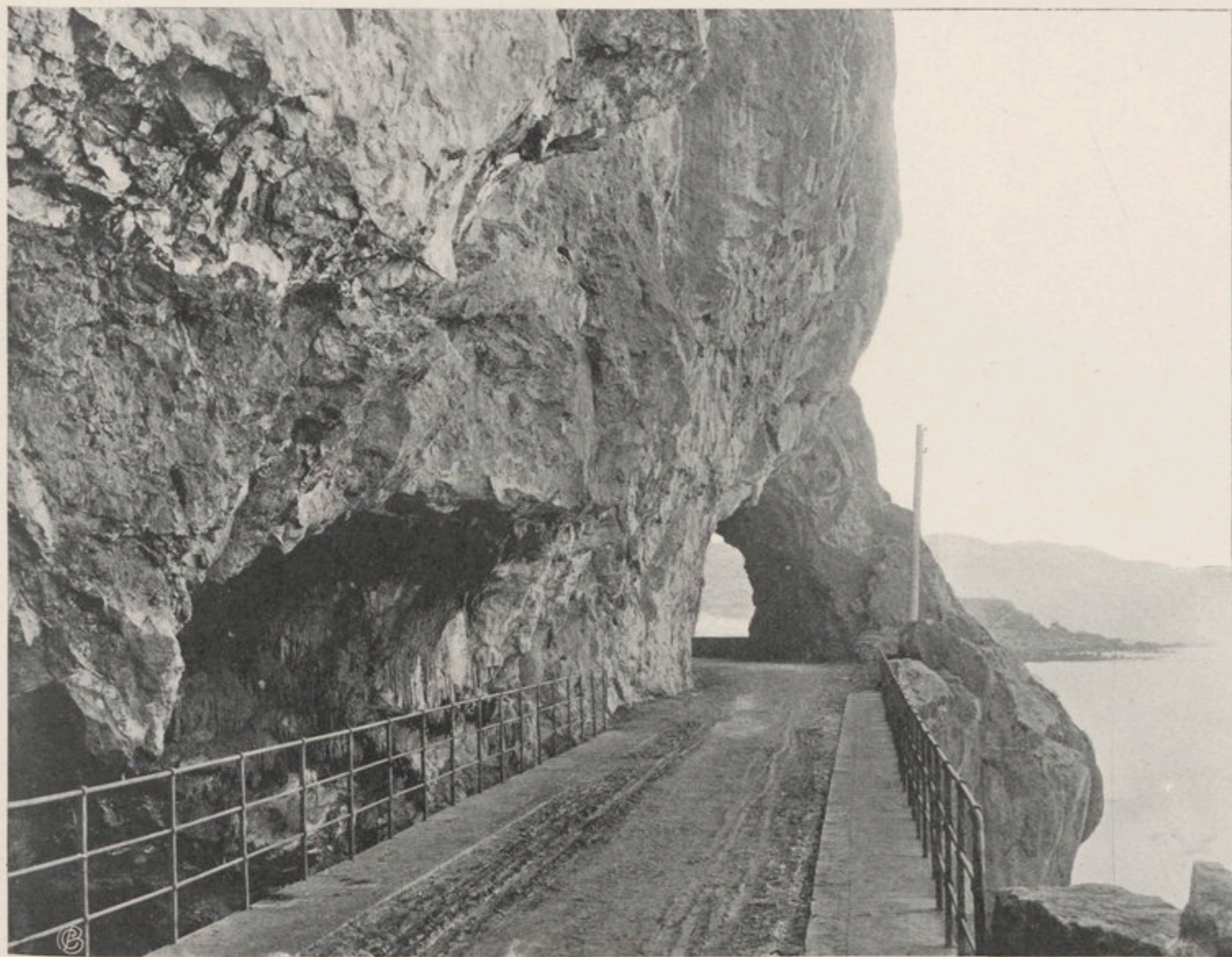
Il n'est pas rare de rencontrer dans les gorges des troupes de singes, et les amateurs de chasse pourront exercer leur adresse sur les nombreux pigeons qui nichent par bandes dans les anfractuosités des roches.

Après 7 kilomètres de trajet dans le défilé, les montagnes s'écartent, la végétation envahit les pentes. Des chênes-liège s'étalent le long de la vallée; on suit toujours le cours de l'oued Agrioun, qui s'élargit, et bientôt les flots bleus de la Méditerranée apparaissent dans le lointain. L'oued Agrioun se partage en une multitude de mares stagnantes, séparées par des bancs de sable où poussent des lauriers-roses, et bientôt il se confond avec la mer, sans qu'on voie bien nettement son embouchure.

LES GRANDES FALAISES. LA ROUTE DE DJIDJELLI. LA GROTTÉ. — A cette route admirable de Sétif à Bougie, par le Chabet-el-Akra, l'administration des Ponts et Chaussées vient de donner un pendant. Presque à l'embou-

chure du l'oued Agrioun qui forme des flaques bourbeuses au milieu des graviers et des roseaux, se détache à droite de la route du Chabet, un chemin qui s'engage sur les bords du torrent, le traverse sur un long pont en métal, puis remonte sur l'autre rive le long du massif montagneux. Bientôt la route qui

Les tunnels se succèdent. On arrive à Ziama, ancienne station romaine près de laquelle se voient des ruines remarquables et des gorges presque comparables au Chabet. A 105 kilomètres de Bougie et à 50 kilomètres environ de l'oued Agrioun, on arrive à Djidjelli.



Route de Djidjelli.

suit en encorbellement le bord de la mer, creusée à même dans le rocher, escalade les rochers, les traverse en tunnel.

A un certain endroit, près de l'oued Taza, l'éventrement de la roche a mis au jour une grotte pleine de stalactites brillantes, à travers laquelle il a fallu jeter un pont.

Djidjelli est une ancienne colonie romaine, fondée par Auguste, sous le nom d'Igilgili. Cité commerçante, elle a excité la convoitise de tous les peuples méditerranéens. Les Siciens la ruinèrent en 537. Les Pisans, venus de Bougie, l'occupèrent pendant cinquante ans. Puis les Génois leur succédèrent pen-

dant deux cents ans, et enfin les Turcs s'en emparèrent.

Les Espagnols l'incendièrent en 1611, puis le duc de Beaufort l'occupa pendant

l'équipage et exigèrent une rançon pour lui rendre la liberté. Le 13 mai suivant, la ville était prise par le général de Saint-Arnaud.

Un tremblement de terre désola la ville, en 1856, et elle eut quelque peine à se relever de ses ruines.

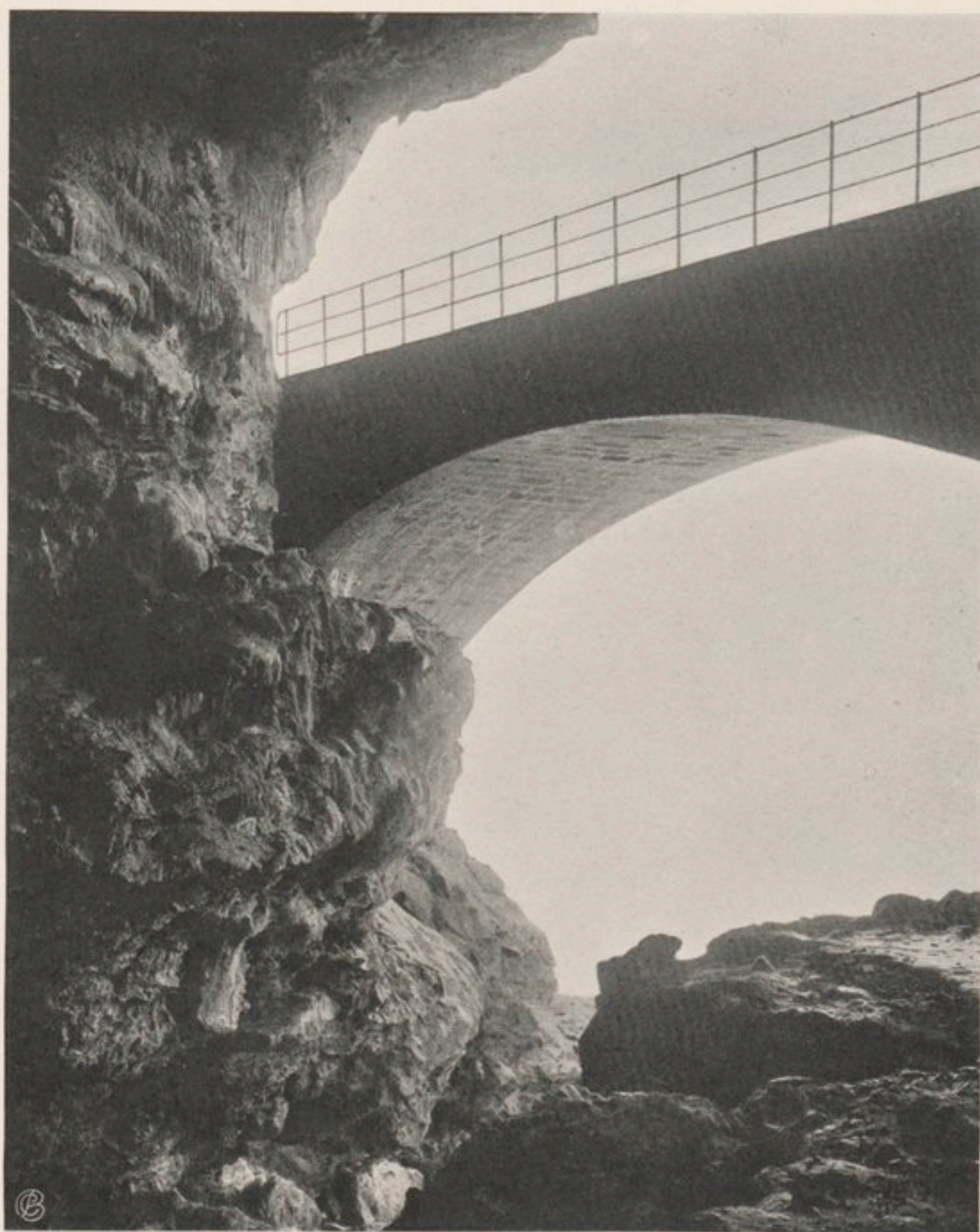
Aujourd'hui, c'est une ville absolument moderne qui comprend deux parties : l'une, toute militaire, occupe une sorte de presqu'île isolée ; l'autre, toute européenne, est remarquable par ses beaux boulevards et ses rues bien alignées.

Djidjelli est relié à Constantine par une belle route qui, désormais, grâce à la route des Grandes Falaises, forme une magnifique voie de communication entre Constantine et Bougie.

Les environs de Djidjelli sont très fertiles et bien cultivés. D'immenses vignobles y produisent un vin estimé. Les montagnes sont boisées. La population kabyle, assez dense, qui entoure la ville, fabrique quelques tis-

sus et fait un commerce important de cuirs, de bois et de grains.

Un service de vapeurs côtiers dessert Djidjelli, qui paraît fort prospère et dont les belles constructions présentent un heureux aspect.



Grotte sur la route de Djidjelli.

quelque temps. Ces événements ruinèrent le commerce de la ville.

Un navire français, l'« Indépendant », fit naufrage, au mois de février 1839, sur les rochers de la côte. Les Kabyles capturèrent

PHILIPPEVILLE. — Après la prise de Constantine, le maréchal Valée voulut doter la ville d'un port moins éloigné que Bône. Il acheta aux Kabyles, moyennant 150 francs, l'emplacement de l'ancienne Skikda, près du ravin où coule l'Oued-Safsaf, et où s'élevait autrefois Rusicada, le cap des Cigales, ancienne colonie phénicienne.

Philippeville est à 86 kilomètres de Constantine par le chemin de fer, dont une route suit à peu près le trajet montueux.

La route est très accidentée, mais bonne, et le trajet ne manque pas d'intérêt. De belles vallées, où la culture des céréales domine, s'étendent entre des montagnes aux silhouettes pittoresques. A l'un des points les plus élevés on laisse à gauche le Djebel-Toumiet (les deux mamelles), puis on passe au Col des Oliviers. Ce village, situé au confluent de deux ruisseaux, est un centre agricole important, et à son marché chaque semaine se font des transactions importantes de céréales, de blé, de laines, de peaux et d'huiles.

Du Col des Oliviers, la route et le chemin de fer descendent vers la mer par des lacets avec courbes immenses. Puis la voie ferrée s'écarte un peu de la route et débouche sur le port de Philippeville par un assez long tunnel.

On compte à Philippeville plus de vingt mille habitants. La ville occupe les versants de deux collines dont les sommets portent l'un l'hôpital, l'autre des casernes et un fort. Au milieu, dans le fond de la vallée, court la route Nationale, qui traverse un joli jardin public, à gauche duquel est l'église.

Philippeville est en réalité le port de Constantine, port un peu trop éloigné du chef-lieu



Philippeville.

du département. Cependant les 87 kilomètres qui séparent les deux villes se font assez facilement en moins de trois heures.

Ses maisons toutes neuves s'étagent sur les pentes du mont Addouna à l'est, et du mont Bou-lala à l'ouest.

Presque toutes les rues se coupent à angle droit; quelques-unes ont des rampes tellement fortes qu'elles s'y changent en escaliers.

PHILIPPEVILLE.
 RUINES ROMAINES.
 — L'ancienne Ruscada était pleine de monuments qui ont disparu, mais en laissant quelques traces, et on rencontre partout dans Philippeville des citernes, de vieilles murailles. Le théâtre romain devait être luxueux à en juger par les colonnes de marbre qu'on a trouvées. Ces colonnes en marbre blanc du Filfila, où on exploite encore aujourd'hui des carrières, les plus belles du monde, ont été transportées sur l'esplanade qui s'étend devant



Ruines romaines, à Philippeville.

le musée où l'on a réuni les fragments de sculpture les plus intéressants découverts dans les fouilles faites à Philippeville et aux environs.



Baie de Stora.

LA BAIE DE STORA. — Le port de Philippeville, abrité par une très longue jetée, est situé au fond de la baie magnifique dont la pointe de Stora forme l'extrémité occidentale. La route de Philippeville à Stora longe le bord de la mer et mesure 5 kilomètres de long. Stora, adossée à un rocher à pic, couvert de chênes-lièges, présente quelques ruines romaines assez

curieuses, entre autres un tunnel qui traverse la montagne pour amener à Stora les eaux de l'Oued-Cheddi, tunnel qui aujourd'hui encore a la même destination. De nombreuses sardinerias sont installées aux environs du port.

LES PÈLERINS DE LA MECQUE A PHILIPPEVILLE. — Le port de Philippeville est un des

départ, ils campent sur le terre-plein de 20 hectares conquis sur la mer entre la ville et le port, près de la gare du chemin de fer.

Le pèlerinage de la Mecque est une grosse affaire pour les Musulmans. Il coûte assez cher, et le voyage d'un des ports algériens à Djeddah est long. Dans les bateaux qui les



Embarquement des pèlerins pour la Mecque, à Constantine.

principaux de l'Algérie. Il est en relations avec Marseille par un service hebdomadaire, avec Bône et Alger par des services spéciaux. Deux jetées y forment un port intérieur de 19 hectares, précédé d'un avant-port qui en mesure 37. De ce port partent chaque année, quand le pèlerinage est autorisé, les nombreux pèlerins qui veulent faire le voyage de la Mecque. En attendant l'heure et le jour de

transportent, les pèlerins sont entassés et, malgré la vigilance des autorités françaises, les lois de l'hygiène n'y sont guère observées. L'Arabie est, comme l'Inde, le lieu d'élection du choléra. Nombre de pèlerins y succombent ou en rapportent le germe en Occident. Le voyage a parfois été interdit plusieurs années de suite à cause du danger de la contagion.

HAMMAM-MESKOUTINE. LES CONES. CASCADES D'EAU CHAUDE. — L'Algérie est riche en eaux

en brun par place des traces de sel de fer en suspension. Ces sources, très nombreuses, se déplacent chaque jour, et quelques-unes perdent de leur importance au profit de nouvelles qui se forment.

Elles sont extrêmement abondantes, et fournissent un débit de près de 100,000 litres par minute. Elles forment, auprès du chemin qui conduit à la gare, une jolie cascade d'un aspect étrange qu'enca-



thermales. Mais aucune station n'est plus intéressante et plus remarquable que celle d'Hamam-Meskoutine, à 108 kilomètres de Bône, à 20 kilomètres de Guelma, sur la ligne qui réunit Constantine à Bône. Hamam-Meskoutine possède une série de sources dont l'eau jaillit du sol à une température de 95 degrés. Chargée de carbonate de chaux, elle laisse déposer en se refroidissant une couche blanche, que teintent

drent des massifs d'oliviers. Un établissement thermal les exploite. Dans la cour on a installé



Hamam-Meskoutine : Cônes sédimentaires.

un véritable musée composé de statues, de colonnes et d'amphores romaines, trouvées aux environs, et plus ou moins bien conservées, qui montrent que les anciens connaissaient parfaitement l'efficacité de ces sources.

« Dans les âges géologiques reculés, dit le

donnent au pays cet aspect fantastique qui a créé des légendes. En voici un spécimen : L'un de ces coins est appelé le Ménage Arabe. Un Arabe voulut un jour épouser sa sœur. Au moment où le couple incestueux célébrait la fête nuptiale, les eaux firent irruption, et



Hamam-Meskoutine : Cascades d'eau chaude.

« docteur Richard, l'eau jaillissait en une nappe
« allongée, déposait ses sédiments sur les bords
« de la fissure superficielle et élevait lentement
« ces longues murailles que nous admirons au-
« jourd'hui. » Ces dépôts ont fini par former
des cônes nombreux qui émergent partout du
sol autour de l'ancien lit des sources, et qui

après leur retrait, on trouva les assistants
pétrifiés avec les époux maudits.

L'eau thermale se refroidit assez vite au
contact du sol. Elle devient alors propre à
favoriser la végétation qui, à une très petite
distance des sources, est des plus luxuriantes.
Des oliviers énormes, des pistachiers sauvages

y donnent un frais ombrage. Dans le voisinage on cultive avec succès la vigne et les céréales. Dans les bas-fonds, au milieu des rochers et des cailloux, poussent avec vigueur les lauriers-roses, les micocouliers et les frênes.

Les environs d'Hamman-Meskoutine sont du plus haut intérêt, mais d'un abord assez

étroit par lequel on arrive à une salle immense, véritable cathédrale souterraine, comparable aux plus beaux édifices du monde, décorée de stalactites et de stalagmites superbes. Au centre est une roche énorme qui probablement était un autel destiné aux sacrifices. Ces grottes sont creusées dans les flancs du Djebel-Taya, haut de 1,200 mètres et du



Hamman-Meskoutine : Cascades d'eau chaude.

difficile, soit parce qu'il n'existe pas de routes, soit parce que les heures des trains, fort rares sur la ligne, ne permettent pas aux touristes un séjour assez prolongé aux sources.

A 17 kilomètres au Nord-Est, et à 6 kilomètres seulement de la station de Taya, qui n'offre guère de ressources, se trouvent des grottes curieuses dont l'entrée est un boyau

sommet duquel l'œil embrasse un admirable panorama.

Une autre excursion plus aisée, puisqu'elle ne comporte guère qu'un trajet de quatre heures aller et retour, est celle de Roknia au Sud-Est. En 1850 on comptait encore à Roknia près de 2,000 sépultures en forme de dolmens. Sous prétexte de recherches archéo-

logiques, ces dolmens ont été littéralement saccagés, et un petit nombre seulement est resté intact.

BÔNE. — Bône est une ville toute moderne, entourée d'une campagne magnifique, à 2 kilomètres de l'emplacement de l'ancienne Hip-

jusqu'à Duvivier. Là elle envoie à l'ouest l'embranchement de Constantine par Guelma et Kroubs; puis, par une courbe audacieuse, monte sur le plateau qui porte Souk-Ahras, franchit la frontière tunisienne et gagne Tunis par El-Kef. Un autre embranchement se détache à Souk-Ahras et gagne Tébessa.



Bône.

pone, sur les bords de la Seybouse. Le port, très actif, relié par des services fréquents à Marseille et à toute l'Algérie, doit son importance, d'une part aux mines de fer magnétique d'Aïn-Mokra, et d'autre part aux phosphates que lui apporte la ligne de Tébessa.

Bône est desservi par la Compagnie du Bône-Guelma. La ligne du chemin de fer part de Bône, remonte la vallée de la Seybouse

Une dernière ligne toute locale met Bône en communication avec Aïn-Mokra où se trouve la mine de fer la plus riche du monde, celle de Mokta-el-Hadid.

Des travaux énormes ont fait de Bône un port d'une extrême importance et sont justifiés par son trafic considérable: du reste la ville ne cesse de prendre une extension chaque jour grandissante. De belles constructions

modernes, peu pittoresques, mais fort habitables, s'y élèvent comme par enchantement.

BÔNE VU D'HIPPONE. — C'est d'Hippone que l'on peut bien se rendre compte de l'étendue de la ville. Au premier plan, les plantations d'oliviers, de figuiers, de jujubiers, qui cou-

belles maisons aux façades luxueuses et bien alignées.

Le mont Edough qui la domine forme au-dessus d'elle un magnifique fond de verdure, et tout autour croissent des vignes et des vergers.

Le climat de Bône est très chaud l'été.



Bône, vu d'Hippone.

vrent la plaine que traverse le ruban argenté du Bou-Djema. En avant des portes de la ville, un grand marécage formé des infiltrations du fleuve ou de la mer ; au pied de la colline la ville toute moderne, et au sommet du mont qui la domine, la citadelle.

On trouve peu de monuments à Bône ; mais la ville est régulièrement bâtie, avec de

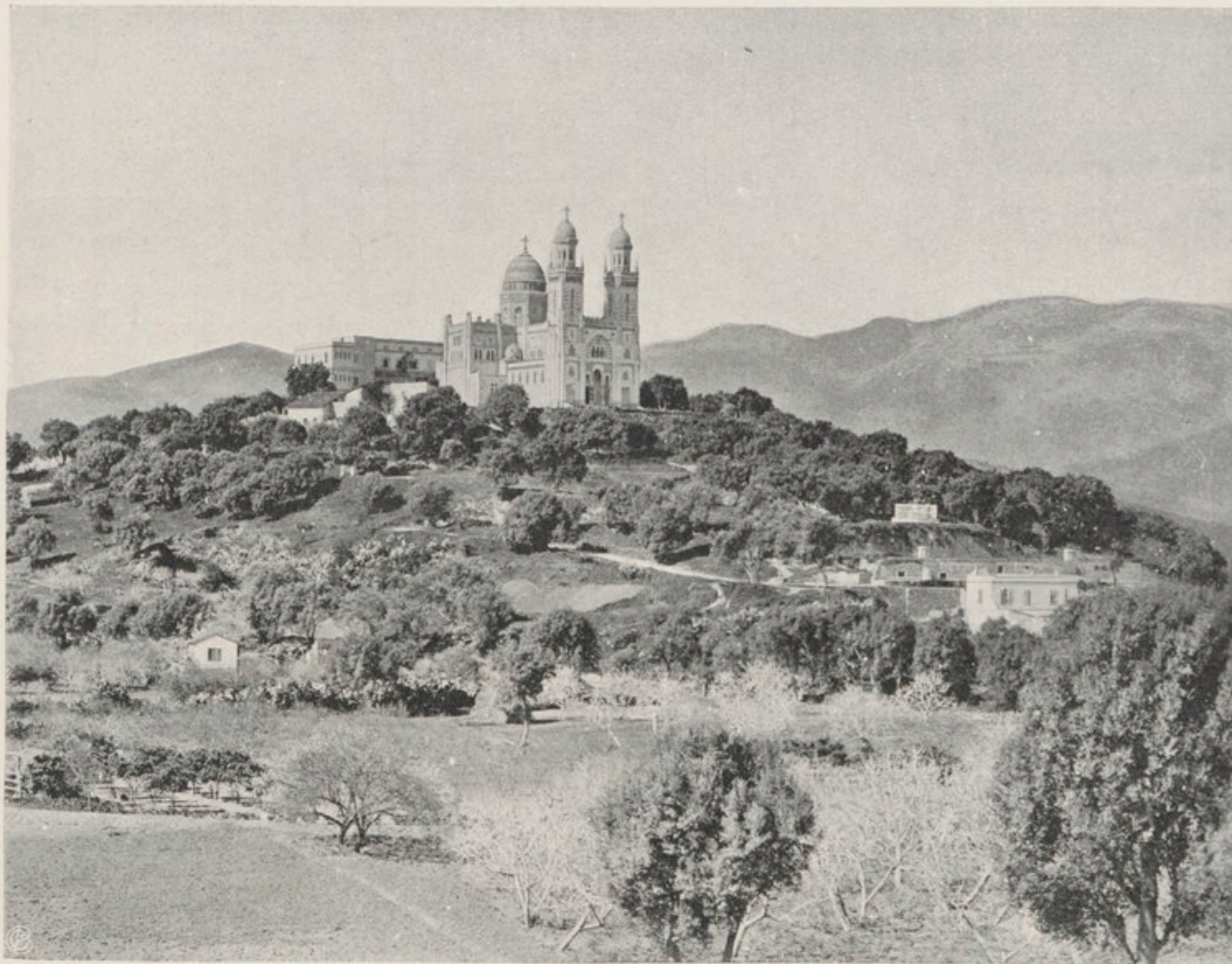
Aussi les Bônois ont-ils trouvé une station estivale très recherchée sur les hauteurs de l'Edough, au petit village de Bugeaud, situé à 900 mètres d'altitude, dans une situation pittoresque.

HIPPONE. — Hippone, que les Carthaginois appelaient Ubba, et les Romains Hippo-

Regius, Hippone, qui eut pour évêque saint Augustin, n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Moins d'un siècle après la mort de saint Augustin, la ville fut prise et brûlée par les Vandales. Reprise en 534 par Bélisaire, elle tomba un siècle et demi plus tard aux mains

secret. C'est ainsi qu'elle devint la patronne des artilleurs.

Il ne reste d'Hippone que les citernes magnifiques creusées et voûtées par les Romains, et si bien conservées qu'elles servent encore aujourd'hui à l'alimentation



Hippone.

des Arabes, qui firent disparaître ce que les Vandales n'avaient pu détruire.

C'est là que sainte Barbe, d'après la légende, aurait fait sauter le couvent où elle s'était réfugiée, et ce, au moyen de la poudre dont son père, Marzal Aल्पins, centurion de la IV^e légion de la Cyrénaïque, aurait trouvé le

de la ville de Bône. Sur la hauteur boisée qui les domine, s'élève une magnifique basilique, érigée par le cardinal Lavignerie en souvenir de saint Augustin, sur l'emplacement même du monastère où l'illustre évêque composa la « Cité de Dieu » et ses « Confessions ».

HIPPONE. RUINES. — On trouve encore d'Hippone quelques murs informes, enclavés dans des propriétés particulières entourées d'oliviers, et surmontés de nids de cigogne.

L'enceinte de la ville antique comprenait environ 60 hectares. Aussi tout autour du monticule où s'élèvent les constructions modernes on met au jour en fouillant le sol des ruines de constructions romanes.

Mais ces ruines sont sans intérêt au point de vue pittoresque. Celles que nous reproduisons sont les plus importantes. En réalité, il n'y a rien à voir à Hippone si ce n'est un pays pittoresque, couvert de belles cultures, dans une situation superbe, mais qui ne rappelle en rien les temps passés.

BÔNE. LE LION. — Bône possède, elle aussi, sa route de la Corniche, et cette route n'est

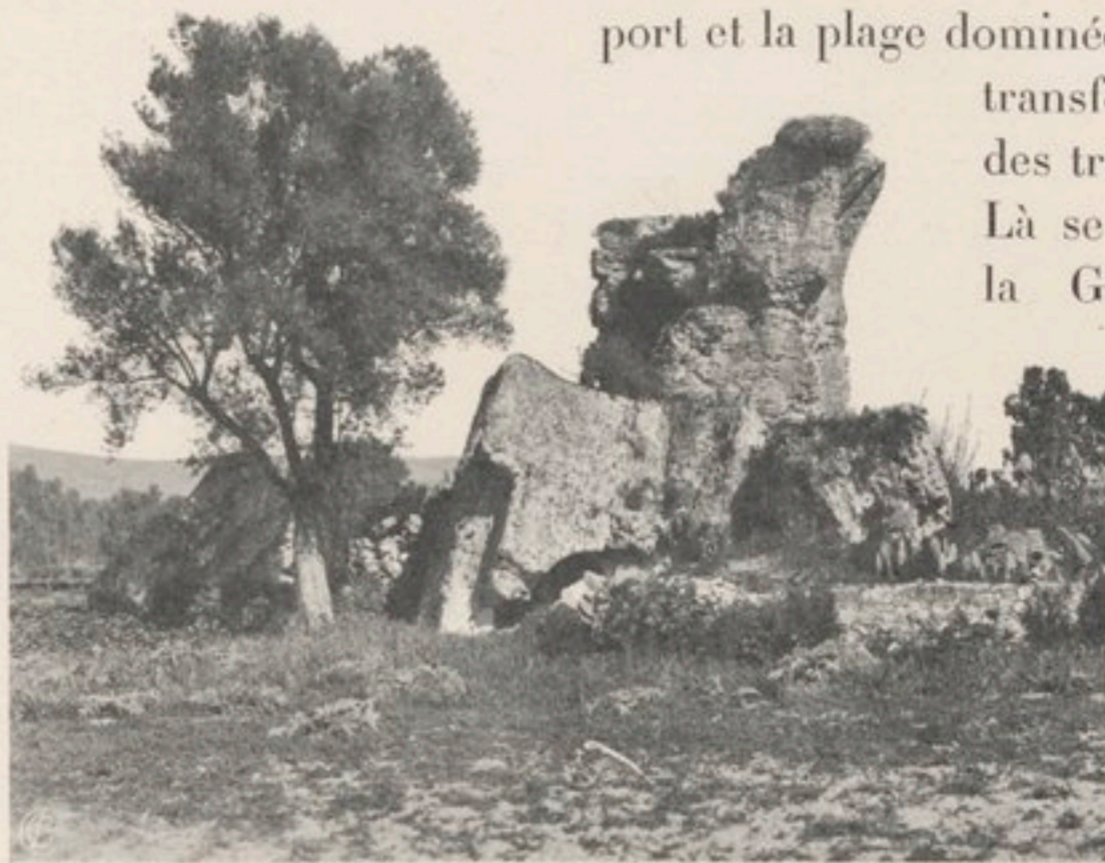
pas sans attrait. Elle part de l'extrémité du port, passe sous la porte, au-dessus de laquelle se dresse le vieux fort Cigogne, longe l'avant-port et la plage dominée par des rochers à pic transformés en carrière pour des travaux d'endiguement. Là se trouvent les bains de la Grenouillère, réminis-

cence de Bougival, sans doute; puis, après une pointe qui laisse dans le lointain apercevoir le cap de Garde, on aperçoit à quelque distance en mer le rocher fameux au profil de lion qui semble

veiller à l'entrée de la rade, impassible sous l'écume des flots. Quelques petites plages,

la plage Luquin, la plage Chapuis, que l'on rencontre au-delà du Lion, sont fréquentées par les Bônois. A huit kilomètres de Bône on rencontre un fort élevé par les Génois au xv^e siècle, et enfin à 10 kilomètres le phare, qui

s'élève sur une plate-forme abrupte à 143 mètres au-dessus du niveau de la mer.



Ruines, à Hippone.



Le Lion, à Bône.

TEBESSA. PORTE DE CARACALLA. — La ligne de Tebessa se détache de la ligne principale du Bône-Guelma à Souk-Ahras, et pique droit au sud. Longue de 128 kilomètres, cette petite ligne à voie étroite, qui serpente à travers les steppes déserts, où l'on a tenté

moins de 7,000 habitants. Si intéressantes, au point de vue industriel, que soient les mines de phosphate dont elle vit, cette ville attirerait peu les touristes que son éloignement effraie, si elle ne leur montrait des ruines magnifiques qui rappellent la splen-



Porte de Caracalla, à Tebessa.

ependant quelques essais de colonisation, est une des plus prospères de l'Algérie. Et pourtant son trafic n'a lieu que dans un sens. Elle ne transporte guère que les phosphates de Tebessa.

Tebessa, dans le massif de l'Aurès, compte

deur de l'ancienne Théveste, fondée par Vespasien 72 ans après J.-C.

Détruite par les Barbares, restaurée en 543, par Solomon, successeur de Bélisaire, Tebessa fut prise par Sidi-Okba dans le premier siècle de l'hégire. Occupée une première fois par le

général Négrier, le 31 mai 1842, et le général Randon en 1846, elle fut définitivement occupée par le général de Saint-Arnaud quand il soumit l'Aurès.

L'arc de Caracalla est comme encastré dans la muraille qui entoure la ville et en forme

TEBESSA. FORTIFICATIONS. — La ville de Tebessa est enceinte d'une muraille haute de 116 mètres, large de 2. Chacun des côtés du carré qu'elle entoure mesure 250 ou 300 mètres. Un chemin de ronde permet de monter au sommet et de faire le tour de cette



Fortifications de Tebessa.

une des quatre portes. Sa hauteur atteint 14 mètres, et il se présente sous l'apparence d'une arche sur chacune de ses quatre faces. Élevé en 212, il est dédié à Septime Sévère, sa femme Julia Domna et son fils Caracalla. C'est un des plus remarquables monuments de l'antiquité.

forteresse. Treize tours carrées y sont accolées. C'est contre la muraille du côté nord que se tient le marché où se débitent surtout les dattes et les divers produits du sud, qui s'y étalent en plein vent, dans un désordre pittoresque, plein de couleur locale, au milieu des troupeaux d'ânes, de moutons et de chameaux.

TEBESSA. TEMPLE DE MINERVE. — Le temple de Minerve est un magnifique monument du style corinthien, qui s'élève à 4 mètres du sol et auquel donne accès un escalier très bien conservé de vingt marches. Large de 8 mètres et long de 14, le temple présente un portique

de restaurations considérables et intelligentes. A l'intérieur est un musée très intéressant, dont la garde, l'entretien et le développement sont confiés au curé de Tebessa qui a poursuivi avec une patience infatigable la restauration du temple. On y voit, outre de nombreux



Temple de Minerve, à Tebessa.

orné de quatre belles colonnes, avec une autre en retrait de chaque côté, surmonté d'un entablement de marbre orné de délicates sculptures. Pour prévenir les déprédations des indigènes, fort peu respectueux des ruines antiques, on l'a entouré d'une grille dont la clef est déposée au presbytère. Il a été l'objet

débris antiques, une des plus belles mosaïques que l'on ait mises au jour et qui représente le triomphe d'Amphitrite. On l'appelle aussi la mosaïque des chasseurs d'Afrique, parce qu'elle a été trouvée dans une annexe du quartier de cavalerie. Elle ornait une des salles des Thermes romains.

TEBESSA. LA BASILIQUE. — En sortant de Tebessa par le côté nord-est, tout près de la gare, à 300 mètres des murailles, au milieu de la plaine déserte, se dressent les colonnes et les piliers qui marquent la place de la basilique déblayée et entièrement mise au jour.

Cette basilique faisait partie d'un monastère construit sur les ruines d'un temple païen, au v^e siècle après J.-C.



La basilique, à Tebessa.

L'entrée monumentale avec sa porte est encore debout.

Les trois nefs de la basilique s'y reconnaissent par les soubassements des colonnes. La place du presbytère, celle du baptistère et un cloître extérieur s'y retrouvent.

Des colonnes monolithes en marbre rose et vert, des vasques, des chapiteaux témoignent de la splendeur passée de ce monument qu'entoure une enceinte fortifiée avec tours carrées et chemin de ronde, ce qui semblerait prou-

ver qu'il a dû soutenir des sièges. Ce monument est unique dans l'Afrique chrétienne. On y a entrepris des restaurations.

L'ensemble est très imposant, et les ruines romaines de Tebessa seraient classées au premier rang, si à une centaine de kilomètres on ne trouvait celles de Timgad.

D'ailleurs, tout ce pays aujourd'hui dénudé, désert, brûlé, est plein de souvenirs antiques.

A 40 kilomètres de Tebessa, au delà de la frontière tunisienne, les ruines d'Haïdra sont peut-être aussi intéressantes. De tous côtés des stèles, des fûts de colonnes brisées, des tombeaux rappellent que ce pays fut autrefois prospère, et qu'il méritait d'être appelé par les anciens le Grenier de Rome.

TEBESSA. LA RUE CARACALLA. — La rue Caracalla est une des plus animées de Tebessa. Elle part de l'arc de triomphe pour ve-

nir aboutir à la place ombragée de platanes. C'est dans cette rue que sont les hôtels.

LE MEDRACEN. — Le chemin de fer de Constantine à Biskra passe à Kroubs, d'où se détache à l'est la ligne de Bône, et à El-Guerra, où il laisse à l'ouest la ligne d'Alger. Le trajet jusqu'à Biskra est assez long, puisqu'on compte 239 kilomètres, mais on rencontre nombre de points intéressants sur la route.



CUEILLE & BOUCHE

Entrée de la basilique, à Tebessa.

A 84 kilomètres de Constantine, station d'Aïn-Yacoub. Là, sur la route de Tebessa, à 10 kilomètres du chemin de fer, se trouve le Medracen, sépulture de la famille de Maninissa, qui a de grandes ressemblances, à part la position pittoresque, avec le tombeau de la Chrétienne.

A 118 kilomètres, station de Batna, où



Rue Caracalla, à Tebessa.

il faut s'arrêter pour voir Lambèse et Timgad.

LAMBÈSE. ARC DE SEPTIME SÉVÈRE. — De Batna à Lambèse, on compte 11 kilomètres, et la route, qui est celle de Krenchela, est bonne. En arrivant au pénitencier qui a servi de prison à tant de détenus politiques, en 1848 et en 1851, on



Le Medracen.



Arc de Septime Sévère, à Lambèse.

aperçoit immédiatement le Prétoire et un peu plus loin l'arc de triomphe élevé en l'honneur de Septime Sévère. Au XVIII^e siècle, la ville était presque entière et on y comptait quarante monuments du même genre, dont les débris jonchent partout le sol.

le Prætorium, ou demeure du Légat. Il se trouve à gauche du pénitencier et de la route. C'est un monument massif, presque carré, mesurant 25 mètres sur 30, qui sert actuellement de musée. On y a réuni une partie des statues, des colonnes et des inscriptions



Le Prætorium, à Lambèse.

LAMBÈSE. LE PRÉTOIRE. — Lambèse, jusqu'à Dioclétien, fut occupée par la III^e légion, et le camp romain se distingue encore très nettement. C'est un rectangle qui mesure 420 mètres d'un côté et 500 de l'autre. Il était traversé par deux voies qui se coupaient au centre à angle droit, et au milieu s'élevait

trouvées à Lambèse et à Markouna, à 3 kilomètres.

TIMGAD. LE CAPITOLE. — Si de Lambèse on continue à suivre la route de Krenchela, au kilomètre 37 on rencontre un chemin de traverse avec un poteau qui porte cette indi-



Le Capitole, à Timgad.

cation : « Monuments historiques, ruines de Thamugas, 2 kilom. 500. » En suivant ce chemin, on arrive à Timgad, l'ancienne Thamugas, ville importante sous les Flaviens, et qui continua de prospérer jusque sous Constantin.

Les querelles religieuses commencèrent sa déchéance. Les Vandales la saccagèrent en 429. A la fin du VII^e siècle, les Berbères incendièrent ce qui en restait. Les fouilles entreprises depuis quelques années ont mis au jour un ensemble de monuments qui laissent au visiteur une impression d'ad-

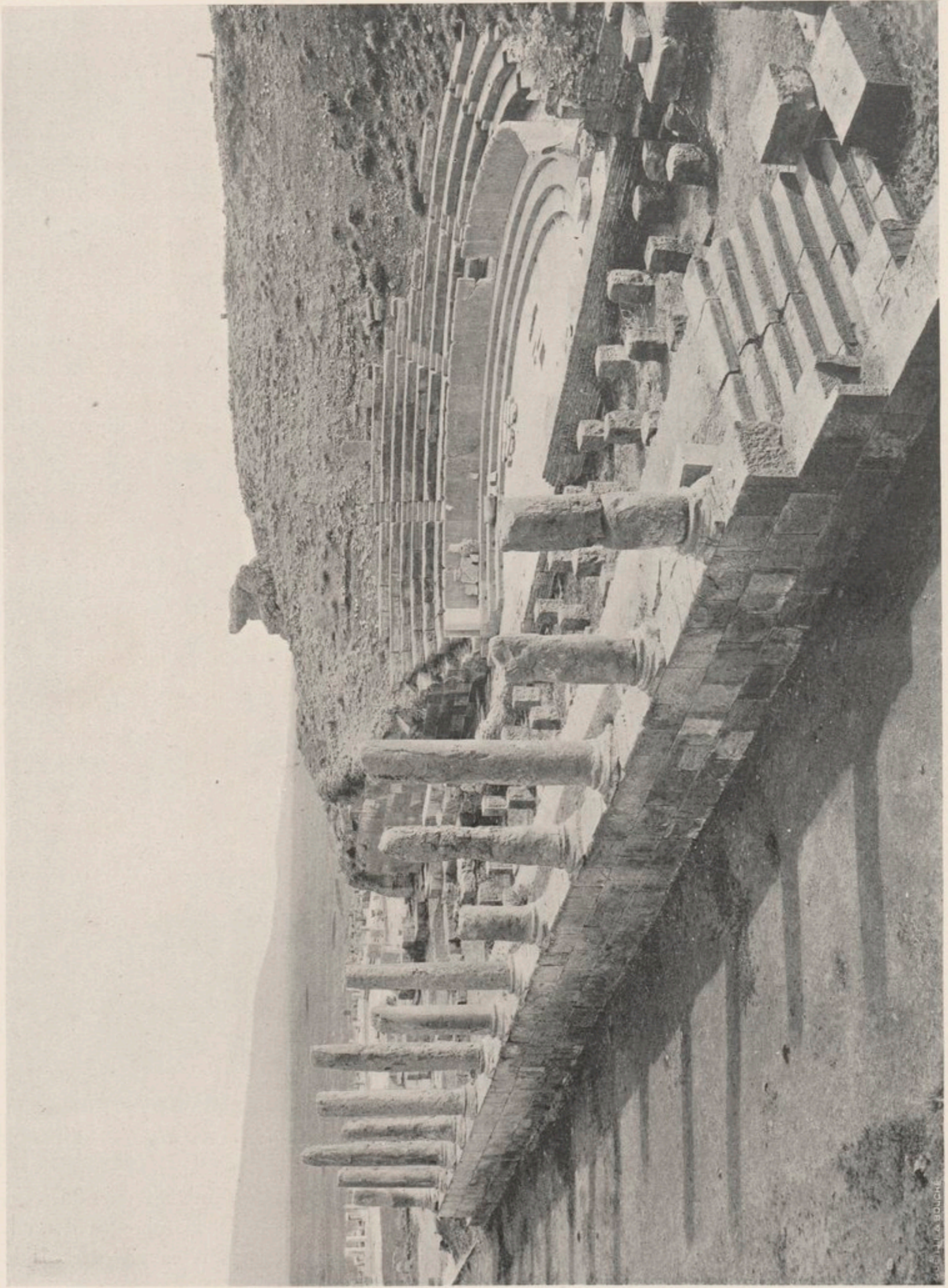
miration et presque de stupeur. La richesse des temples découverts, le nombre des colonnes de marbre, les sculptures qui jonchent le sol, les monuments qui en jaillissent, ont fait donner à Timgad le surnom de Pompéï africain.

Le temple de Jupiter Capitolin, avec ses douze colonnes en façade, est tout à fait saisissant. Il a la forme

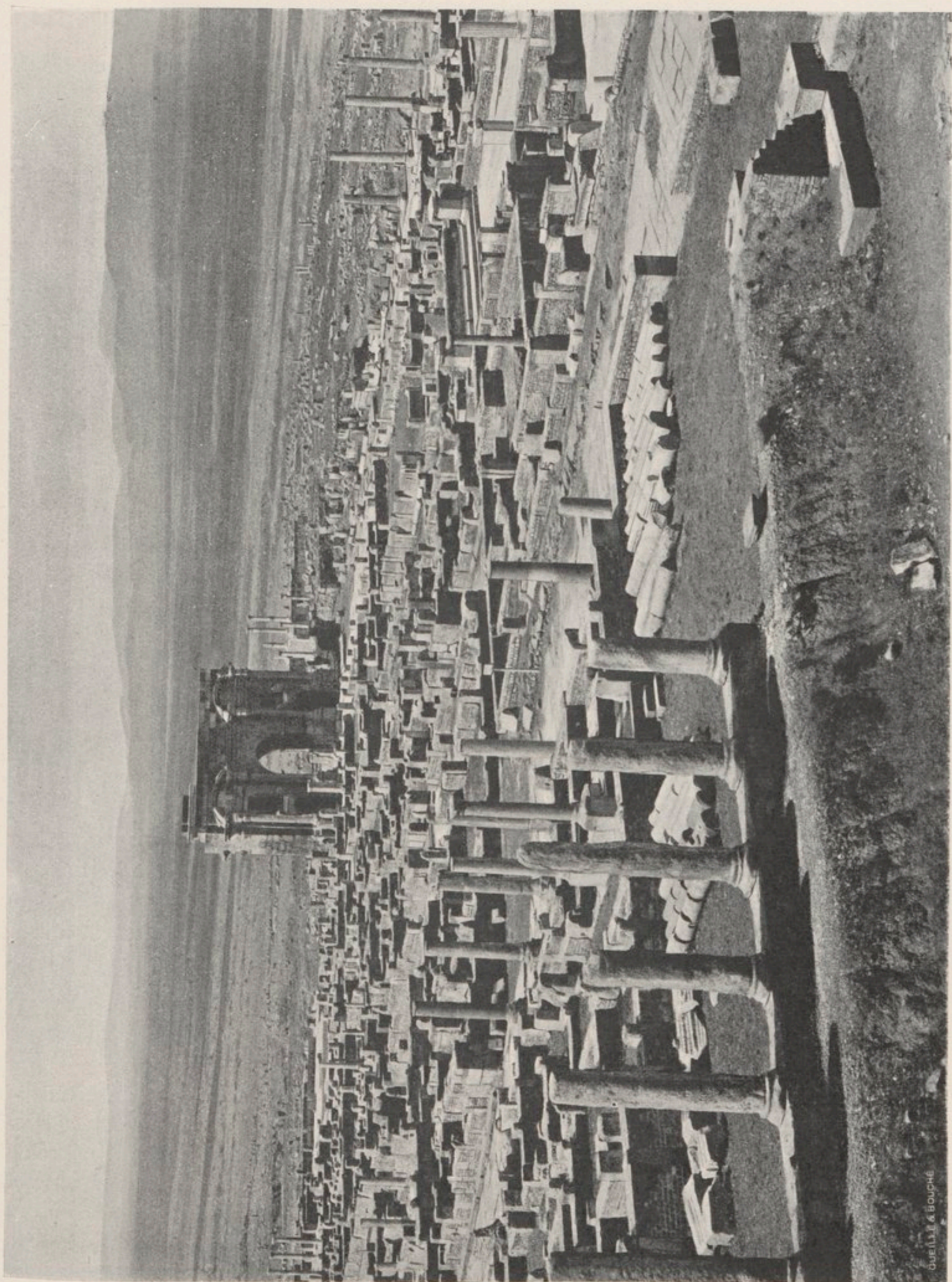


« Via Cardo Maximus », à Timgad.

d'un rectangle de 90 mètres sur 66. Un escalier de trente-huit marches y donnait accès. Sur les frises on a retrouvé les traces de l'incendie de 692.



Le théâtre, à Timgad.



Ensemble des ruines de Timgad.

QUELLÉ & BOUCHÉ

TIMGAD. VIA CARDO MAXIMUS. — En arrivant, on rencontre la « Via Cardo Maximus », dallée de blocs de marbre, et ce dallage se prolongeait, paraît-il, jusqu'à Lambèse, peut-être plus loin. Cette voie magnifique est bordée de colonnes et se dirige vers l'arc de triomphe.

séparait le public de la scène. Le diamètre de l'hémicycle mesure 65 mètres.

TIMGAD. ENSEMBLE DES RUINES. — Pour avoir une idée complète des ruines, il faut escalader la colline qui domine le théâtre. Il est impossible de voir un spectacle plus gran-



Arc de triomphe, à Timgad.

TIMGAD. LE THÉÂTRE. — Le théâtre est adossé à une colline. On y remarque sept rangées de gradins bien conservés. La façade se compose d'un soubassement portant treize belles colonnes. On en comptait seize autrefois. La scène y était adossée. On y accédait par un escalier à chaque extrémité. Le podium

diose et plus émouvant. C'est un océan de colonnes, de chapiteaux, de pierres taillées, d'où émerge la haute et magnifique masse de l'arc de triomphe. La plaine nue, déserte et silencieuse où gît cette ville morte, rend encore le spectacle plus imposant, et en dehors de la cité dévastée par les hommes et par le temps,

rien n'arrête le regard, si ce n'est dans le lointain les cimes de l'Aurès couvertes de neige.

TIMGAD. ARC DE TRIOMPHE. — L'arc de triomphe mesure 15 mètres de haut. Une

le forum, la basilique, les latrines qui sont presque un palais, les bains couverts d'une mosaïque de toute beauté, etc., etc... Et pourtant on n'a encore déblayé que le sixième de la ville antique. Que réserve l'avenir aux archéologues ?



La gorge, à El-Kantara.

grande porte, flanquée de deux petites, est percée dans sa masse. Le grès et le calcaire jaune qui entrent dans sa construction font ressortir la blancheur de ses colonnes en marbre. Des niches contenaient des statues, dont une, très mutilée, existe encore.

Bien d'autres monuments seraient à citer :

EL-KANTARA. LA GORGE. L'OASIS. LE VILLAGE ROUGE. LE CIMETIÈRE. L'OUED. LES PALMIERS. LA ROUTE DE BISKRA. — Le chemin de fer de Constantine à Biskra traverse des plateaux élevés jusqu'à Batna. A partir de ce point il commence à descendre. Il se rapproche peu à peu des montagnes qui semblent lui barrer la

route. A 183 kilomètres de Constantine il s'arrête à la station d'El-Kantara.

El-Kantara (le pont) tire son nom d'un pont romain jeté sur l'Oued-Bioda (la rivière blanche). Ce pont, que des travaux récents ont amélioré, mais dénaturé, établissait les communications entre les plateaux du Tell et le Sahara. Il



Village rouge, à El-Kantara.

Village rouge, à El-Kantara.

sert encore aujourd'hui au passage d'une route qui a perdu un peu de son importance. La route actuelle et le chemin de fer traversent la gorge en longeant la rivière.

Autour de la gare d'El-Kantara, l'ancien Herculis Calceus, grâce à la proximité de l'oued, on trouve une végétation luxuriante et gaie. Mais c'est encore la flore de la région méditerranéenne. Dès qu'on a franchi la gorge, soit à 300 mètres de là, c'est le Sahara avec sa végétation spéciale. La transition est brusque et inattendue. Aussi les Arabes ont-ils surnommé El-Kantara : la bouche du Sahara. C'est elle qui faisait dire au peintre Fromentin : « Cette subite apparition de l'Orient par la porte

d'or d'El-Kantara, m'a laissé pour toujours un souvenir qui tient du merveilleux. »

A El-Kantara, en effet, on quitte l'Algérie, on entre dans le « Sud ».

Le chemin de fer traverse la gorge partie en tunnel, partie à ciel ouvert, et de la ligne

vrez l'ensemble de l'oasis. La forêt de palmiers est à vos pieds, et on en compte 90,000.

Dans cette oasis vivent trois villages. Les maisons sont construites en pisé, c'est-à-dire en terre battue. Elles laissent entre elles des espaces étroits et sans aucune symétrie qu'on



Cimetière d'El-Kantara.

on a un spectacle magnifique mais trop court. Le défilé n'a pas cinq cents mètres. Il vaut mieux suivre la route qui, un peu plus bas que le chemin de fer, suit le cours de l'oued profondément encaissé entre deux murs rougeâtres. Un barrage retient l'eau vers l'extrémité de la gorge. Là tout à coup vous décou-

ne peut guère appeler des rues. Les villages sont entourés de murs en pisé également, avec des tours pour la défense contre les maraudeurs. Les femmes tissent le poil des chameaux, et en font des burnous. Les hommes irriguent les palmiers qui, pour fructifier, exigent un arrosage fréquemment répété. L'oued

par maintes saignées déverse ses eaux dans des milliers de rigoles qui aboutissent chacune à un pied d'arbre. Chacune des familles a droit à une certaine quantité d'eau, et ce sont les chefs du village qui président à la distribution.

« Les pieds dans l'eau, la tête dans le feu », dit le proverbe. C'est le régime qui convient au dattier.



L'oued, à El-Kantara.



L'oued, à El-Kantara.

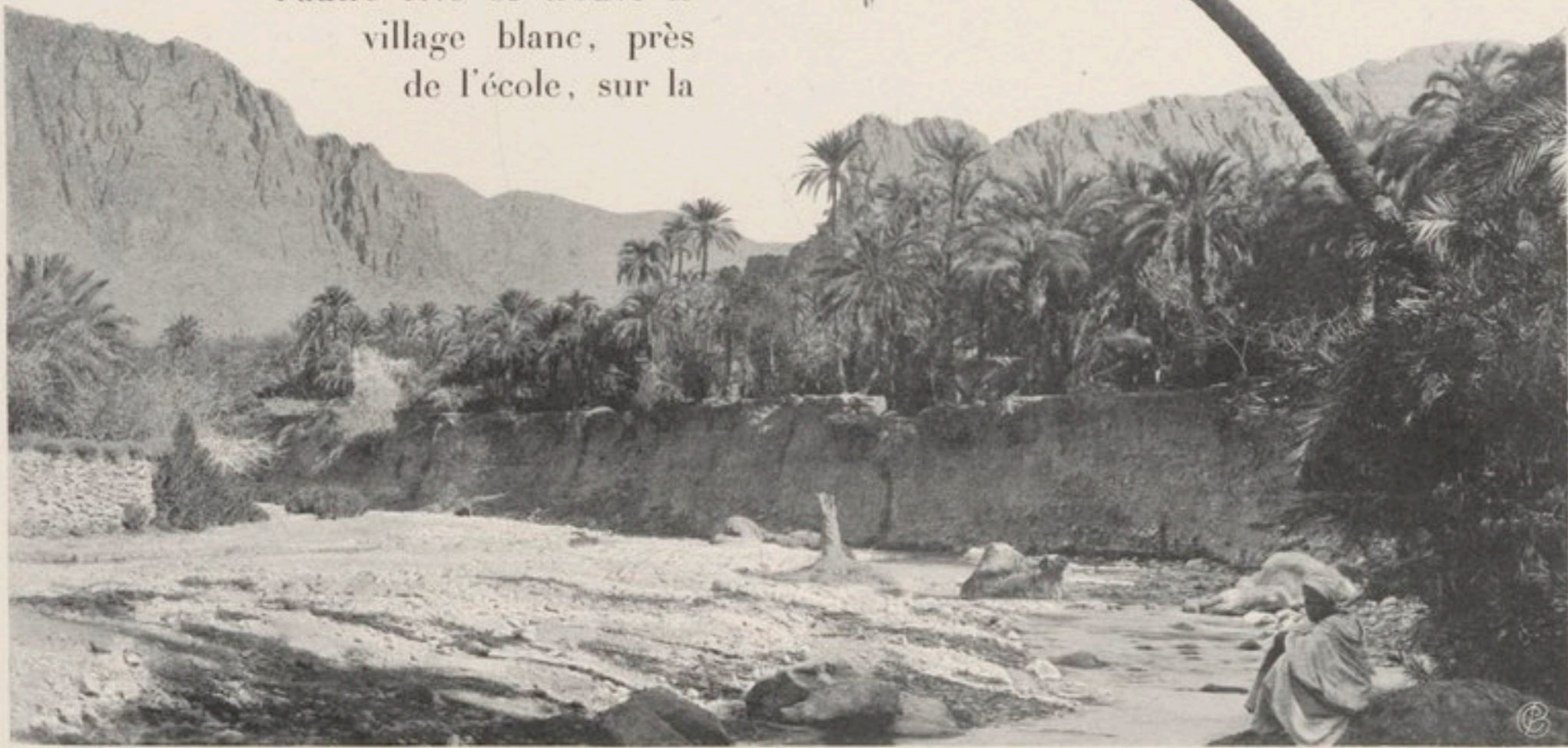
Les dattes qui mûrissent assez mal à El-Kantara, sont presque l'unique nourriture de l'Arabe du désert. La population d'El-Kantara

atteint à un degré de civilisation supérieure. Les Européens se sont installés à El-Kantara, un hôtel y est ouvert, une école s'y trouve à la sortie des gorges, et ce n'est pas un des moindres étonnements du touriste que d'entendre toute cette population lui parler en français. Entre les palmiers, quelques parcelles de terre produisent au printemps un peu d'orge. Quelques figuiers, quelques autres arbres fruitiers, défendus contre les brûlures du soleil par les palmiers, ont réussi à pousser

grâce à la fraîcheur apportée par l'oued. Mais dès que les ardeurs de la canicule commencent à se faire sentir, le palmier seul conserve sa vigueur et semble renaître.

L'oued, qui coule à travers l'oasis et lui donne la vie, est dominé à droite par le village rouge, enfoui dans les palmiers et très curieux d'aspect. Sur l'autre rive se trouve le village blanc, près de l'école, sur la

sions autour de l'oasis. Biskra les attire et El-Kantara n'est qu'une halte. Cependant quelques promenades sont dignes d'être signalées. La première et la plus connue est celle de Tilatou. On reprend la route



Palmier dans l'oasis, à El-Kantara.

route de Biskra. Cette route, excellente jusqu'au village blanc, n'est plus guère qu'une piste à partir de ce point. Une rapide descente l'amène au bord de l'oued, qu'elle traverse à gué. Des travaux importants qu'on y fait actuellement vont l'améliorer.

Les environs d'El-Kantara sont intéressants à visiter. Mais il est rare que les touristes s'arrêtent assez longtemps à El-Kantara pour faire des excu-

de Batna pendant cinq kilomètres. A partir de ce point, on suit une piste longue de dix kilomètres et on arrive au petit village de Tilatou, perché sur un rocher à pic. Cela fait environ deux heures de marche avec de bons mulets.

Près du village se trouvent des grottes habitées par des Troglydites, comme dans le sud Tunisien.

Une seconde excursion, assez facile encore,



La route de Biskra, à El-Kantara.

est celle de Maâfa. On prend la route de Constantine que l'on remonte pendant onze kilomètres, puis une piste que l'on suit pendant dix kilomètres. On arrive ainsi en vue d'un rocher qui porte les gourbis de Maâfa, tandis que des grottes habitées ont été creusées dans ses flancs. Au sommet on distingue la jolie mosquée de Sidi-Yaya.

On peut encore, comme troisième excur-

Beni-Ferah est un village pittoresque situé sur les escarpements d'une des montagnes de l'Aurès, dont les ruelles pleines de dédales et les maisons étagées avec leurs blanches terrasses forment un ensemble aussi gracieux que pittoresque.

L'Aurès est plein de petits coins de ce genre, fort peu connus, dans lesquels bien rares sont les touristes. Et pourtant toute



Laveuses au bord de l'oued, à El-Kantara.

sion, faire l'ascension du Metlili, trois heures environ, ou gagner la montagne d'albâtre, sur les versants de laquelle on a chance de chasser le mouflon et la gazelle.

BENI-FERAH. — D'El-Kantara on peut gagner le village de Beni-Ferah en quatre heures à peine. Mais il n'existe d'autre chemin que des sentiers muletiers.

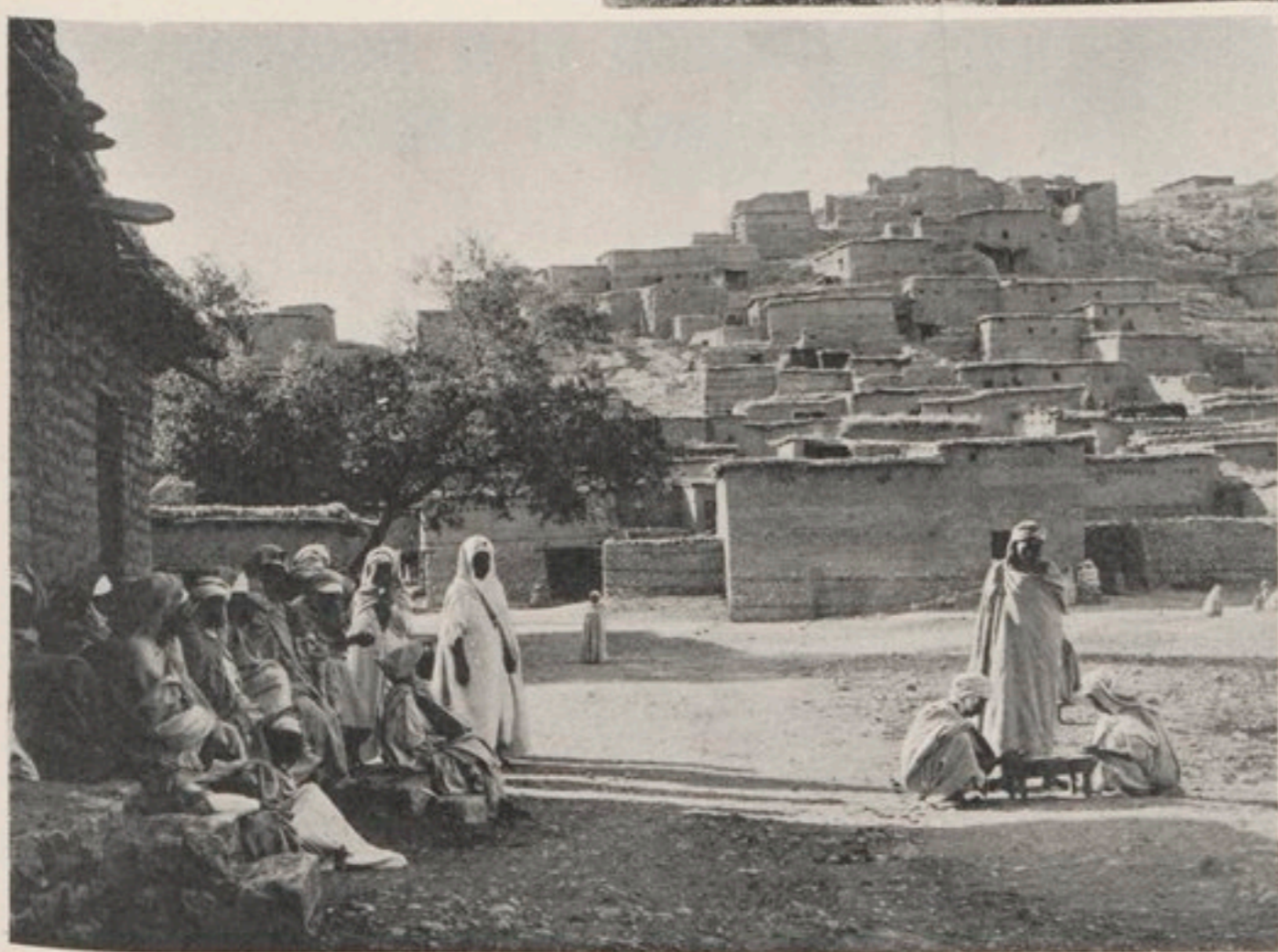
cette région mériterait d'être mieux connue. Les mœurs et les usages de ce pays, tout aussi bien que sa constitution géographique, diffèrent du reste de l'Algérie. Mais les moyens de communication sont des plus sommaires. Les ressources pour le promeneur sont nulles. Il lui faut emporter des vivres pour plusieurs jours, et l'hospitalité qu'il peut trouver dans les villages assez rares ne peut être que précaire.

On trouverait pourtant à El-Kantara tout ce qui serait nécessaire pour faire des excursions journalières dans cette curieuse région.

Quelques-uns des sommets de l'Aurès atteignent une altitude assez élevée. Le Kelthoum, sommet du massif du Djebel-Chélia, se dresse à 2,328 mètres. Du point culminant on embrasse un immense horizon. Les mamelons de l'Aurès se pressent au premier plan ; au loin la plaine désertique apparaît, coupée par les oasis du Zab Chergui, que borde le Chott Melrir.

Vers le nord s'étend

2,324 mètres de haut. Pendant l'hiver toutes ces cimes sont couvertes d'une épaisse couche de neige. Mais l'été, quand le soleil a fondu



Beni-Ferah.

ce blanc manteau, la montagne dénudée et brûlée présente un aspect sauvage et grandiose.

Plusieurs des montagnes de l'Aurès se terminent non point par une pointe aiguë, mais par un plateau coupé à pic de tous côtés et qu'on appelle une table. Parmi ces monts d'une curieuse structure, on peut citer le Djâfa, qui domine Khrenchela.

Beni-Ferah.

(Clichés de M. le lieutenant Rouget.)

un plateau élevé où quelques petits lacs salés forment des taches blanches ; à l'ouest, un autre pic, le Kef-Mahmel, se dresse à

FEMME ARABE A BENI-FERAH. — L'Aurès, sous les Romains, était fertile et boisé ; aujourd'hui, c'est le désert, dénudé, brûlé.

Mais le désert n'est pas inhabité. Malgré le soleil qui le calcine, malgré le sirocco qui le dessèche, stérilisé par la destruction des

devient nomade pour suivre ses troupeaux dans les maigres pâturages.

Cette population bronzée par le soleil n'est pas dépourvue de beauté, et les femmes, moins farouches et moins voilées que sur le littoral, laissent apercevoir des traits qui ne manquent pas de finesse.



Femme arabe à Beni-Ferah.

(Cliché de M. le lieutenant Rouget.)

cultures romaines, il renferme pourtant une population considérable.

L'hiver on sème du blé; dès le mois de juin la récolte est faite, et alors l'Arabe

gravure sont ceux des jardins qui entourent le joli village de Beni-Ferah.

BISKRA. VUE GÉNÉRALE. — Biskra est une

OLIVIERS DANS L'AURÈS. — Les oliviers sont rares dans l'Aurès. Cependant on rencontre quelques oasis, comme Djemorah, Amentana, Menâa, etc. Là, les palmiers se mêlent aux oliviers qui atteignent des dimensions remarquables.

La population de l'Aurès, qui ignorait la langue arabe, avant notre occupation, et ne connaissait que vaguement l'islamisme, est régie par des kanouns, sorte de pénalités qui rappellent les « *indictiones canocicæ* » de Rome. La conquête française leur a en quelque sorte imposé la loi musulmane. Les oliviers que représente notre



Oliviers dans l'Aurès.

(Cliché de M. le lieutenant Bougel.)

oasis importante comptant 150,000 palmiers, à 239 kilomètres de Constantine, et à 325 kilomètres de la côte. Située à 138 mètres d'altitude, et arrosée par l'oued venu d'El-Kantara et grossi d'un autre ruisseau, Biskra est le chef-lieu d'une commune de 8,500 habitants et d'une commune indigène qui en compte 70,000. C'est la capitale des Zibans. Le duc d'Aumale occupa Biskra en 1844, y

même ont des apparences de palais construits dans le style oriental le plus pur et le plus élégant. Ils sont fréquentés chaque hiver, du mois de novembre au 1^{er} avril, par une colonie cosmopolite considérable. C'est d'ailleurs la seule saison agréable pour les Européens. L'été, le climat est torride et le thermomètre varie pendant trois mois entre 44 et 49 degrés à l'ombre.



Vue générale de Biskra.

laissa un poste qui fut massacré. L'année suivante Biskra était définitivement occupée par nos troupes.

Il y a deux villes à Biskra : la ville européenne et militaire, la station hivernale, et à 2 kilomètres au sud, sur la route de Tougourt, le vieux Biskra, ville exclusivement arabe.

La ville moderne, en dehors des établissements de l'armée, se compose surtout d'hôtels dont quelques-uns sont très luxueux. Certains

A l'entrée de la route de Tougourt s'élève un très beau casino, construit par la société de l'Oued R'ir. Un bel hôtel y est attenant.

C'est au cardinal Lavignerie que Biskra doit sa prospérité et le rang que tient cette oasis parmi les stations hivernales.

Aussi, dans un des jardins de la ville, lui a-t-on élevé une statue de bronze qui, il faut l'avouer, n'est pas très décorative et cadre mal avec le paysage qui l'entourne.

BISKRA. MOULIN DU CAÏD. JARDIN PUBLIC.
 — Le voyageur qui vient à Biskra y arrive presque toujours par le chemin de fer. Mais la route entre El-Kantara et Biskra commence à s'améliorer. Aussi voit-on quelques touristes y débarquer en automobile. Cette route débouche à



Jardin public de Biskra. — Paysage près du moulin du Caïd.

11 kilomètres avant Biskra au sommet du col de Sfa, d'où l'on a, pour la première fois, une vue saisissante du Sahara.

L'oued qui arrose Biskra est abondant, mais saumâtre. Il suffit cependant à l'arrosage des palmiers. A son entrée dans la ville, il

fait mouvoir le moulin du Caïd, dans un pittoresque paysage ; puis, divisé en une multitude de canaux, traverse et arrose le jardin public, où l'on remarque des allées superbes. Là de beaux palmiers et des caroubiers, au milieu desquels s'élève une très modeste cha-



Route de Touggourt, à Biskra.

pelle, se mêlent aux cassies dont les branches se rejoignent pour former des berceaux charmants, et dont les fleurs, une petite touffe dorée, embaument l'air du parfum de nos tilleuls.

BISKRA. ROUTE DE TOUGGOURT. — A Biskra commence la route de Touggourt. Elle s'ouvre entre le casino à droite, et la place du Marché d'autre part. Sur cette place est un parc pour les chameaux. La route n'est en réalité qu'une piste assez médiocre.

Le casino, qu'on pourrait prendre pour une mosquée, est une blanche construction toute neuve dans le style oriental. C'est un rez-de-chaussée avec un perron percé de douze arcades. Une coupole octogonale le surmonte. Tout auprès s'élève le luxueux

hôtel Dar-Diaf, et, en face, le Royal-Hôtel, le plus considérable de Biskra. Ce dernier est surmonté d'une tour élevée, en forme de minaret, d'où l'on découvre le panorama entier de Biskra et de l'oasis.

De la place du Casino partent deux tramways : l'un que nous retrouverons tout à l'heure au vieux Biskra; le second se dirige vers Hammam-es-Salahin, station thermale dont les eaux sulfureuses, qui sortent de terre à 46°, passent pour très efficaces. La source est considérable, puisqu'elle débite 150,000 litres à l'heure. L'établissement est plus fréquenté par les Arabes que par les Européens.

Il faut visiter à Biskra le jardin Landon. On y verra dans tout leur merveilleux épanouissement les beautés de la flore tropicale.



Une Ouled-Naïl.

UNE OULED-NAÏL. LA RUE DES OULED-NAÏLS.
 — Une fois par semaine, au casino, la colonie étrangère peut assister aux danses des Ouled-Naïls, sans avoir à craindre les inconvenients de la promiscuité avec les Arabes dans les cafés maures. Mais cette exhibition au milieu d'un cadre luxueux n'offre pas le pittoresque des danses vues dans les taudis de ces filles du désert. Non pas que leurs danses soient remarquables. Ce balancement sans grâce, ce trémoussement qui n'a rien de chorégraphique, et qu'accompagne une musique monotone et sommaire, sont sans charme dans les lambris dorés, mais ont une haute saveur locale dans la rue des Ouled-Naïls.

Car ces malheureuses femmes, presque toujours laides et vieilles avant l'âge, sont parquées dans une rue où elles se tiennent tout le jour assises sur le pas de leurs portes, ou sur les balcons à mouchârabies qui décorent le premier étage

de leurs demeures, tandis qu'une foule de tirailleurs indigènes ou d'Arabes déguenillés circulent autour d'elles. Cette prostitution



Rue des Ouled-Naïls, à Biskra.

naïve qui s'étale sans vergogne au grand jour ne présente pas les côtés répugnants de la débauche dans nos grandes villes.

RUES ET MARCHÉ A BISKRA. — Les rues de Biskra n'offrent aucun intérêt. Elles se coupent presque toutes à angle droit, et les constructions sont monotones. On y trouverait pourtant quelques coins curieux.

L'hôtel de ville, construction étrange, mais très originale, fait contraste avec les bâtiments médiocres qui l'avoisinent. Près du casino, presque en face de la rue des Ouled-Nails, se trouve (ironie du sort) le jardin Lavigerie, orné de la statue du

d'arcades que surmonte le minaret d'une mosquée. Mais là se presse chaque matin une foule bariolée d'Arabes bronzés qui y vendent des légumes et des fruits, des bibelots et du



Une rue, à Biskra.



Marché, à Biskra.

grain, des couteaux et de la maroquinerie, des chaussures et des étoffes dans un pêle-mêle aussi varié que pittoresque.

Le marché est le plus curieux spectacle qu'on puisse voir à Biskra. On y entre un peu dans la vie de l'indigène; on y comprend les mœurs de ces nomades du désert,

célèbre cardinal, qui fut le véritable fondateur de Biskra.

Le marché n'offre rien d'extraordinaire au point de vue architectural. Il est entouré

qui apportent là tous les matins les produits de leur industrie un peu rudimentaire.

Biskra, la capitale et la reine des Zibans sur un oued important, est de forme rectan-

gulaire. Un véritable camp, que protège le fort Saint-Germain, occupe la partie Nord-Ouest. Longtemps en effet Biskra fut comme la sentinelle avancée de nos postes du Sud.

Mais si son importance militaire est restée la même, nos troupes se sont avancées bien loin dans le Sahara au-devant d'elle, et par l'occupation de Touggourt, Ouargla, Ghardaïa, El-

mais à partir de ce moment, le départ s'effectue nécessairement en présence de l'élévation de la température.

La chasse est une des grandes distractions de Biskra. La gazelle, le mouflon, l'outarde, les ramiers et les cailles en mars, abondent dans les environs.

Malgré le nombre considérable des hôtels,



Une rue, à Biskra.

Goléa, et plus récemment encore par la conquête du Touat, ont rendu son rôle plus pacifique.

A partir du mois de novembre, les étrangers commencent à affluer à Biskra, dont il est inutile de vanter la douceur du climat pendant l'hiver. La saison dure jusqu'en avril,

il est prudent pour le touriste d'annoncer à l'avance son arrivée, parce que l'affluence des étrangers est parfois considérable, et on rencontrerait peut-être quelques difficultés.

De belles fantasias et des courses de méharis sont toujours données pendant l'hiver, et ces spectacles sont des attrait fort recherchés.

VIEUX BISKRA. VUES DIVERSES. LA MOSQUÉE. L'OUED. LA CASBAH. CARAVANE DE CHAMEAUX. UNE PORTE. LE CIMETIÈRE. — De la place qui précède le Casino, part un tramway à traction animale qui emprunte la route de Touggourt, passe devant les fondations hospitalières du cardinal Lavignerie et, 2 ki-



Route du vieux Biskra.



Une caravane dans le vieux Biskra.

Sidi-Barkat et Sidi-Malek. Toutes les maisons de ces villages sont construites en terre battue et séchée au soleil. Quelques-unes ont un premier étage et des terrasses. Dans les rues de ces villages, si l'on peut appeler ainsi les espaces

lomètres plus loin, laisse le voyageur au milieu des palmiers et près des masures du vieux Biskra.

Cette agglomération importante se divise en plusieurs villages ou dacheras qui occupent un espace long de 5 kilomètres et large de 300 à 400 mètres. Les plus curieux sont



Palmiers dans le vieux Biskra.



QUEILLE & BOLCHÉ

Vieux Biskra.

qui les séparent, souvent l'oued envoie des dérivations, des canaux plus ou moins larges destinés à l'arrosage des palmiers.

Parfois une porte, en terre comme les maisons, signale l'entrée d'une tribu. Des fontaines, toutes modernes, et dont l'archi-

un peu plus soignée, émergent des oliviers, des palmiers et des masures, et certains coins semblent faits exprès pour tenter le pinceau du peintre ou l'appareil du photographe.

Entre tous ces villages, près de la route de Tougourt, que parcourent les caravanes,



La mosquée, au vieux Biskra.

itecture récente contraste singulièrement avec l'entourage, laissent couler un filet d'eau où l'Arabe se désaltère, tandis que d'autres indigènes, accroupis à l'ombre, dorment au coin d'une borne, la tête enfouie dans leur burnous. Quelques mosquées, de construction

s'élève une hauteur qui porte les ruines informes de la Casbah. Près de là se trouve le cimetière où reposent les Français massacrés en 1844.

Un autre cimetière arabe se voit près du point terminus du tramway. Là, point de



Vieux Biskra.

monuments, point de koubas, une simple pierre debout marque les tombes entre les-

Toutes ces tombes sont à peu près identiques. Nulle part, mieux que dans un cime-



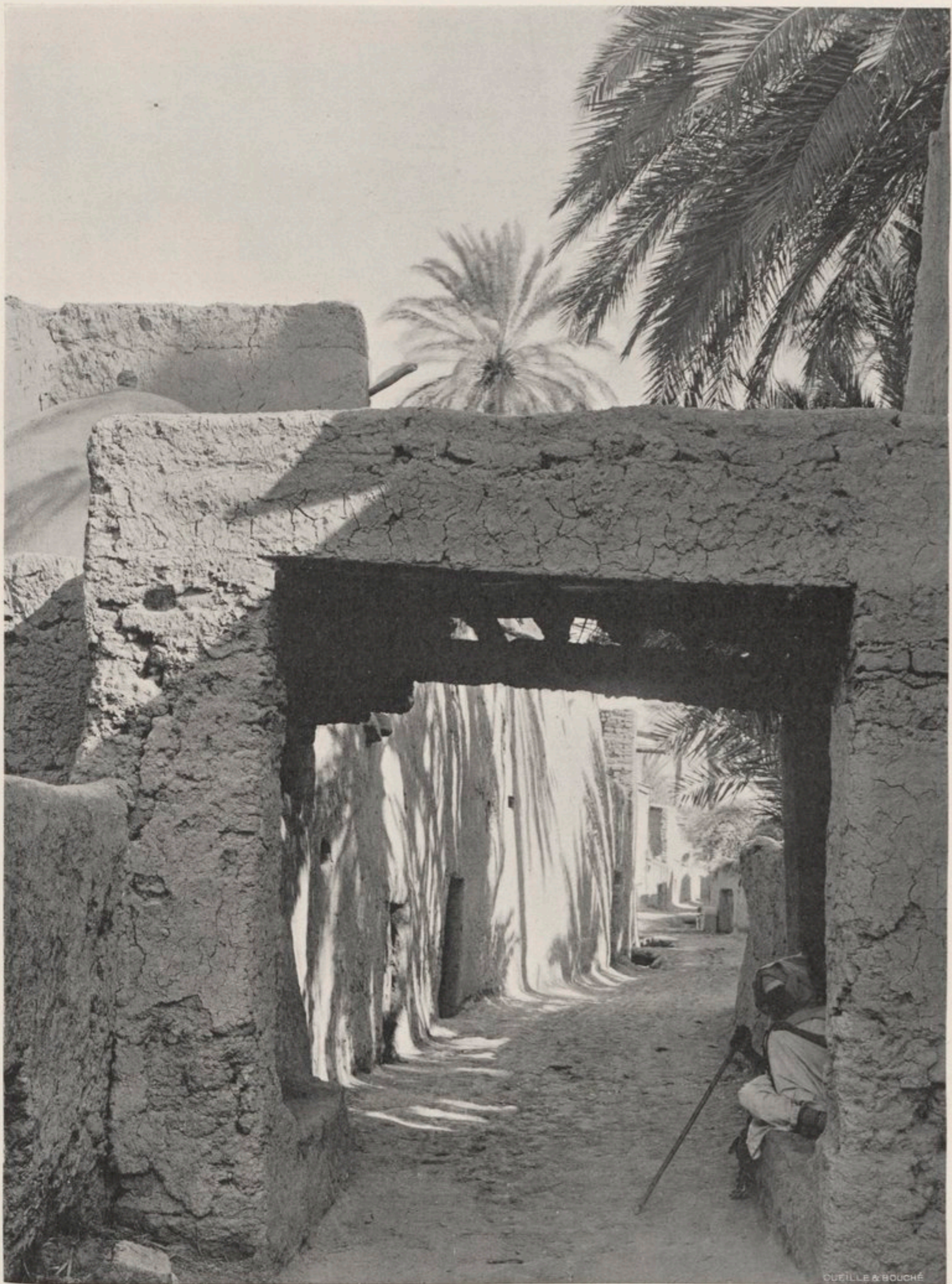
Route de Touggourt, au vieux Biskra.

Casbah, au vieux Biskra.

quelles s'élèvent des touffes de palmiers et qu'entoure une petite dérivation de l'oued,

usage, y puissent venir boire. Au vieux Biskra, rien de tout cela n'existe. C'est la

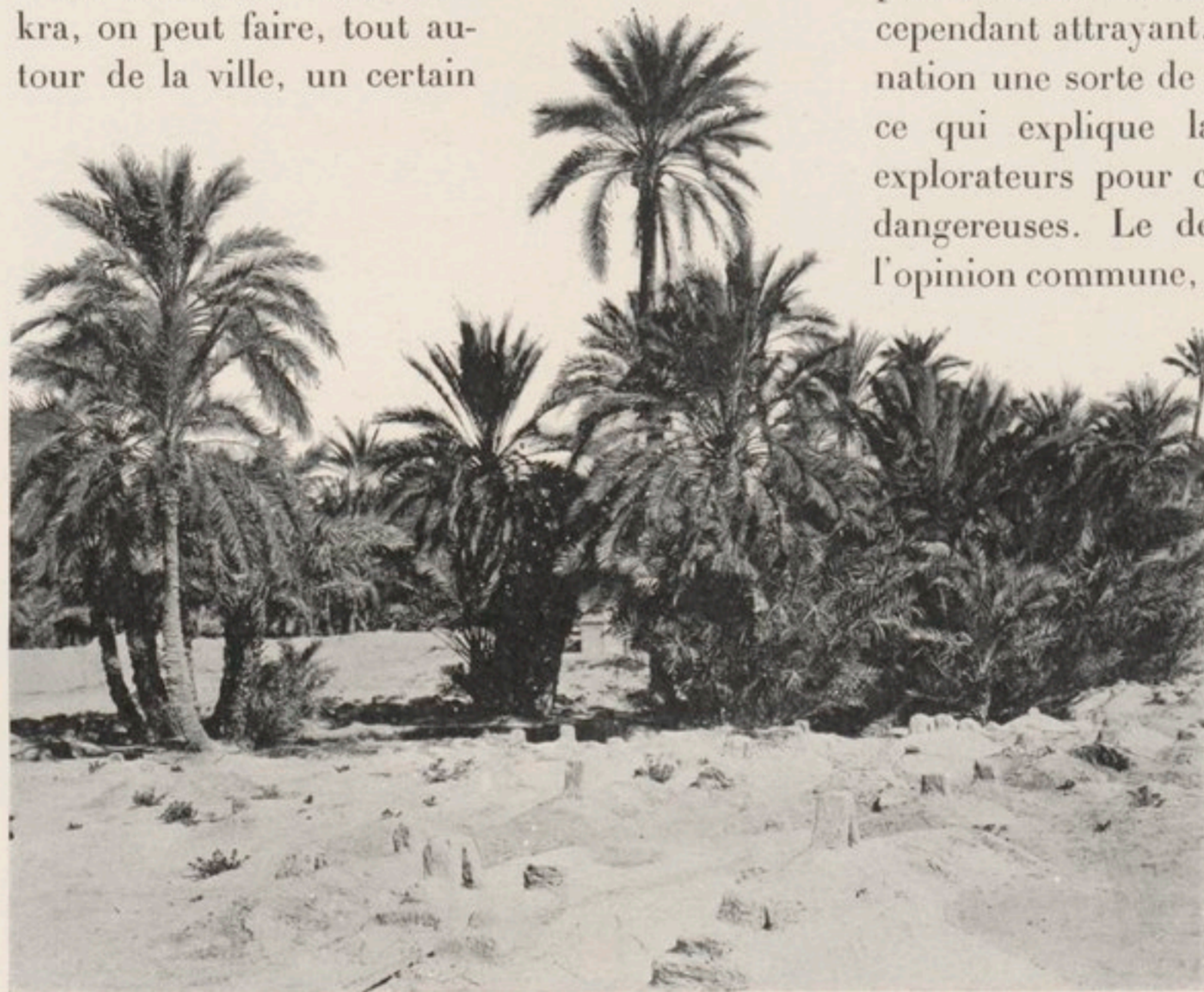
tière arabe, on a une plus complète idée de l'égalité devant la mort. Parfois un turban indique que la tombe renferme le corps d'un homme; mais souvent aucune distinction n'existe entre les sexes. Dans les villes, une pierre, marbre le plus souvent, porte quelques versets du Coran, et un trou rond, dans lequel on met de l'eau, pour que les oiseaux, poétique et touchant



Une porte, au vieux Biskra.

tombe nue, sans ornements, qu'un petit soulèvement du sol et une pierre debout distinguent seuls d'un champ labouré. Ici, du moins, le cadre fait oublier les idées lugubres. Les palmiers qui interrompent la monotonie funèbre des tombes élèvent leurs touffes épaisses et fournies vers le ciel et semblent indiquer que la mort n'est qu'une transformation inévitable et naturelle de la vie.

En dehors du vieux Biskra, on peut faire, tout autour de la ville, un certain



Cimetière, au vieux Biskra.

nombre d'excursions intéressantes. Nous indiquons plus loin celles qui deviennent de véritables voyages.

Mais tout près de Biskra un tramway mène à Hammam-es-Salahin (la fontaine chaude), situé à 6 kilomètres, et on va très facilement en voiture au col de Sfa, qui est à peu près à la même distance. Il se trouve sur la route de Constantine.

Du haut du col on a une vue très remarquable sur les dunes sablonneuses du Sahara, dont Biskra est en quelque sorte l'entrée, bien mieux que El-Kantara.

Ces plaines immenses où la rocaille et le sable s'étendent à perte de vue, et que coupent seulement par place, d'une ligne sombre, les oasis de Biskra, quand on les voit pour la première fois, produisent une grande impression. Le désert a un aspect désolé et cependant attrayant. Il exerce sur l'imagination une sorte de fascination irrésistible, ce qui explique la passion de certains explorateurs pour ces régions étranges et dangereuses. Le désert, contrairement à l'opinion commune, est fort peuplé, et il est difficile d'y faire quelques kilomètres sans y rencontrer des Arabes.

ROUTE DE SIDI-OKBA. — Les Zibans, dont Biskra est la reine, se divisent en trois régions : le Zab Chergui à l'est ; le Zab Guebli au sud ; le Zab Dahraoui au nord.

Presque tous les étrangers qui viennent à Biskra font une excursion dans le Zab Chergui, et vont à Sidi-Okba ; quelques-uns se risquent dans le sud et gagnent Tougourt par l'Oued-R'ir. Un bien petit nombre se dirige vers le Zab Dahraoui.

Pour aller à Sidi-Okba, on quitte Biskra par la porte de l'est, et on descend sur les bords de l'oued. Si vous êtes en voiture, il faut un véhicule solide et attelé de deux bons



Route de Sidi-Okba.



Sidi-Okba.

chevaux, car ici le mot route est une expression tout à fait impropre. On le comprend immédiatement en traversant à gué l'oued presque toujours à sec, mais dont le lit raboteux et plein de cailloux a près d'un demi kilomètre de large. Parfois, à la suite de pluies exceptionnelles, il s'enfle, coule à pleins bords et interrompt toute communication avec Sidi-Okba.

L'oued franchi, vous vous trouvez dans une plaine aride et brûlée où le chemin suivi



Une rue, à Sidi-Okba.

(Cliché de M. le capitaine Vicq.)



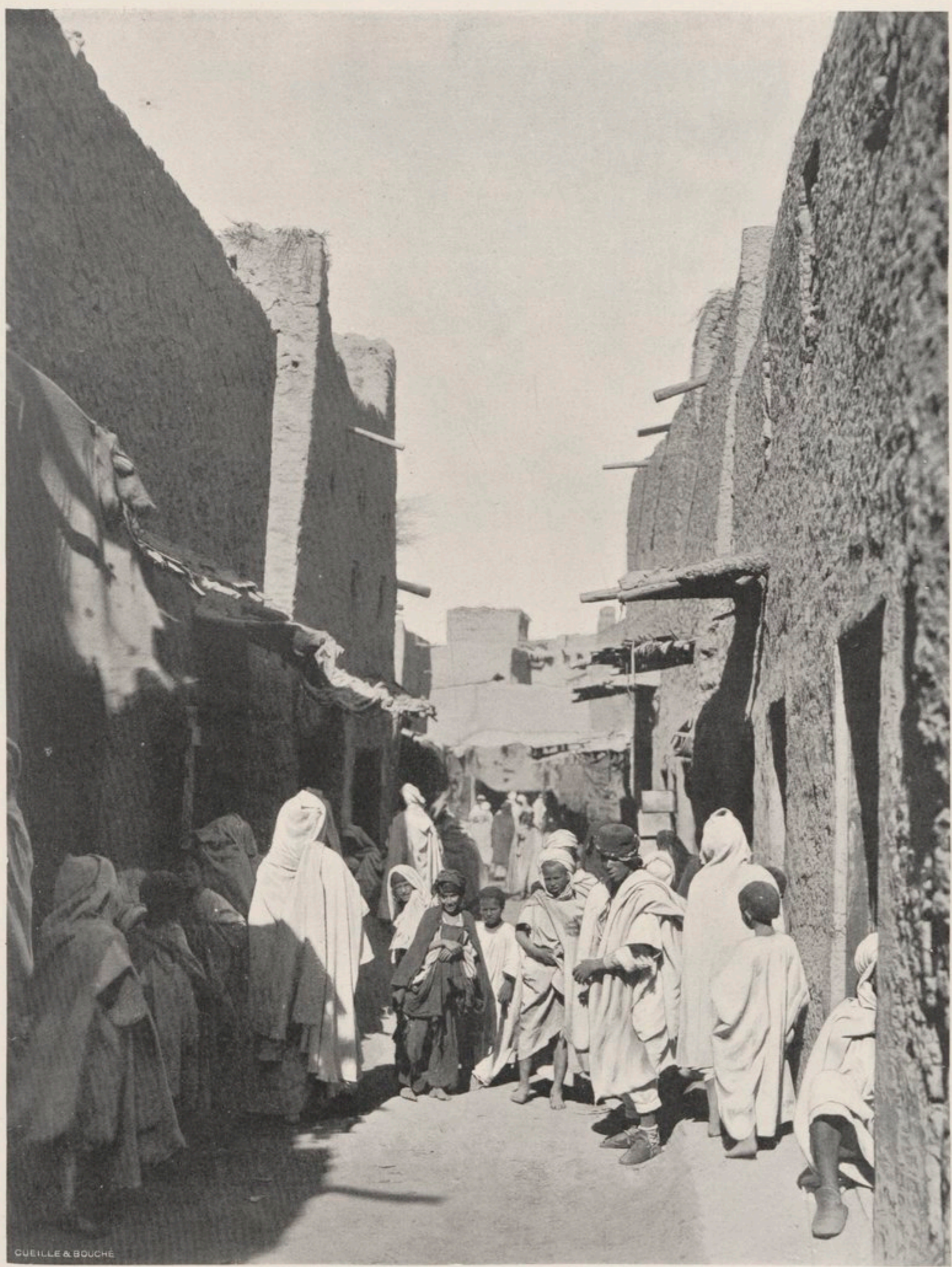
Le village et l'oasis de Sidi Okba.

par votre attelage est fait de fondrières et de pierres. Mais, quand il devient trop mauvais, on en est quitte pour l'abandonner et passer à côté, où si les cailloux sont les mêmes, les ornières du moins n'ont pas encore eu le temps de se former.

Ce chemin s'améliore pourtant chaque année, et l'on peut prévoir le moment où la route sera vraiment carrossable.

A 22 kilomètres de Biskra, on arrive à l'oasis de Sidi-Okba. Le terrain sablonneux est ensemencé d'orge pendant l'hiver. Les palmiers cachent le village.

VUE DE SIDI-OKBA. RUES. SCÈNES. — Sidi-Okba, misérable village, bâti en terre comme tous ceux du désert, est la capitale religieuse des Zibans. Au centre du village est une mosquée d'une architecture sommaire qui



Une rue, à Sidi-Okba.



terrasse d'où l'on découvre tout le village et les palmiers qui l'entourent. Un minaret en forme d'obélisque domine la mosquée. On y peut monter et du sommet la vue s'élargit encore.

La tombe de Sidi-Okba est située près du Mihrab. Très modeste, elle est recouverte d'étoffes de soie

recouvre la tombe de l'émir Sidi-Okba-ben-Nafi, tué avec toute sa tribu par les Berbères en l'an 681 après Jésus-Christ. Cette mosquée, but de pèlerinage pour les Arabes, est le plus ancien monument élevé en Algérie par l'Islamisme. Elle est surmontée d'une



avec des inscriptions. Une porte en bois sculpté provenant du Hodna donne entrée dans la mosquée.

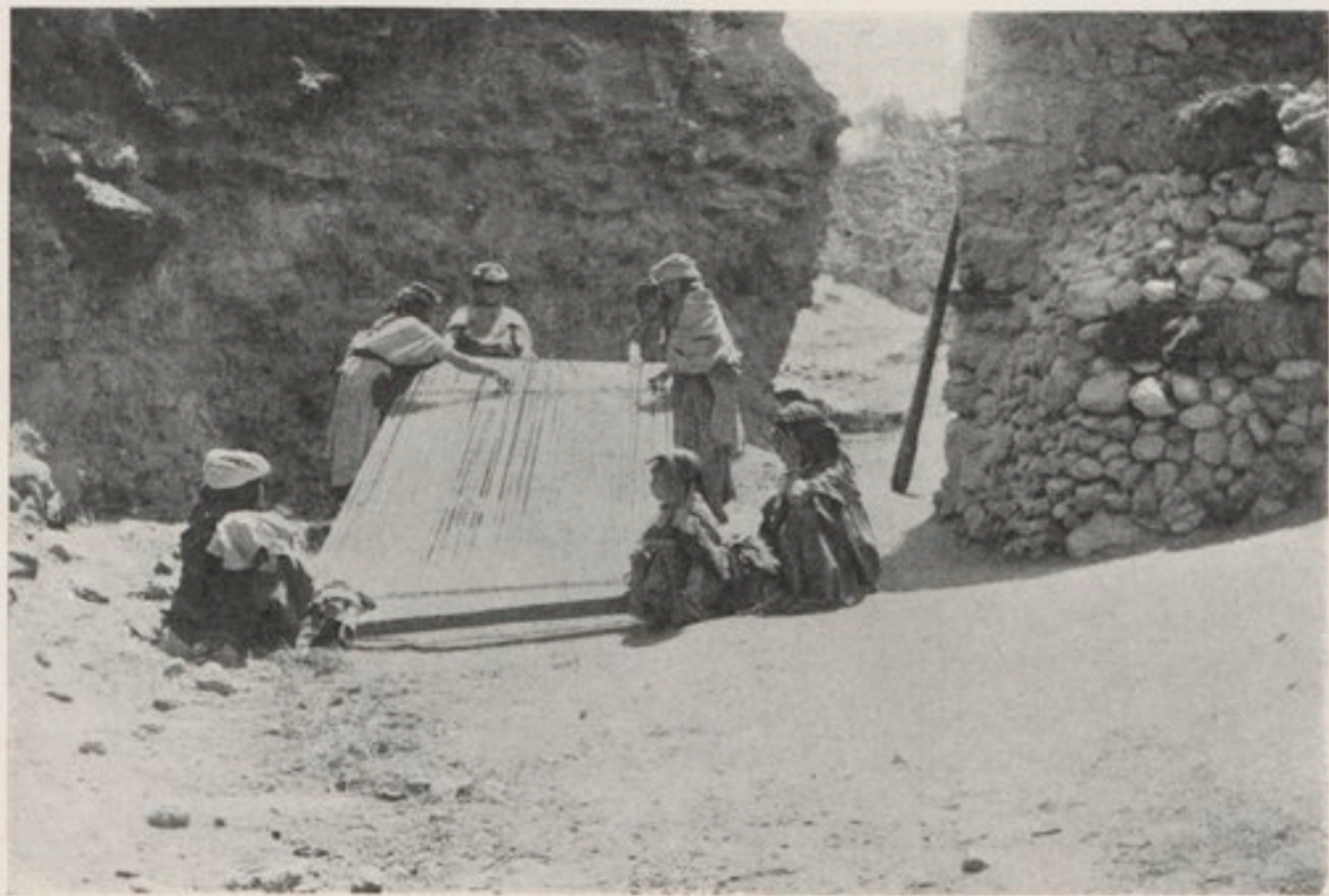
Le nom de Sidi-Okba est resté populaire dans le Sud Tunisien et dans les Zibans. Quand le célèbre marabout, qui peut-être venait d'Orient, entra en Tunisie, il se trouva un jour, à la tête de ses cavaliers, dans une plaine ro-

Scènes de la rue, à Sidi-Okba.

cailleuse, désert sinistre où s'étale aujourd'hui la ville sainte de Kairouan, et campa

car telle est la volonté de Dieu. » Ils lui objectèrent qu'il n'y avait ni eau pour boire, ni bois ni pierres pour construire. Sidi-Okba leur imposa silence par ses mots : « Dieu y pourvoira. »

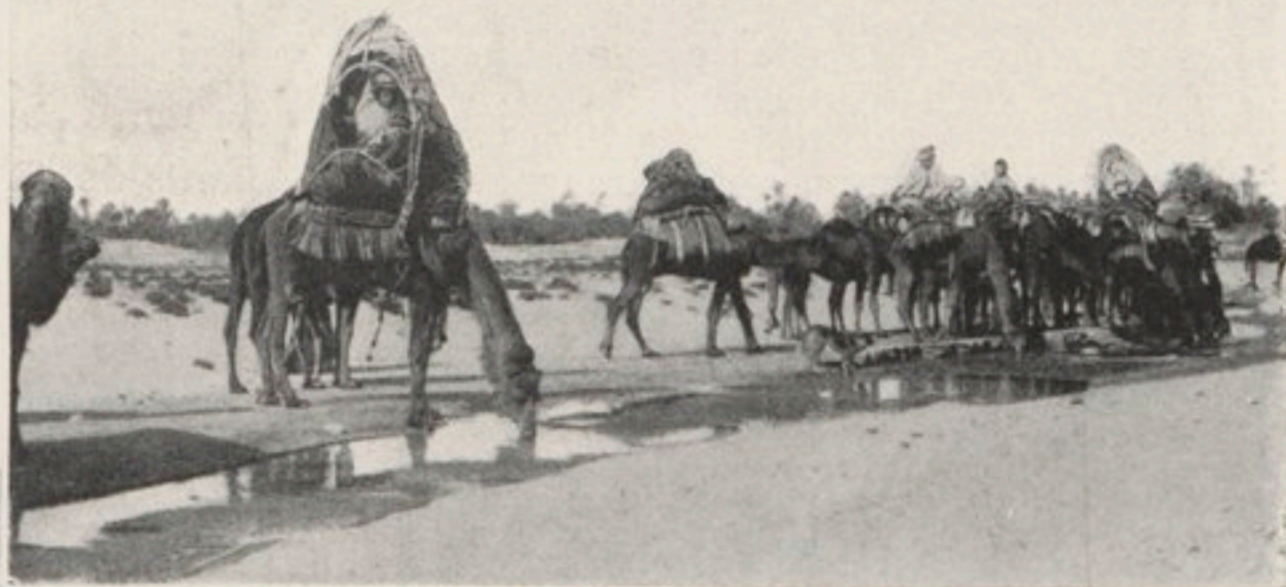
« Le lendemain on vint lui annoncer qu'une levrette avait trouvé de l'eau. On creusa à cet endroit et on découvrit à seize mètres sous le sol la source qui alimente le grand puits coiffé d'une coupole où un chameau



Métier à tisser.

dans cette solitude. « Ses compagnons, dit Guy de Maupassant, surpris de le voir s'arrêter en ce lieu, lui conseillèrent de s'éloigner, mais il répondit :

« — Nous devons rester ici et même y fonder une ville,



Caravane.



Passage d'un oued. (Clichés de M. le lieutenant Rouget.)

tourne, tout le long du jour, la manivelle élévatoire.

« Le lendemain encore, des Arabes, envoyés à la découverte, annoncèrent à Sidi-Okba qu'ils avaient aperçu des forêts sur les pentes des montagnes voisines.

« Et le jour suivant, enfin,

des cavaliers, partis le matin, rentrèrent au galop, en criant qu'ils venaient de rencontrer des pierres, une armée de pierres en marche, envoyées par Dieu sans aucun doute. »

C'est ainsi que fut bâtie Kairouan.

Après cet exploit Sidi-Okba envahit les Zibans, mais il fut massacré par les Berbères avec tous les siens auprès de Biskra, à l'endroit même où s'élève la mosquée qui renferme son tombeau.

Sidi-Okba est la plus intéressante des excursions qui peuvent se faire en partant de Biskra.

Les deux ou trois rues qui composent la ville sont pleines d'animation. Des échoppes où l'on vend de mauvaises oranges, et sur-



Place et mosquée, aux Ouled-Djellal

(Cliché de M. le capitaine Vieq.)

tout des dattes, les bordent, et semblent faire un certain commerce. Au centre, sur une grande place, se tient le marché. L'étranger qui vient à Sidi-Okba s'y voit immédiatement entouré par une troupe invraisemblable d'enfants dont il essaie généralement de se débar-

rasser en jetant quelque menue monnaie. Il ne réussit qu'à en accroître le nombre, et ce régime bruyant l'accompagne sans se lasser.

DANS LES ZIBANS. UN MÉTIER A TISSER. — L'industrie dans les Zibans est évidemment dans l'enfance, parce que les besoins sont presque nuls. Elle se borne à la fabrication des objets de première nécessité, en particulier au tissage de la laine des moutons ou du



Marché, aux Ouled-Djellal.

(Cliché de M. le capitaine Vieq.)



L'oued Djeddi, aux Ouled-Djellal.

(Cliché de M. le capitaine Vicq.)

poil des chameaux. Ce sont les femmes qui se livrent à la préparation des fils et qui les étendent sur un métier à tisser de construction rudimentaire. Elles fabriquent ainsi des burnous, unique vêtement des nomades du désert.

PASSAGE D'UN
GUÉ. CARAVANES.
— L'agriculture, dans le désert, donne lieu à certains échanges. Le transport des dattes, des étof-

fes, de la poudre, du sel, se fait à dos de chameaux. Bien que cet animal n'ait pas toute la sobriété dont l'a gratifié la légende, c'est le seul, parmi les animaux domestiques, qui résiste au climat du désert. Il se contente pour nourriture de quelques noyaux de dattes concassés, de quelques poignées d'alfa et d'un peu d'eau avidement avalée quand il rencontre un ruisseau.



Une épave dans le désert.



Porte sur la place des Ouled-Djellal.

(Cliché de M. le capitaine Vieq.)

PLACE, MOSQUÉE, MARCHÉ DES OULED-DJELLAL. — Les Ouled-Djellal sont une des oasis du Zab Guebli. On y compte 45,000 palmiers et 1,400 maisons, dont quelques-unes sont bâties en pierre. Certaines même sont décorées intérieurement de colonnes de marbre extrait des carrières situées sur les rives de l'Oued-Djeddi. La mosquée est surmontée d'un minaret très élevé qui va en s'amin-

cissant vers le sommet. Le marché est bordé de maisons avec arcades assez curieuses.



Aux bords de l'oued Djeddi.

(Cliché de M. le capitaine Vieq.)

L'OUED-DJEDDI. — L'Oued-Djeddi (la rivière du chameau) est un de ces nombreux cours d'eau du Sahara qui sortent de terre après un cours souterrain dans le sable ; il arrose quelques palmiers à Sidi-Mohammed-Moussa, et va se perdre dans le chott Melr'ir.

Certains coins de

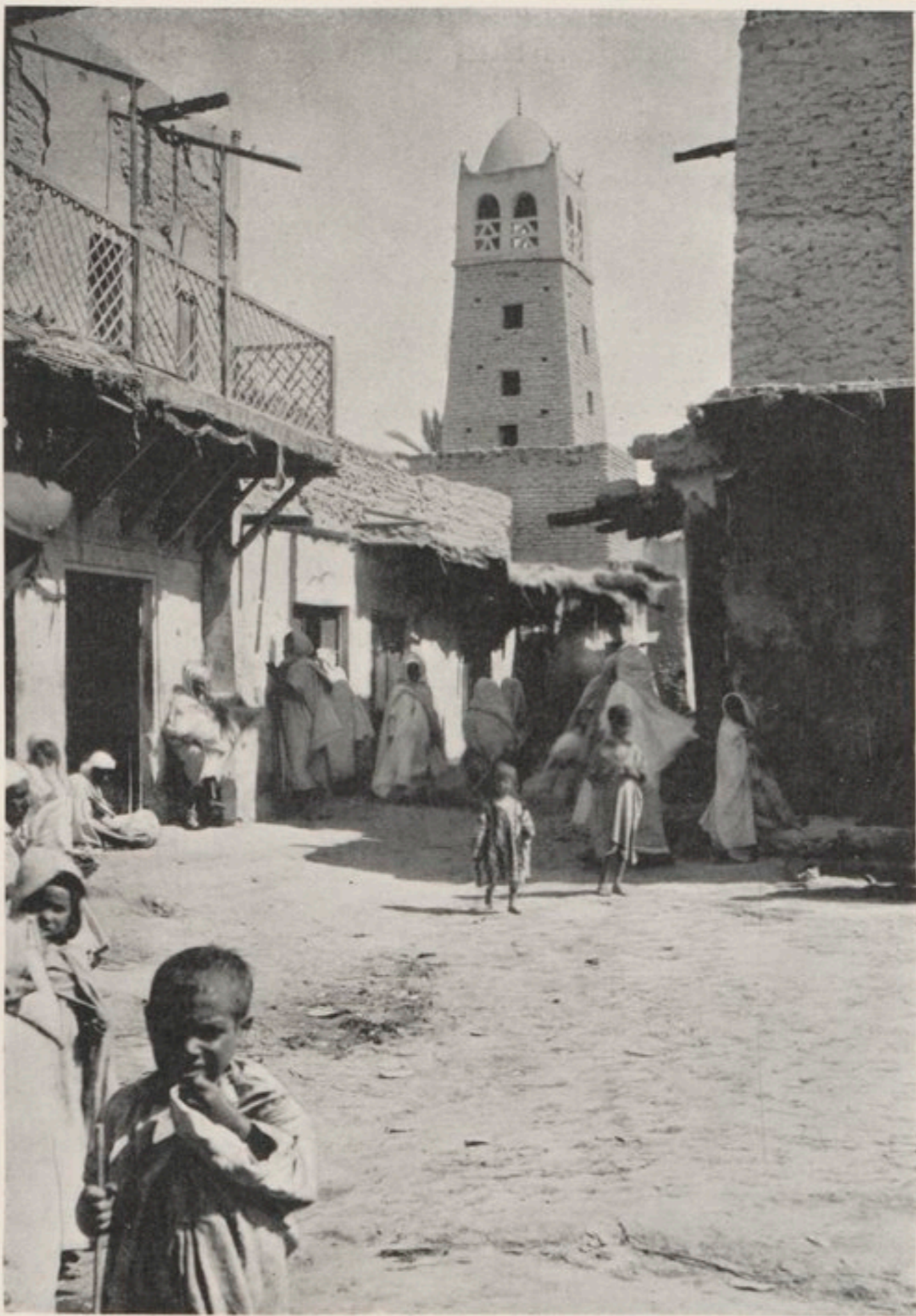
ses rives ne manquent pas de caractère. De beaux palmiers y poussent en grand nombre et y jettent une note charmante.

Quatre kilomètres plus loin, Tolga est une des plus importantes oasis des Zibans. L'Aïn-Seddoud l'arrose et y débite 3,600 mètres

UNE ÉPAVE DANS LE DÉSERT.
— Les pistes sahariennes sont jalonnées par les squelettes des chameaux. Ces carcasses, blanchies par le temps et nettoyées par les oiseaux de proie, sont en beaucoup d'endroits les seuls indices du chemin à suivre. Depuis l'occupation française, des lignes télégraphiques remplacent plus avantageusement ces tristes poteaux indicateurs. Mais ces malheureux animaux n'en sont pas moins dévorés en nombre considérable par le Sahara. Le ravitaillement de nos colonnes dans l'extrême sud en a fait d'effroyables hécatombes, si bien que les chemins de fer de pénétration, pour coûteux qu'ils soient, finiront par devenir économiques et nécessaires.

TOLGA. UNE RUE. — De Biskra au Zab-Dahraoui, dont la capitale est El-Amri, on compte 48 kilomètres. On trouve quelques curiosités le long de ce chemin qui ne peut se faire qu'à cheval.

A 36 kilomètres de Biskra, on rencontre Zaatcha, célèbre par le siège de 1839. Zaatcha, que commandait Bou-Ziou, ancien porteur d'eau à Alger, résista cinquante-deux jours. La ville fut prise d'assaut par Canrobert, Barral et Lourmel. Bou-Ziou y fut tué.



Une rue, à Tolga (Cliché de M. le capitaine Vicq.)

cubes d'eau à l'heure. C'est à Tolga que se réfugia le sergent-major Pelisse, qui seul échappa au massacre des Français dans la Casbah de Biskra en 1844.

La ville, qui possède quelques ruines

romaines, présente un certain nombre de maisons en pierre et une mosquée avec un petit minaret. On y remarque des puits nombreux avec un système de perches pour puiser l'eau, qu'on retrouve sous une forme analogue dans l'ouest de la France, aux environs d'Angers.



Une rue, à El-Amri.

(Cliché de M. le capitaine Vicq.)

EL-AMRI. UNE RUE. OASIS. KOUBA. — El-Amri, à 48 kilomètres de Biskra, est l'oasis la plus éloignée du Zab Dahraoui. On y trouve 16,000 palmiers et des koubas surmontées de dômes ovoïdes assez curieux.

Il faut bien dire que tous ces villages sahariens ont entre eux une grande ressemblance.

RUINES ROMAINES A HASSI-SADOURI. — Il semble que le Zab ait été autrefois plus fertile. En tous cas, il fut certainement convoité et occupé par les Romains pour qui il caractérisait l'extrémité du monde. On retrouve, en plein désert, à Hassi-Sadouri, des ruines considérables, la trace d'un camp avec des fortifications qui produisent un étrange effet en plein Sahara.

On a essayé de rendre à ces régions leur ancienne prospérité, et une société s'est fondée pour creuser des puits artésiens dans la vallée de l'oued R'ir. Déjà de puits nombreux l'eau jaillit en abondance et arrose des milliers de palmiers qui non seulement fournissent des dattes en quantités considérables, mais dont l'ombrage permet quelques cultures précieuses, bien qu'éphémères.

VILLAGE PRÈS DE TOUGGOURT. — La route de Touggourt traverse l'Oued R'ir et de nombreux villages s'y élèvent. Grâce à eux, on peut sans trop de peine franchir les 204

kilomètres qui séparent Touggourt de Biskra. La vallée de l'Oued-R'ir, sur un parcours de 150 kilomètres, est une suite presque ininterrompue d'oasis dont la verdure vigoureuse forme un contraste singulier avec le sol environnant où seules les efflorescences salines dénotent la présence d'un chott.

Une nappe d'eau souterraine existe à des profondeurs variables sous toute cette région.

Depuis des siècles les habitants de Touggourt en connaissent l'existence et quelques forages avaient fait apparaître l'eau de cette mer intérieure. Grâce aux moyens perfectionnés de l'industrie moderne, on a pu ainsi faire jaillir du sol, par de nombreux puits, plus de 300,000 litres par minute.

Le nombre des dattiers ainsi

d'avril. Passé cette date, la chaleur devient insupportable et la traversée du Sahara



Kouba, à El-Amri.



Kouba, à El-Amri.

arrosés est de près d'un million et la population a plus que doublé.

Il est probable qu'un jour, peut-être prochain, verra les rails de la voie ferrée s'avancer jusqu'à Touggourt.

Les touristes, — et le nombre s'en accroît chaque année, — qui veulent faire le voyage de Biskra à Touggourt, devront se mettre en route du mois de décembre aux premiers jours

deviendrait impossible à des gens qui ne sont pas acclimatés. Un service de diligence existe tous les deux jours et met 36 heures à faire le trajet.

Touggourt se signale au loin par les hauts minarets de ses



La route, à El-Amri.

(Clichés de M. le capitaine Vieg.)

grandes mosquées et par les dômes de dix autres moins importantes. « Une enceinte régulière l'entoure, dit M. E. Cat, jadis bordée

resse qui renferme la demeure de l'agha et une caserne entourée d'un mur bastionné et crénelé. »



Camp romain,
à Hassi-Sadouri.

d'un fossé plein d'une eau fangeuse et nauséabonde que l'agha Ben Driss a fait dessécher et planter d'arbres. Quand on y a pénétré, on se trouve sur une grande place irrégulière, bordée d'un côté par des maisons dont les toitures reposent sur de grossières arcades. A un angle se dresse la Casbah, véritable forte-



Un village du Sahara.

(Clichés de M. le capitaine Vieq.)



Vue générale d'Oran, prise de Santa-Cruz.

III. — ORAN

ORAN. VUE PRISE DE SANTA-CRUZ. — Oran est une ville absolument européenne. La population indigène y est parquée dans un coin spécial, et pourtant Oran ne compte que 25,000 Français sur près de cent mille habitants. Près de 40,000 sont d'origine espagnole.

Situé à 424 kilomètres d'Alger, Oran occupait primitivement les pentes qui descendent vers le port. Mais la ville, qui s'accroît sans cesse, a envahi le plateau de Karguenta, où se trouve la gare, et l'accroissement en est si

rapide qu'on peut prévoir le jour où Oran sera la plus grande ville, sinon la plus belle de l'Algérie.

Oran n'a presque aucun monument intéressant. L'hôtel de ville, tout moderne, est d'un bon style, mais banal. Au devant s'élève une colonne commémorative du combat de Sidi-Brahim. La mosquée est une construction d'un intérêt médiocre. La promenade de l'Étang domine le port et permet d'embrasser un admirable panorama.

A l'ouest d'Oran s'élève un mamelon isolé,

haut de 580 mètres, le Mourdjadjo, dont il faut faire l'ascension, si l'on veut avoir une vue d'Oran et du pays environnant. On peut, si l'on veut, se contenter de monter au fort de Santa-Cruz, situé sur un des contreforts du Mourdjadjo. De là, on domine la chapelle de Santa-Cruz et le port, jusqu'aux falaises d'Arzeu, la plaine de Karguenta et l'immense Sebkra que longe le chemin de fer d'Aïn-Témouchent.

vue très belle sur la ville, avec le port à droite, et le fort de Santa-Cruz comme horizon.



Port d'Oran.

Oran, vue prise de la mosquée.

ORAN. LE PORT. — Pour bien voir le port dans son ensemble, on peut aller sur le môle qui l'abrite; mais la vue prise de la promenade de l'Étang est peut-être plus intéressante.

Elle serait plus belle encore du château qui la domine et qui est occupé par l'autorité militaire, mais il n'est pas très facile d'y pénétrer en

ORAN. VUE PRISE DE LA MOSQUÉE. — Du minaret de la mosquée, on a également une

raison des services qui y sont installés. Ce n'est d'ailleurs pas indispensable.

ORAN. MOSQUÉE DU PACHA. PORTE. COUR. — La mosquée du Pacha, ou grande mosquée, a été construite par ordre de Baba-Hassem, pacha d'Alger, avec l'argent extorqué aux chrétiens pour le rachat des captifs. Elle est entourée d'un mur circulaire au milieu duquel une belle porte, en forme de kouba, est percée pour donner accès dans une cour charmante, ornée de palmiers, décorée d'une belle fontaine, et entourée de jolies arcades



Porte de la mosquée du Pacha, à Oran.



Cour de la mosquée du Pacha, à Oran.

portées par des colonnettes élégantes. La fontaine, dont la vasque vient d'Espagne, sert aux ablutions des musulmans. La porte, très remarquable, a été construite en 1864. Le minaret situé dans l'angle oriental est très élancé. Cette cour est un des coins les plus pittoresques de la ville, et ils sont rares.

MERS-EL-KÉBIR. — Les environs d'Oran sont intéressants, et tout près de la ville est une promenade quasi-classique : c'est la route de Mers-el-Kébir. Elle est d'ailleurs fort courte : 6 kilomètres.

On quitte Oran par la route resserrée entre la montagne de Santa-Cruz et le port. On

pérature de 32 degrés. Elles paraissent avoir été connues de tout temps. A la prise d'Oran par les Espagnols, le cardinal Ximenès en fit usage, et c'est de leur fréquentation par la fille d'Isabelle la Catholique que vient leur nom actuel.

Mers-el-Kébir, presque couronnée d'un

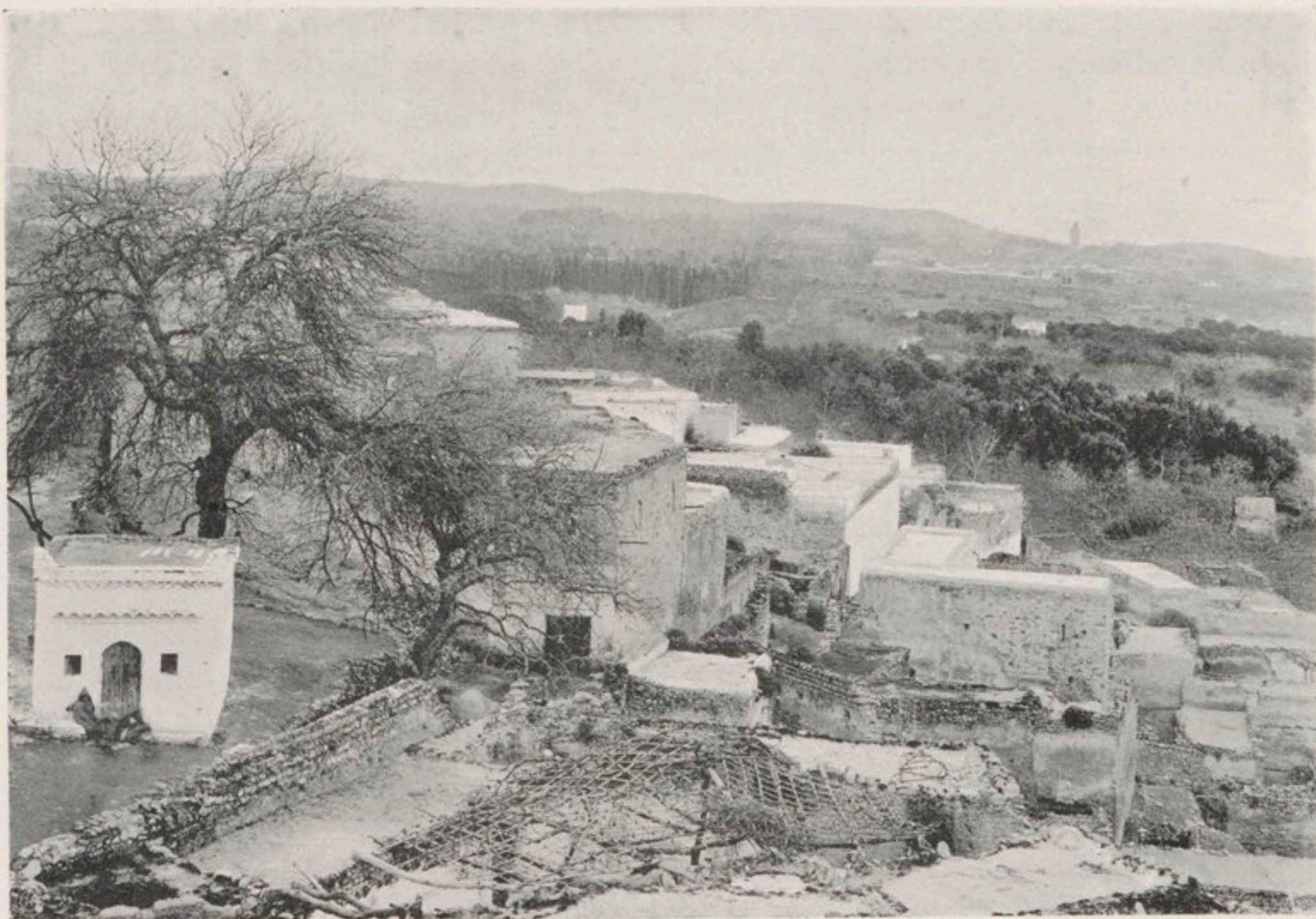


Citadelle de Mers-el-Kébir.

longe le fort La Moune, on traverse un petit tunnel, et désormais resserrée entre la mer et les rochers abrupts du Mourdjadjo, dans les flancs duquel on taille sans cesse pour les travaux du port, elle surplombe la côte, dans laquelle sont creusés les bains de la Reine.

Dans un petit établissement thermal, des sources salines sortent d'une grotte à la tem-

fort pittoresque, abrite une rade très sûre dont on semble vouloir faire le grand port militaire de l'Algérie. Le fort de Mers-el-Kébir n'a plus grande valeur stratégique et il a été transformé en pénitencier. Il a été remplacé par un fort puissant construit au sommet du Sauton, qui domine Mers-el-Kébir, et dont la route d'Aïn-el-Turk longe la base.



Tlemcen, vue prise d'El-Eubad.

TLEMCEM. VUE PRISE D'EL EUBAD. — D'Oran, on peut gagner Tlemcen par deux routes : l'une suit le nord de la Sebkra, traverse Aïn-Témouchent et Pont-de-l'Ysser. Seulement le chemin de fer, qui doit être prolongé, s'arrête à Aïn-Témouchent. Cette route est longue de 142 kilomètres. La seconde,

beaucoup plus longue, mais qui permet d'arriver en chemin de fer à Tlemcen même,

emprunte la ligne d'Alger jusqu'à Sainte-Barbe-du-Tlélat (29 kilomètres), s'en détache pour escalader les pentes du Tafaraoui, traverse Sidi-bel-Abbès et arrive à Tlemcen après des circuits qui en augmentent le trajet.



La place, à Tlemcen.

Tlemcen est une jolie ville presque toute moderne, qui compte 35,000 habitants, dont 3,500 Européens et 5,000 Juifs. Elle est dominée par une montagne coupée à pic, le Lella Setti, qui s'élève à plus de 1,000 mètres et d'où l'on a une admirable vue. Une autre très belle vue s'offre au visiteur quand il monte sur les hauteurs où se trouve le village d'El Eubad, à un kilomètre est de Tlemcen, dont le minaret de la mosquée fait une trouée dans le bleu du ciel.

Tlemcen a un climat plus tempéré que les autres villes de l'Oranie. L'hiver y est souvent assez froid, et la neige y fait quelques rares apparitions. Elle doit cette douceur de température à son altitude, au voisinage des montagnes et à la présence de nombreuses sources qui permettent aux oliviers et aux orangers de pousser avec vigueur.

LA PLACE, A TLEM-CEN. — Tlemcen est une place de guerre, entourée de remparts. Dans la ville même, le Méchouar, ancienne forteresse, forme une ville à part. C'était jadis une ville prospère de 100,000 âmes, que le régime turc avait presque changée en désert.

Devant le Méchouar s'étend l'esplanade, beau boulevard ombragé de platanes. La grande place Cavaignac, au centre de la ville, également ornée d'arbres, est bordée de constructions modernes, de la Médersa (école arabe) et de la grande mosquée.

Le quartier des Juifs, entre la place de la Mairie et le Méchouar, est composé de maisons basses et obscures où l'on descend par un escalier comme dans une cave. Les murs lézardés et percés de deux ou trois trous en guise de fenêtres, laissent apercevoir des enfants nus ou en loques qui se gourment dans les cours. Dans ce dédale de rues et d'impasses, on ne rencontre personne. A tout moment, les maisons se rejoignent; des bâtiments coupent la rue, au-dessous desquels on passe comme sous une porte basse en se courbant. Ces coins, presque inaccessibles, ces demeures qui ressemblent à des



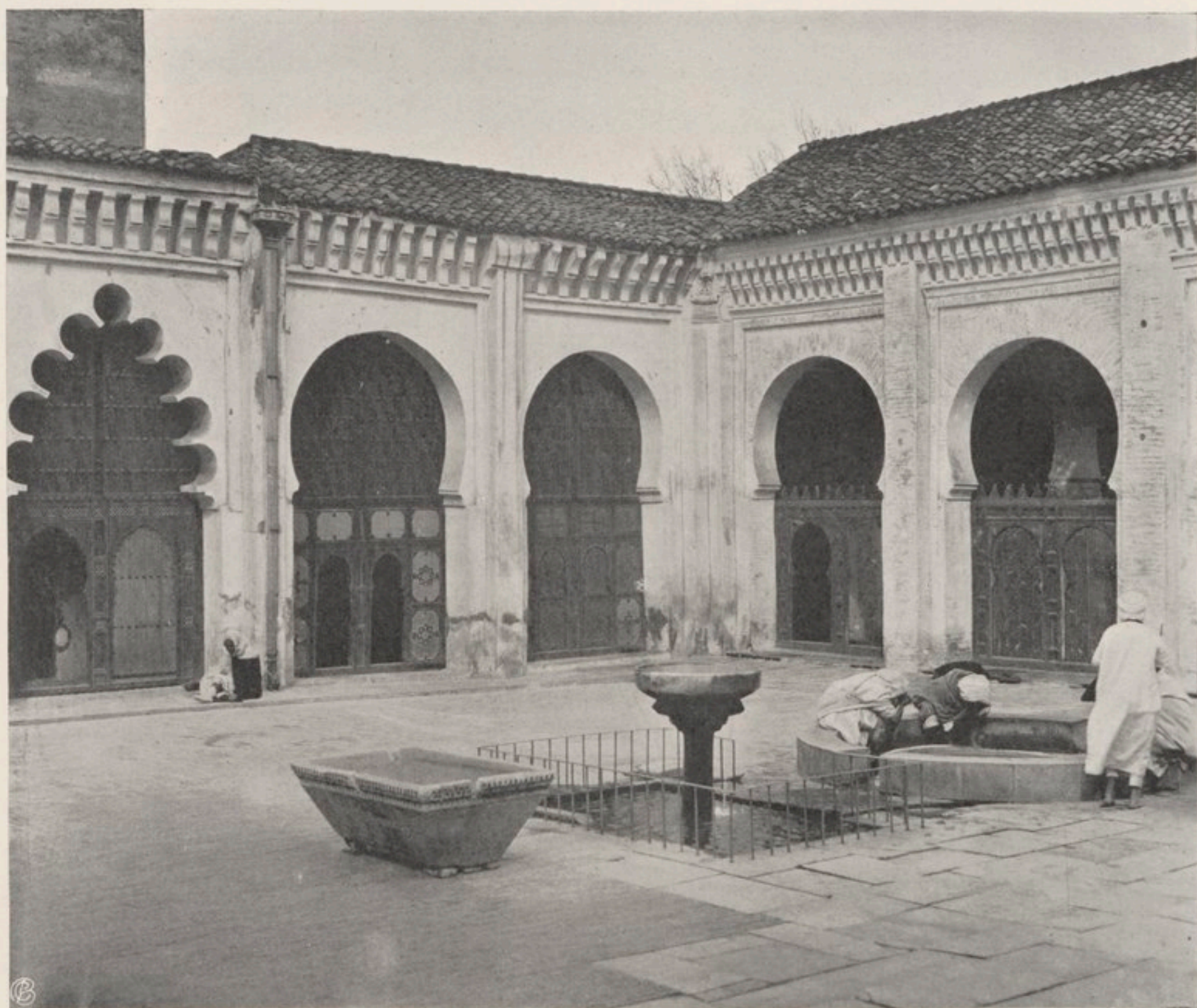
Mauresques de Tlemcen.

prisons ou à des repaires, montrent combien misérable et précaire devait être autrefois la condition des Juifs sous la domination turque.

La partie habitée par la population maure, entre les rues Bab-el-Djiad et le Méchouar, est

aussi tortueuse et difficile d'accès. Mais là, du moins, les maisons, dont l'extérieur est peu engageant, présentent, une fois la porte franchie, de belles cours entourées de bâtiments relativement confortables.

TLEMCEM. COUR DE LA MOSQUÉE. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE. — Tlemcen est la ville sainte de l'Oranie. Après le traité de la Tafna, signé entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader, cette place fut pendant cinq ans la capitale



Cour de la mosquée, à Tlemcen.

MAURESQUES DE TLEMCEM. — Les Mauresques de Tlemcen ne laissent pas facilement voir leurs visages. Comme à Alger, elles sortent voilées, et ce voile ne laisse apercevoir qu'un œil. Cependant, il y a quelques exceptions à la règle, et les Juives sont moins farouches.

du grand chef arabe. Mais nos troupes l'occupèrent définitivement en 1842.

La grande mosquée (Djama-Kebir), une des soixante que l'on voyait autrefois dans la ville, forme un carré de 60 mètres de côté, percé de huit portes, et surmonté à l'ouest

d'un minaret en briques, revêtu d'ornements en céramique. Il a 35 mètres de hauteur. Un escalier de 130 marches permet d'arriver au sommet, d'où l'on a une belle vue.

Les bâtiments de la mosquée forment les quatre côtés d'une cour au milieu de laquelle est une fontaine pour les ablutions. La fon-



Intérieur de la mosquée, à Tlemcen.

taine, comme le pavage de la cour, est en onyx. De belles arcades entourent la cour.

L'intérieur de la mosquée est remarquable. La nef principale, si l'on peut ainsi parler, est longue de 50 mètres et large de 20. Les voûtes sont supportées par soixante-douze piliers sur lesquels s'appuient des arceaux en ogives dentelées, au nombre de treize, et forment six travées dans le sens de la

longueur. Le Mihrab est d'une riche ornementation.

La grande mosquée, ainsi que le rapporte une inscription qui décore la coupole du Mihrab, a été construite en 1136 après Jésus-Christ.

On peut trouver excessif le surnom de « Grenade Africaine » donné par les historiens complaisants à Tlemcen. Mais on doit reconnaître que c'est la ville la plus intéressante du département d'Oran.

Grâce à ses sources qui ne tarissent jamais, même pendant les ardeurs de la canicule, Tlemcen est entourée de jardins ombragés où l'oranger, l'olivier, le figuier, le caroubier, la vigne forment comme un délicieux berceau de verdure, et si rares sont les arbres en Algérie que l'arrivée à Tlemcen, au milieu de cette vigoureuse frondaison, repose la vue et forme un contraste saisissant avec tant de plaines dénudées parcourues auparavant.

L'industrie à Tlemcen est assez développée et le tissage de la laine est en honneur chez les indigènes.

On y fabrique des couvertures de laine, des tapis, des broderies et quelques armes.

Inutile de dire qu'en dehors des mosquées et du Méchouar, il n'existe aucun monument curieux à Tlemcen. La sous-préfecture et le Palais de Justice n'offrent aucun intérêt.

AGADIR. — Agadir est vraisemblablement le berceau de Tlemcen. La Grenade africaine, comme on l'appelait jadis, fut bâtie, sous le nom de Pomaria, par les Romains, sur l'emplacement d'Agadir, où une inscription trouvée près du minaret donne quelques renseignements sur ces origines lointaines.

Agadir est aujourd'hui une suite de jardins et de maisons à moins d'un kilomètre de la porte de Babel-Djiad. De l'ancienne Agadir, il ne reste rien. La mosquée a été détruite. Il ne subsiste que le minaret, haut d'une cinquantaine de mètres, avec de jolis ornements à sa partie supérieure. La mosquée, élevée en l'an 789, était vraisemblablement antérieure à ce minaret. Cette haute tour, isolée au milieu d'un paysage charmant, est d'un heureux effet.

EL-OURIT. — La station qui précède Tlemcen quand on y arrive par le chemin de fer, s'appelle Aïn-Fezza. A partir de là, la voie

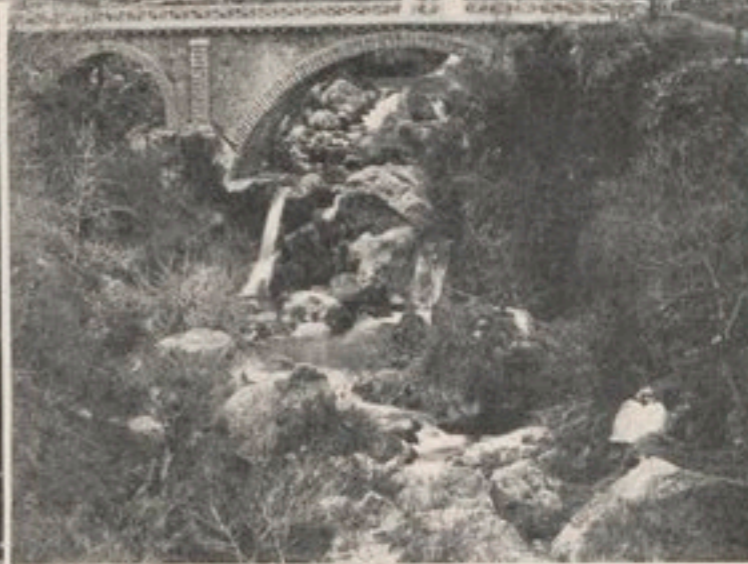
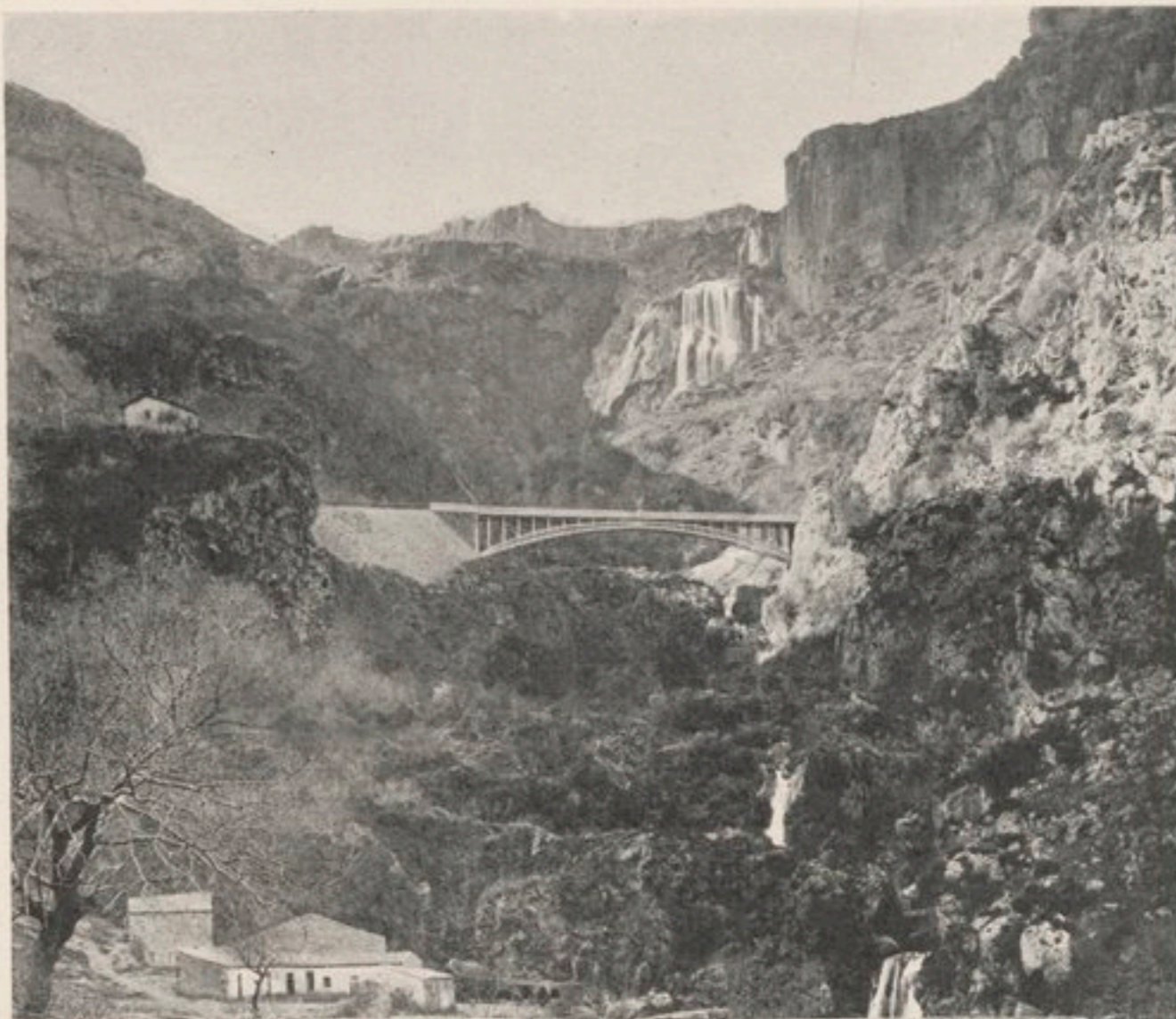


Agadir.

ferrée entre dans une gorge profonde qu'elle contourne à mi-hauteur. De la ligne, on a une vue extraordinairement belle sur ces

montagnes sauvages et pittoresques. Au fond du ravin, le Safsaf roule au milieu des rochers. Peu à peu le train se rapproche du fond de la gorge, passe sur un pont métallique d'où l'œil émerveillé voit bondir tout autour des cascades superbes, puis s'engouffre sous un tunnel d'où il ressort presque à la gare de Tlemcen.

Par la route, le spectacle n'est pas moins remarquable, et il a l'avantage d'être plus prolongé. La route contourne toute la gorge d'El-Ourit, trace une demi-circonférence



El-Ourit.

qui la fait passer au pied même des cascades, et franchit le Safsaf sur un pont de pierre, tandis que le chemin de fer traverse au pied de la cascade supérieure.

Les chutes sont au nombre de trois ou quatre. La chute supérieure forme une belle nappe qui tombe du haut de la gorge dans un premier bassin au-dessus du pont du che-

El-Ourit.

min de fer. Une seconde cascade amène l'eau dans un bassin circulaire d'où une troisième la fait passer au niveau de la route de Tlemcen, situé à 8 kilomètres.

MANSOURAH. FORTIFICATIONS. MINARET.
— Près de la porte de Fez, à Tlemcen, le marabout très simple de Sidi-bou-Djema, dont une treille séculaire ombrage le sanctuaire, indique le chemin de Mansourah. A 3 kilomètres plus loin, on se trouve tout à coup en présence de ruines étranges, immenses, inattendues. C'est Mansourah, autrefois ville considérable par son industrie, son luxe et ses monuments. Fondée en

l'avoir fondée. Abou'l-Hassen, le Sultan Noir, revint s'établir à Mansourah, en 1335, pour assiéger Tlemcen, et l'occupa deux ans.

De Mansourah, il ne reste que les murs d'enceinte et les ruines de la mosquée. Les murailles flanquées de tours carrées ont quatre kilomètres de tour et encerrent un rectangle de cent hectares. Elles sont construites en terre battue, et ont près de deux mètres d'épaisseur, douze mètres de hauteur.

Ce procédé de construction, qui s'appliquait à une ville évidemment éphémère par sa destination même, explique pourquoi il n'est resté que des ruines informes en beaucoup d'endroits.

Elles sont assez bien conservées au nord et à l'ouest; mais les matériaux employés à leur construction amèneront fatalement leur disparition rapide.

La mosquée, dont il ne reste que la partie inférieure des murs, mesure cent mètres sur soixante.

De magnifiques colonnes d'onix en ornaient l'intérieur, quelques-unes de ces colonnes ont été transportées dans la mosquée de Tlemcen, et la vasque de la fontaine qui sert aux ablutions vient



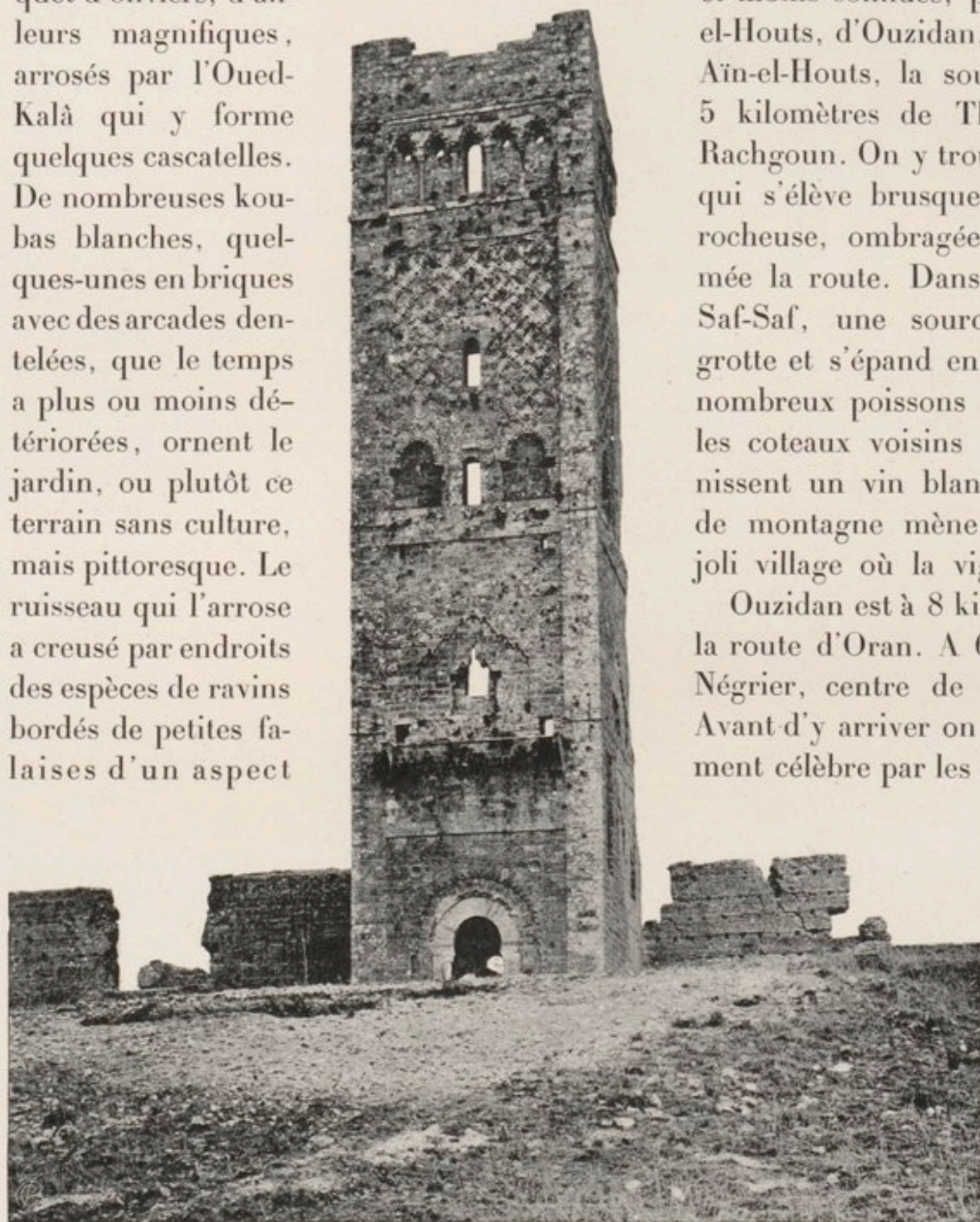
Fortifications de Mansourah.

1302, par Abou-Yakoub, Mansourah n'était qu'une sorte de camp retranché où s'abritaient les assiégeants de Tlemcen.

Abou-Yakoub ayant traité avec le sultan de Tlemcen, évacua Mansourah quatre ans après

de la mosquée de Mansourah. Le minaret est percé d'une belle porte sculptée. La partie supérieure n'a pas été respectée par le temps. Tout un côté s'est effondré, et on a été obligé de faire des réparations afin de consolider le reste.

TLEMCEM. KOUBAS DANS LE BOIS DE BOULOGNE. — Tout près du minaret d'Agadir, se trouve le « Bois de Boulogne », désignation bien prétentieuse pour un simple bouquet d'oliviers, d'ailleurs magnifiques, arrosés par l'Oued-Kalâ qui y forme quelques cascates. De nombreuses koubas blanches, quelques-unes en briques avec des arcades dentelées, que le temps a plus ou moins détériorées, ornent le jardin, ou plutôt ce terrain sans culture, mais pittoresque. Le ruisseau qui l'arrose a creusé par endroits des espèces de ravins bordés de petites falaises d'un aspect



Minaret de Mansourah.

assez curieux. On rentre à Tlemcen par le chemin de la gare et on franchit les murailles de la ville par la porte Bou-Médine. Cette promenade se fait à pied en moins de trois heures.

Il existe autour de Tlemcen de nombreuses promenades intéressantes. Nous en indiquons plusieurs. Mais on pourrait, en s'éloignant un peu, en découvrir d'autres aussi charmantes et moins connues, par exemple celles d'Aïn-el-Houts, d'Ouzidan, et plus loin de Nemours. Aïn-el-Houts, la source aux poissons, est à 5 kilomètres de Tlemcen sur la route de Rachgoun. On y trouve un petit village arabe qui s'élève brusquement au bout de l'allée rocheuse, ombragée d'oliviers, dont est formée la route. Dans un ravin, creusé par le Saf-Saf, une source abondante sort d'une grotte et s'épand en une sorte d'étang où de nombreux poissons nagent et s'ébattent. Sur les coteaux voisins de jolis vignobles fournissent un vin blanc renommé. Un chemin de montagne mène à Bréa (2 kilomètres), joli village où la vigne est bien cultivée.

Ouzidan est à 8 kilomètres de Tlemcen par la route d'Oran. A 6 kilomètres on traverse Négrier, centre de colonisation intéressant. Avant d'y arriver on rencontre le ravin tristement célèbre par les crimes du capitaine Doineau. On remarque à Ouzidan des cascades, des grottes et des jardins ombragés.

CHARRUE ARABE. — Le pays qui environne Tlemcen est bien cultivé. Les oliviers y atteignent des dimensions considérables. Des orangers se rencontrent dans tous les

jardins. La plaine même estensemencée de blé au moins par endroits, et on peut voir l'Arabe conduisant sa charrue attelée sommairement de deux bœufs. La charrue elle-même est très primitive. Elle se compose d'un morceau de



Koubas dans le Bois de Boulogne, à Tlemcen.

bois recourbé et taillé en forme de tranchant. Cet instrument médiocre est pourtant presque suffisant pour l'Arabe qui se contente de gratter légèrement la surface du sol et se garderait bien d'enlever les pierres ou les touffes de palmiers nains qu'il rencontre.



Charrue arabe.

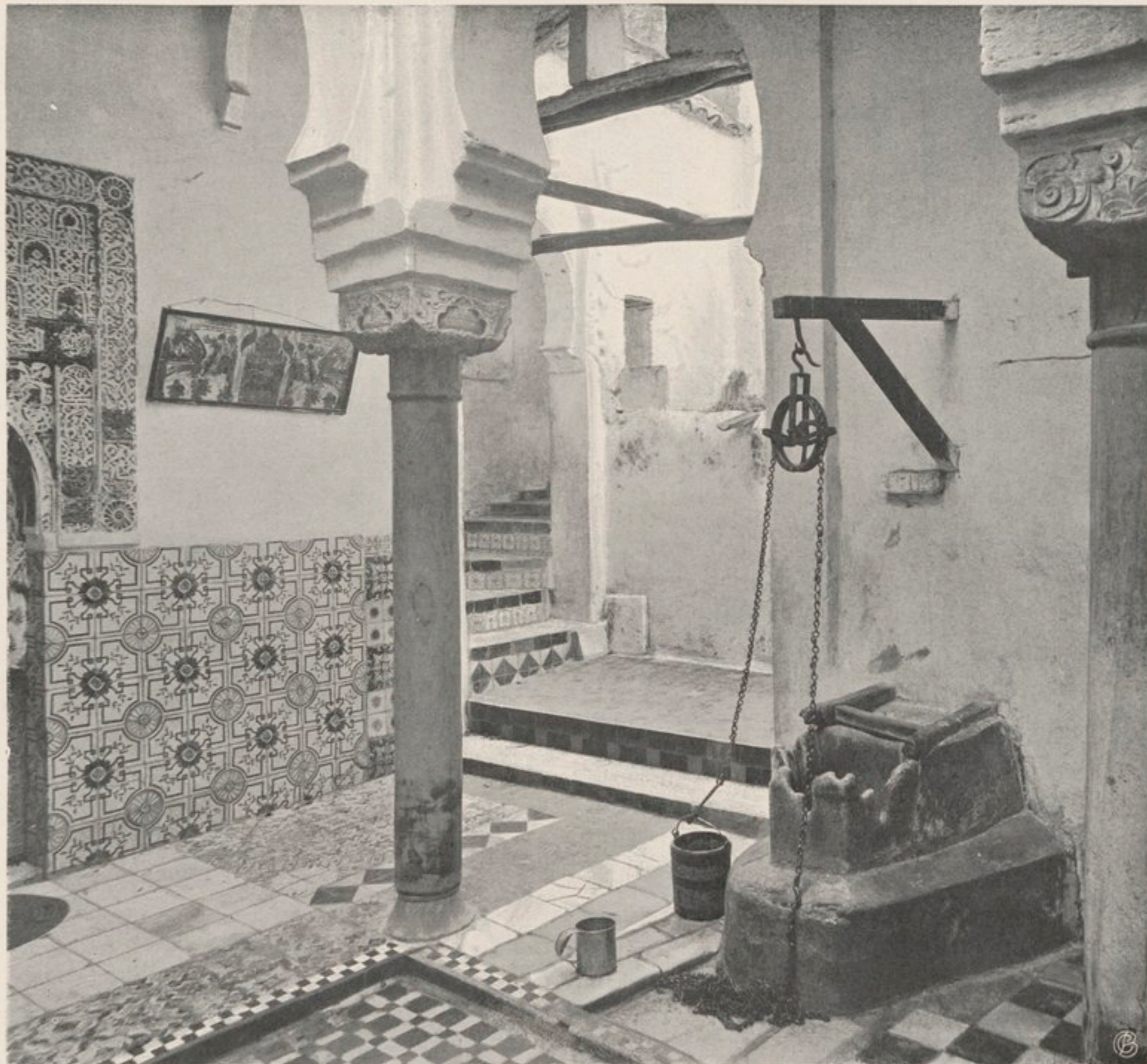
La culture arabe est rudimentaire. La culture espagnole indique un progrès notable. La culture française est très perfectionnée.

Aussi est-il aisé de reconnaître au passage à quelle nationalité appartient le propriétaire du champ qui borde la route.

EL-EUBAD. MOSQUÉE DE SIDI-BOU-MÉDINE. KOUBA. PORTE. INTÉRIEUR. — L'excursion la plus intéressante à Tlemcen, excursion d'ailleurs très facile, est celle d'El Eubad, à moins

l'Algérie : la mosquée de Sidi-bou-Médine, avec le marabout du même nom et la Médersa.

Sidi-bou-Médine naquit à Séville en 1126.



Kouba de Sidi-bou-Médine, à El Eubad.

de 2 kilomètres. El Eubad est un simple village arabe, au milieu des oliviers et des caroubiers, sans grand intérêt par lui-même, mais qui renferme un des plus beaux monuments de

Sa réputation de savant fut si grande dans le monde musulman, que le sultan de Tlemcen voulut se l'attacher. Mais Sidi-bou-Médine mourut en route sur les bords de l'Oued-



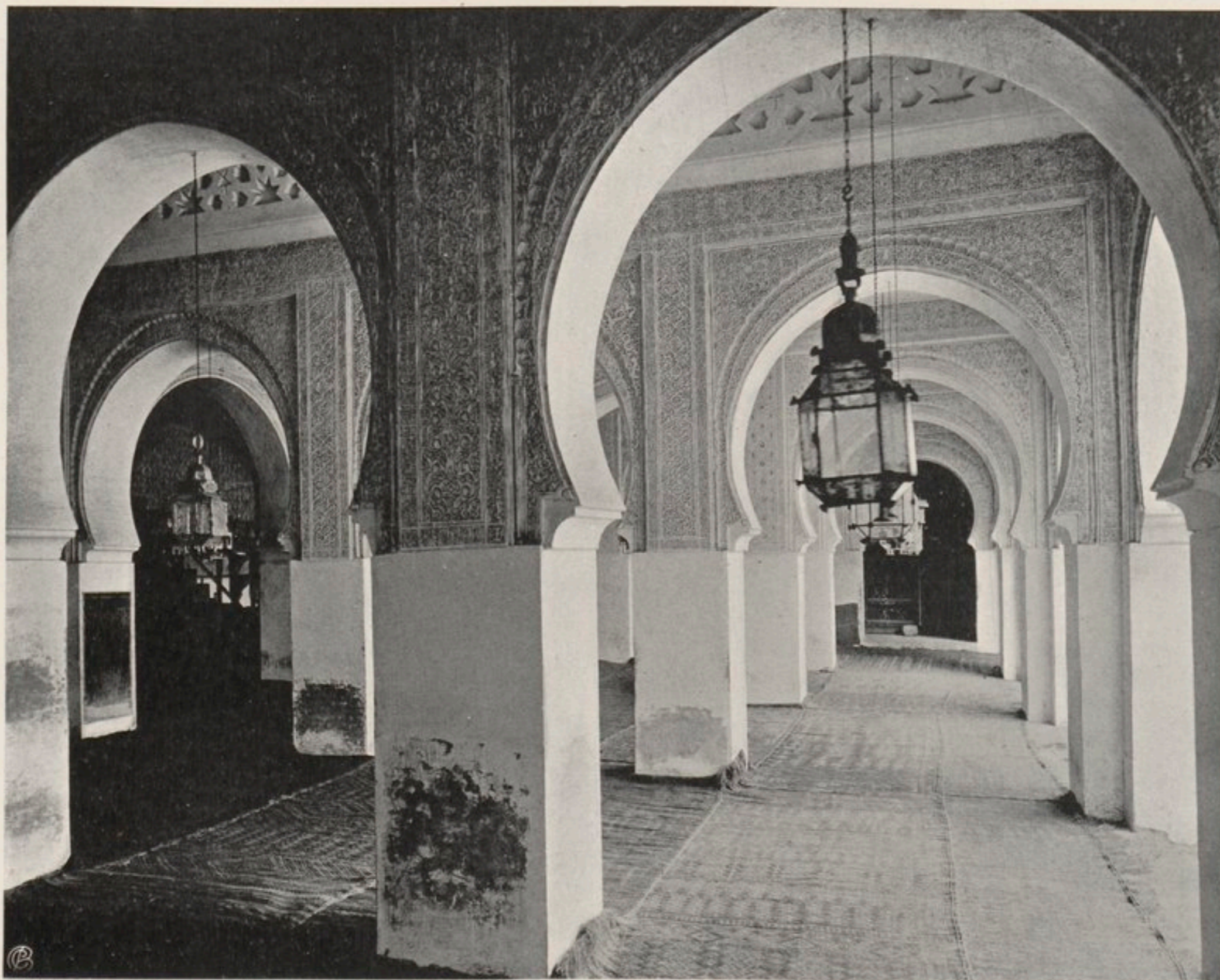
Porte de la mosquée de Sidi-bou-Médine.

Ysser en 1197. Son corps fut transporté à El Eubad et y est inhumé.

La mosquée n'est pas de vastes dimensions, puisqu'elle mesure 18 mètres de large sur 30 de long ; mais c'est la plus riche de l'Algérie. Le portail, qui forme une haute arcade, est orné

de bronze couvertes d'admirables ciselures. Une cour dallée de carreaux multicolores précède la mosquée. Une vasque de marbre orne le centre de la cour, qui a 12 mètres de côté.

L'intérieur de la mosquée est d'une extrême richesse. Tous les murs sont couverts d'ara-



Intérieur de la mosquée de Sidi-bou-Médine.

d'inscriptions et de céramiques superbes, avec un toit en forme d'auvent couvert d'ornements.

Un escalier de onze marches donne accès à la porte qui forme à l'intérieur une sorte de coupole fermée par de massives portes en

besques. Le mihrab est orné de sculptures et de colonnes travaillées avec un art exquis.

Exactement en face de la porte de la mosquée est le marabout de Sidi-bou-Médine. On descend dans le monument par un escalier de quelques marches. On débouche ainsi dans



Porte de la mosquée de Sidi-bou-Médine.

une petite cour carrée dont les murs sont décorés de peintures curieuses et d'ornements délicats. Dans un coin est un puits en marbre, à la margelle usée par l'usage de la chaîne attachée au sceau qui permet de puiser une eau que les Musulmans estiment salubre et miraculeuse.

Le tombeau du saint s'ouvre de plain-pied sur la cour. C'est une salle quadrangulaire éclairée par des fenêtres étroites, avec des vitraux de couleur. Des lanternes, des tentures pendent au plafond.

Les murs sont couverts de gracieuses arabesques, de drapeaux et d'inscriptions.

Là, dans une ombre discrète, sous une chaise en bois sculpté couverte de riches étoffes, dort depuis près de sept siècles l'« Élu de Dieu ».

La Médersa dont la porte est remarquable



Kouba, à El-Eubad.



Kouba, à El Eubad.

touché à la mosquée. Elle était autrefois destinée à recevoir les étudiants en théologie. Aujourd'hui, c'est une simple école de village.

KOUBAS A EL-EUBAD. — Quand on arrive à El-Eubad, on traverse une sorte de place ombragée de grands arbres sous lesquels s'élèvent des koubas gracieuses et que le décor charmant qui les entoure rend encore plus curieuses.

Cette place est un ancien cimetière. Ces koubas sont les tombes de Sidi-Yakoub, d'Es-Senouci, qui voisinent avec celles de Mohammed-Ibn-Ahmeur et d'autres.

Tout auprès la route de Tlemcen à El Eubad longe un cimetière arabe dissimulé aux regards par une haie de cactus et un rideau d'eucalyptus. Ce cimetière, comme tous les cimetières arabes, n'est pas très bien entretenu. On oublie vite les morts dans le monde musulman, à moins qu'ils n'aient marqué leur passage sur la terre, soit par leur sainteté, soit par leur science, soit par leurs vertus guerrières.



Tidgit.

MOSTAGANEM. TIDGIT. — Mostaganem, port assez important, avec une population tant indigène que française de près de 18,000 habitants, est relié à la ligne d'Alger à Oran par un tronçon à voie étroite de 70 kilomètres, qui court à peu près du nord au sud et aboutit à Relizane. Il traverse alors la grande ligne et continue dans le sud jusqu'à Tiaret.

Par la route, la distance est plus courte de 9 kilomètres.

Mostaganem est, avant tout, une place de guerre, où les monuments cèdent la place aux

casernes, d'ailleurs remarquables.

Près de Mostaganem est un curieux village arabe, Tidgit, sur la rive droite du ravin de l'Aïn-Sefra, à moitié enfoui dans les figuiers de Barbarie. Le ravin d'Aïn-Sefra, dans Mostaganem même, est assez curieux.

Bien entendu, le ravin d'Aïn Sefra à Mostaganem n'a rien



Mostaganem.

de commun, si ce n'est le nom, avec la ville d'Aïn Sefra, que nous rencontrerons plus loin dans le Sud Oranais.

La ville proprement dite est propre et

bien bâtie, mais sans caractère. Aucun monument ne peut y être signalé. La place de la République, au centre de la ville, est entourée d'arcades et bordée de belles maisons. Le port, assez éloigné de la ville, reçoit de nombreux bateaux, bien qu'il soit assez mal abrité et très peu sûr par les vents du nord-ouest et de l'ouest. Des travaux importants, une longue digue, l'ont amélioré, mais il n'offre pas un abri suffisant par les gros temps.

Dans la grande baie qui s'étend d'Arzeu à Mostaganem vient se perdre la Macta, formée de la réunion du Sig et de l'Habra, que nous retrouverons à Perrégaux.

Au nord-est de Mostaganem, entre Mostaganem et Tenès, le Chelif, le plus grand fleuve de l'Algérie, s'est frayé un passage entre les montagnes boisées du Dahra et jette ses eaux boueuses dans la Méditerranée, près du cap Ivi, sur lequel s'élève un beau phare.

Dix kilomètres plus à l'ouest on rencontre le port de Mostaganem, situé à onze cents mètres de la ville.

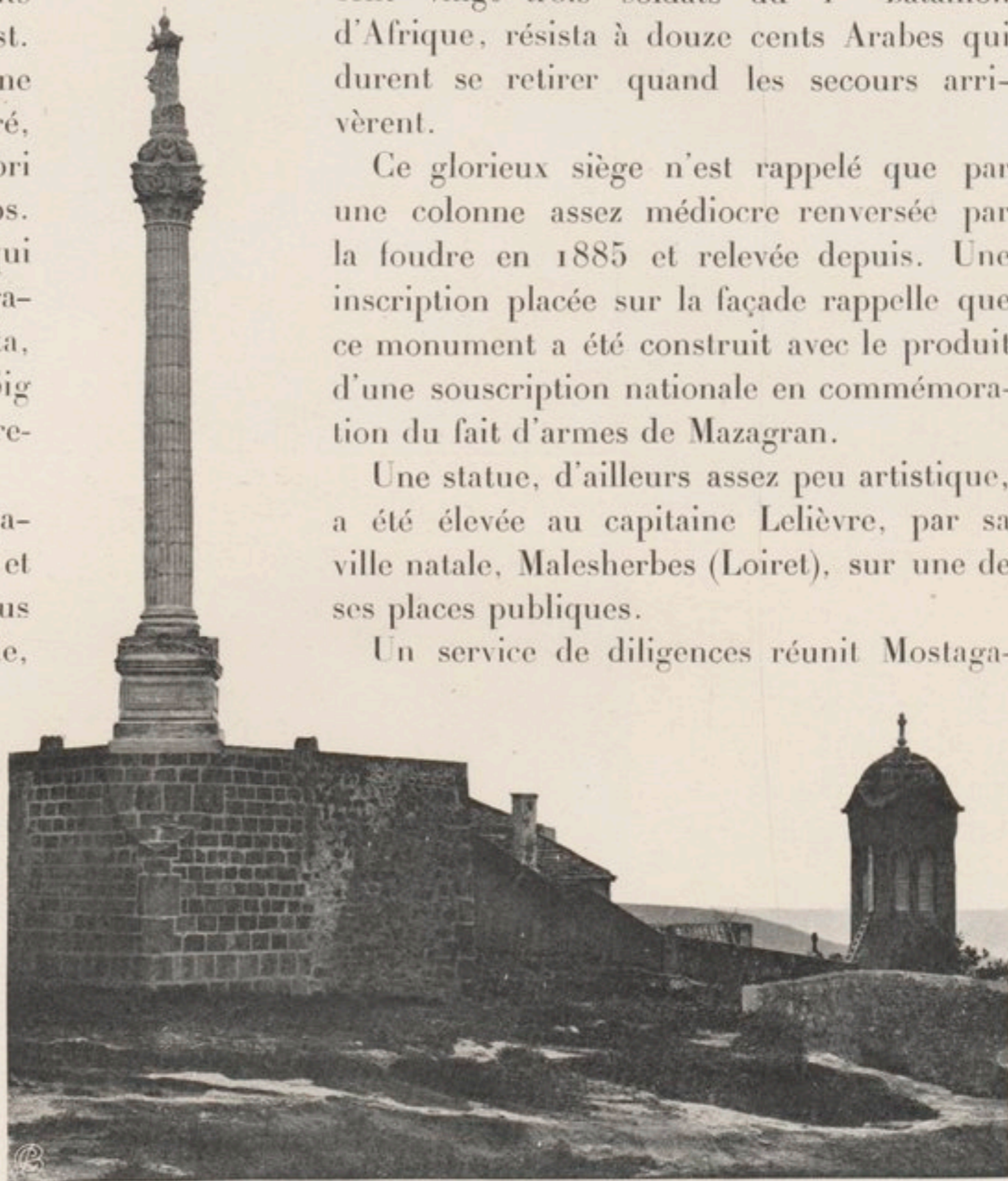
COLONNE DE MAZAGRAN. — Les environs de Mostaganem sont médiocres au point de vue pittoresque. Partout des plaines immenses, monotones : Beauce l'hiver et Sahara l'été, après l'enlèvement des cultures. Au point de vue historique, ils sont intéressants. A 5 kilomètres

ouest de Mostaganem, sur la route d'Arzeu, au bord de la mer, s'élève le village de Mazagran, qui rappelle un des plus beaux faits d'armes de la conquête algérienne. Du 3 au 6 février 1840, dans un réduit en pierre sèche, le capitaine Lelièvre, avec cent vingt-trois soldats du 1^{er} bataillon d'Afrique, résista à douze cents Arabes qui durent se retirer quand les secours arrivèrent.

Ce glorieux siège n'est rappelé que par une colonne assez médiocre renversée par la foudre en 1885 et relevée depuis. Une inscription placée sur la façade rappelle que ce monument a été construit avec le produit d'une souscription nationale en commémoration du fait d'armes de Mazagran.

Une statue, d'ailleurs assez peu artistique, a été élevée au capitaine Lelièvre, par sa ville natale, Malesherbes (Loiret), sur une de ses places publiques.

Un service de diligences réunit Mostaga-



Colonne de Mazagran.

nem à La Macta, station de la ligne d'Oran à Perrégaux, par Arzeu. Un autre va de Mostaganem à Perrégaux directement. Tous les deux traversent Mazagran, qu'il est facile de visiter. Cette visite d'ailleurs n'exige que quelques minutes.

BARRAGE DE PERRÉGAUX. — Les chemins de fer de pénétration dans le sud de l'Algérie sont au nombre de trois, un dans chaque département. Constantine à Biskra, Alger à Berrouaghia, Arzeu à Aïn-Sefra et Duveyrier, ligne que l'on continue actuellement vers Igli.

P.-L.-M. algérien, puis, traversant l'Habra, commence à monter sur les berges escarpées du torrent. A 12 kilomètres de Perrégaux, on atteint le barrage.

Au-dessous du confluent de l'Oued-el-Hammam, de l'Oued-Tezou, et de l'Oued-Fer-



Barrage de Perrégaux.

Cette dernière est donc de beaucoup la plus avancée vers le sud.

D'Oran à Arzeu, et d'Arzeu à Perrégaux, cette ligne à voie étroite n'offre d'autre intérêt que de traverser la chaude et fertile plaine de la Macta, irriguée par le barrage de Perrégaux. A Perrégaux, elle traverse la ligne du

goug, on a construit un mur de pierre de 478 mètres de long, d'une hauteur de 40 mètres et d'une épaisseur à peu près égale. Ce mur cyclopéen barre la vallée, et forme un réservoir gigantesque qui emprisonne 14 millions de mètres cubes. Il a coûté plus de 5 millions de francs, mais il permet d'irriguer

24,000 hectares. Deux fois le mur a cédé, et, lors du dernier sinistre, il a fait 600 victimes.

Au-dessous du barrage, la réunion des oueds s'appelle l'Habra. L'été il est à sec, toute l'eau étant répartie dans les canaux d'irrigation. L'hiver, le barrage ne saurait retenir toute l'eau qui descend des hauteurs



La vieille Saïda.



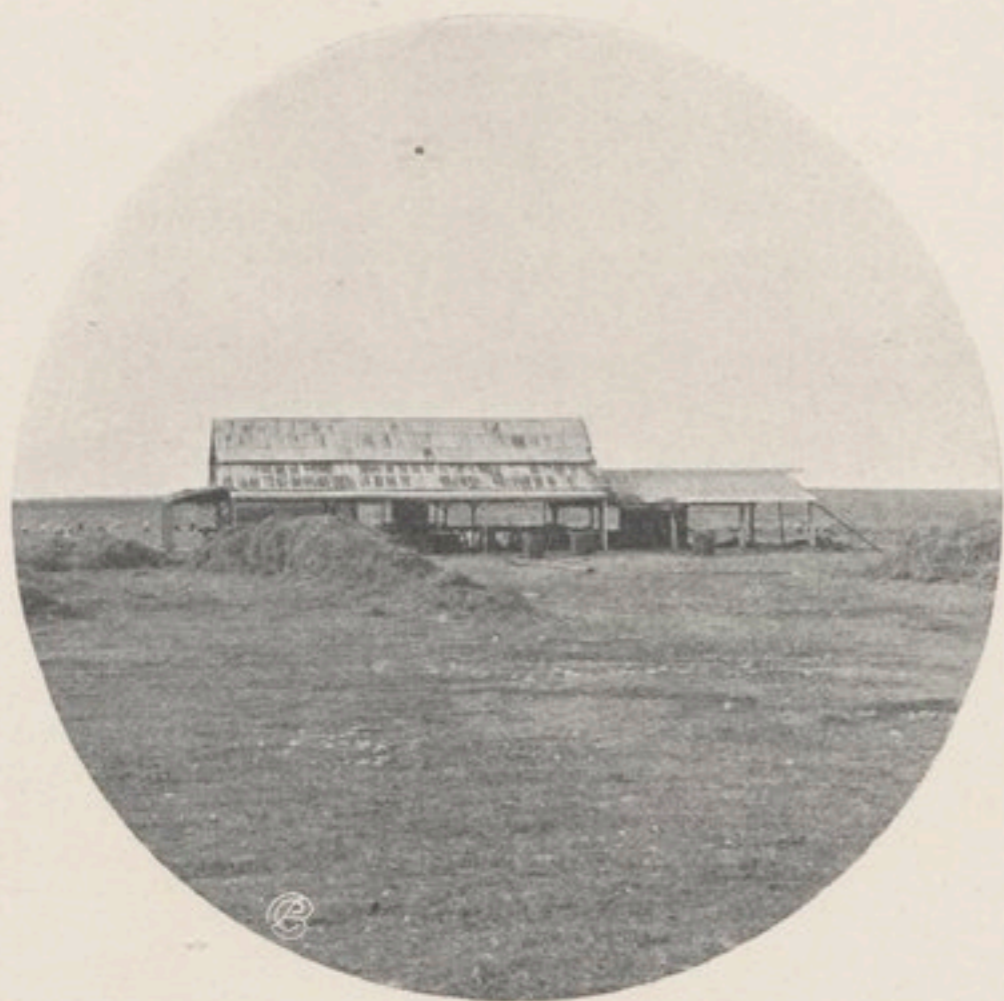
Pont du chemin de fer du Sud, à Saïda.

trembla dans la plaine de la Macta.

LA VIEILLE SAÏDA. — Après le barrage, le chemin de fer remonte la vallée de l'Oued-el-Hammam, où l'on trouve des eaux alcalines et salines déjà connues dans l'antiquité. A Tizi se détache le petit embranchement de Mascara, patrie d'Ab-el-Kader. Encore un col à franchir et l'on dé-

dénudées. Un déversoir long de 198 mètres laisse écouler le trop-plein, et l'on a vu la nappe d'eau, qui passe sur le déversoir, atteindre 1 m. 65 d'épaisseur. Ce jour-là on

bouche sur le dernier plateau du Tell ; à son extrémité se trouve Saïda, ville toute militaire, régulièrement construite et fortifiée, à 120 kilomètres de Perrégaux.



Krafallah.

A 2 kilomètres on peut aller visiter les ruines, d'ailleurs peu intéressantes, de la vieille Saïda d'Abd-el-Kader, occupée et détruite par nos troupes le 28 mars 1844. Elles dominent de trois côtés les rochers à pic du ravin où coule l'Oued-Saïda, et ce promontoire ne se rattache au plateau que par un isthme étroit.

SAÏDA. PONT DU CHEMIN DE FER DU SUD. — A partir de Saïda, le chemin de fer va quitter la région du Tell pour gagner les hauts plateaux. C'est une audacieuse montée de deux cents mètres qu'il faut franchir entre Saïda et la première station des hauts plateaux, Aïn-el-Hadjar, séparés par 11 kilomètres seulement. En quittant Saïda, le train s'engage sur un pont métallique jeté sur l'oued dont le lit est encombré de pierres, de lauriers roses et de joncs. Puis commence la rampe dans laquelle le chemin de fer serpente, revient au-dessus de son point de départ, et décrit des orbes extraordinaires.

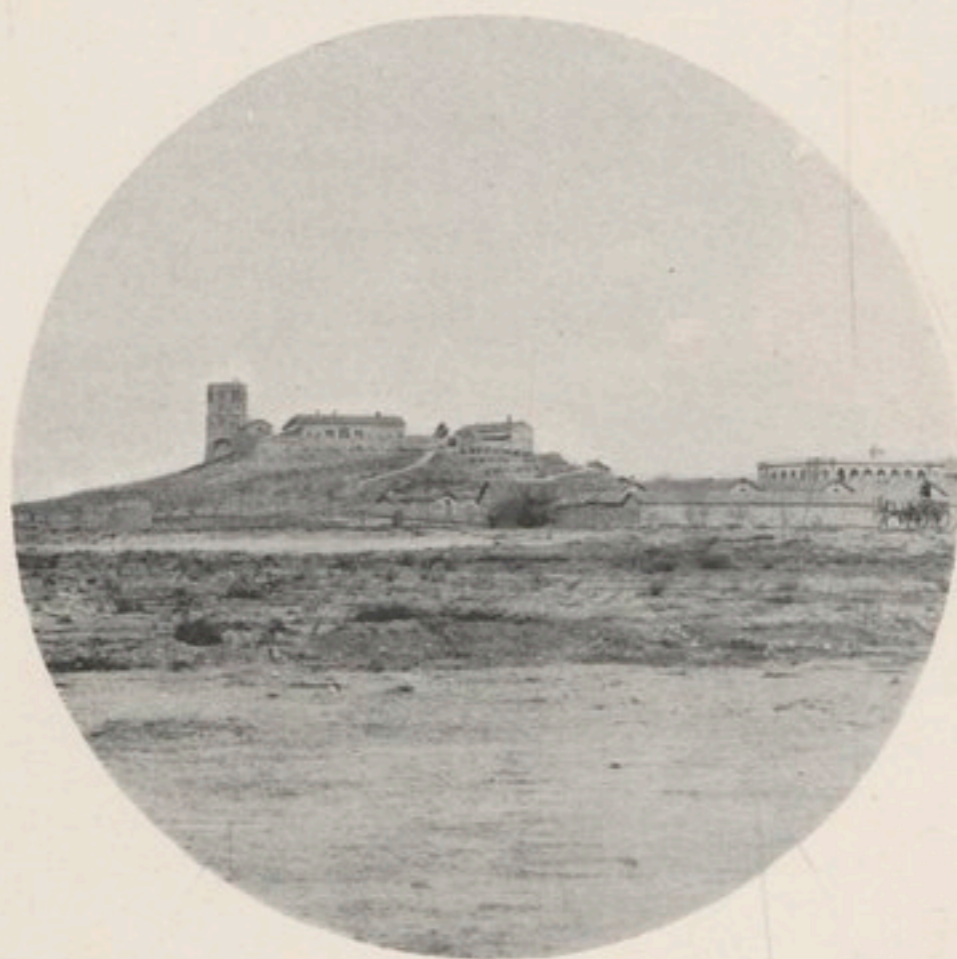
A partir d'Aïn-el-Hadjar, détruite en 1881 par Bou-Amama et relevée depuis, on entre

dans la région de l'alfa et, pendant plus de 250 kilomètres, c'est une plaine immense, inculte, qui semble déserte, faite de cailloux amoncelés, une Crau centuplée et plus aride encore, où quelques maigres touffes d'alfa sont les seules traces de végétation qu'on rencontre. Et pourtant cet horrible désert est peuplé de nomades, conduisant leurs troupeaux de moutons qui trouvent moyen de paître dans quelques ravins.

KRAFALLAH. — Sur la ligne qui traverse les hauts plateaux, le trafic n'est alimenté que par l'alfa. D'immenses dépôts de ce jonc, utilisé par la papeterie, sont établis à Krafallah, à Modzba-Sfid, d'où se détache un embranchement uniquement destiné au transport de l'alfa et gagnant Marhoum à 32 kilomètres dans l'ouest.

Toutes les gares sont accompagnées de hangars immenses où l'alfa s'amoncelle.

LE KREIDER. — Le Kreider, à 271 kilomètres d'Arzeu, est une station militaire, en plein désert, sur les bords du Chott-ech-



Le Kreider.

Chergui. Le village, qui se compose avant tout des bâtiments militaires, est surmonté par une haute tour où est installé le poste optique en communication avec Géryville, Méchéria, Raz-el-Ma-Crampel et Saïda. Une source abondante y permet quelques cultures.

Au Kreider on a souvent le spectacle du mirage, et le port imaginaire du Kreider se voit du wagon même. Trente kilomètres plus loin, on se rapproche du Djebel-Antar, dont on ne perdra plus de vue les crêtes jusqu'à Aïn-Sefra.

Méchéria, à 352 kilomètres, compte quelques centaines d'Européens et 20,000 Arabes nomades, ce qui montre combien est inexact le nom de désert appliqué au Sahara. Enfin, à 454 kilomètres de la mer, on arrive à Aïn-Sefra.



Une rue, à Aïn-Sefra.



Dunes de sable, à Aïn-Sefra.

AÏN-SEFRA. LES DUNES. — Aïn-Sefra devient une ville importante, composée d'hôtels, de cafés ou débits, de marchands de conserves, de mercantis de toute espèce. Elle rappelle de tous points l'éclosion de certaines villes américaines et se compose de trois parties : la ville commerçante, très animée et même bruyante; la ville militaire, séparée de la première par l'oued, et située sur la hauteur. C'est un véritable camp retranché, fortifié, renfermant tous les services de l'armée et même la poste et le télégraphe. Enfin, tout auprès de la ville militaire, on rencontre la ville arabe, réunion pittoresque de maisons en terre, environnées de maigres palmiers. Derrière le tout, s'élèvent les dunes de sable jaune, hautes de 100 à 150 mètres, qui s'étendent sur une longueur de 15 à 20 kilomètres et quelques centaines de mètres de large, au pied du Djebel-Meckter.

Ces dunes de sable, moins com-

munes dans le Sahara qu'on ne le croit généralement, ont longtemps menacé l'existence d'Aïn-Sefra. Des plantations intelligentes de peupliers, protégés à leur naissance par des palissades de roseaux, ont permis d'arrêter l'invasion des sables, et ce travail est un honneur pour le bureau arabe qui l'a entrepris.



La place, à Aïn-Sefra.

angle droit ; quelques arbres maigres y répandent un semblant d'ombre ; les maisons sont basses, et sans caractère. On a créé vite et avec économie.



L'oasis, à Aïn-Sefra.

AÏN-SEFRA. UNE RUE. PLACE. OASIS. VUE. — Aïn-Sefra, comme toutes les villes nouvelles du sud, est bâti sur un plan régulier. Les rues s'y coupent à



Vue générale d'Aïn-Sefra.



L'oasis, à Aïn-Sefra.

Les seules constructions remarquables sont les bâtiments militaires. Le bureau arabe, entouré de verdure, est une jolie construction dans le style mauresque. La caserne des tirailleurs indigènes dans la redoute a des allures de palais.

Le village arabe est entouré de rares cultures arrosées par quelques dérivés

tions de l'oued. Les palmiers qu'on y rencontre ne donnent aucune idée d'une oasis. Il fait trop froid l'hiver à Aïn-Sefra pour que la datte mûrisse. Les pentes du Djebel-Meckter sont souvent couvertes de neige; Aïn-Sefra est à 1,075 mètres d'altitude. L'été en revanche y est chaud, mais sec, c'est-à-dire assez sain, malgré la chaleur.

ARABE DE TIOUT. — Aïn-Sefra est en quelque sorte le point intermédiaire entre la côte et les postes extrêmes du sud. La gare est une gare fermée où aboutit la ligne venant de Saïda. Un embranchement en part, qui se dirige vers Duveyrier et Igli.

La première station de cette ligne est Tiout. Mais l'oasis est à 3 ou 4 kilomètres de la gare. Il est plus simple d'aller directement à Tiout d'Aïn-Sefra par la plaine. La distance n'est que de 11 kilomètres. Seulement les voitures sont rares à Aïn-Sefra et la route n'existe pas. Au sortir de la ville on est dans le sable qui, pendant un kilomètre, rend le trajet particulièrement difficile. Au delà, c'est le désert de rocaïlle, avec des oueds raboteux, mais à sec, qu'il faut traverser; puis la plaine aux touffes d'alfa que sillonnent des caravanes.

Le ksour de Tiout, auquel on arrive tout d'abord, est enfoui sous les palmiers, au mi-

lieu des jardins clos de murs, assez élevés, en terre battue. Les indigènes, pour qui la vue des Européens n'est plus une cause d'effroi, mais plutôt une aubaine, sont très hospitaliers et des plus empressés.

L'oasis tout entière est entourée de murs en terre, avec tours de défense en assez bon état, et on n'y pénètre que par un certain nombre de brèches fort espacées.

Les touristes qui ont visité Tiout sont encore assez rares. Du reste, le département d'Oran est systématiquement rayé des parcours dressés par les agences de voyages, et c'est un tort.

Evidemment, l'oasis de Tiout ne vaut pas quelques-unes de celles qu'on rencontre en Tunisie ou autour de Biskra. Cependant, elle est extrêmement intéressante, et si l'on commençait un voyage en Algérie par l'Oranie, Tiout serait une révélation charmante. On y

trouve tout ce qui flatte l'œil : de la verdure, de l'eau, des rochers de grès rouge d'une coloration intense, un ciel d'un bleu profond, et une couleur locale

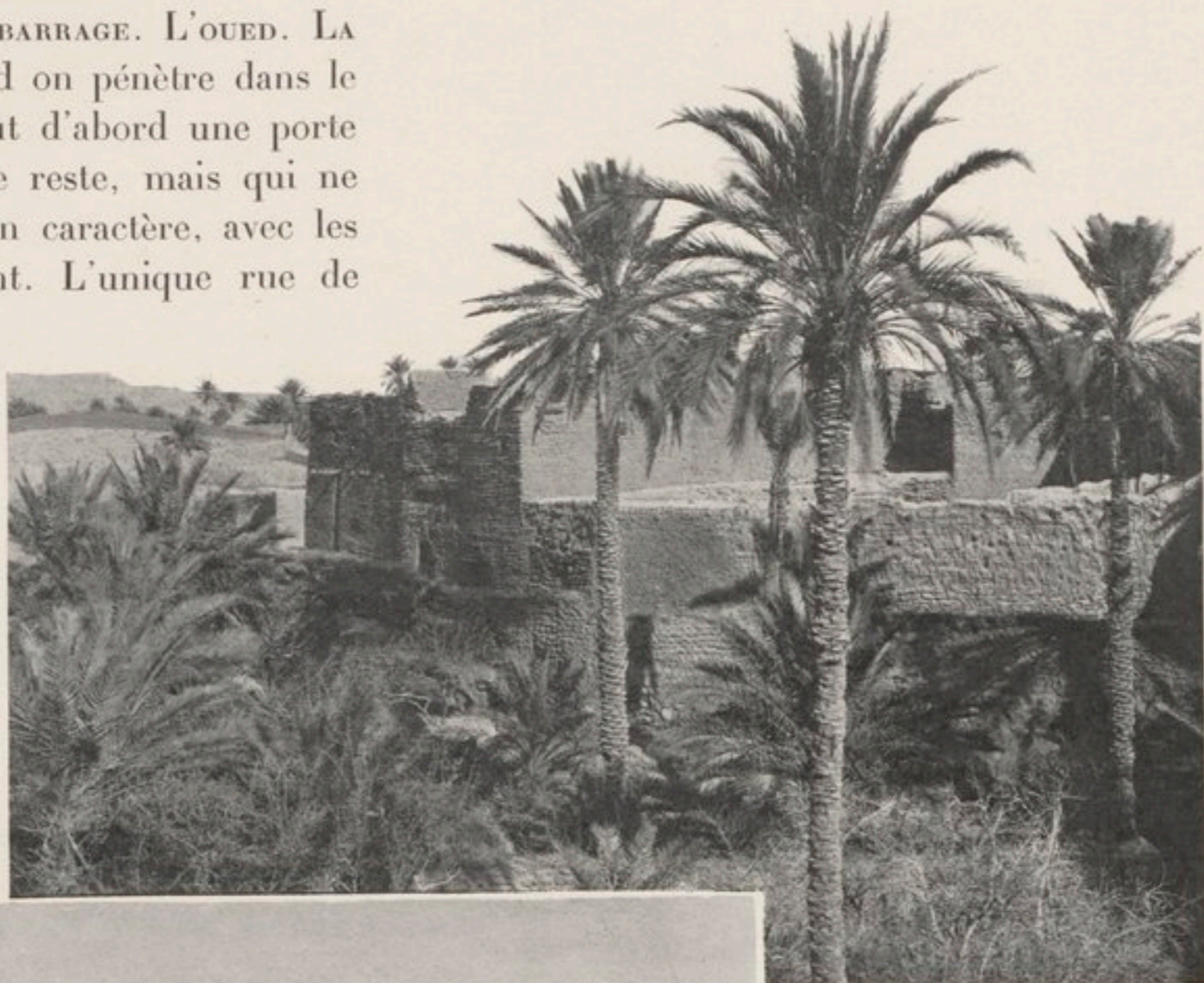
très particulière. D'Aïn-Sefra, le voyage à Tiout n'est pas difficile et ne prend que quelques heures. Il se ferait très facilement à pied si l'on ne pouvait trouver de voiture. Peut-être même irait-on plus vite ainsi, en raison des difficultés que présente la piste.



Un Arabe de Tiout.

TIOUT. LE KSOUR. LE BARRAGE. L'OUED. LA PORTE. OASIS. — Quand on pénètre dans le ksour, on rencontre tout d'abord une porte en terre comme tout le reste, mais qui ne manque pas d'un certain caractère, avec les palmiers qui l'encadrent. L'unique rue de Tiout est en quelque sorte creusée sous les maisons qui se rejoignent et cachent le ciel. C'est un véritable tunnel.

Des jardins ont été ménagés autour des maisons, et dans ces jardins, grâce aux



Le ksour, à Tiout.

les arbres, à l'ombre desquels végètent quelques timides champs d'orge.

L'oued a des eaux abondantes. Grâce à un barrage établi à son entrée dans l'oasis, il peut irriguer un très grand nombre de dattiers qui poussent au milieu des rochers rouges. Puis son cours, appauvri par de nombreuses saignées, serpente paresseusement entre les champs d'orge



Le barrage, à Tiout.

eaux de l'oued, on voit des arbres fruitiers assez prospères : amandiers, abricotiers, figuiers, vignes gigantesques enlacées dans

et les palmiers élevés, encombré d'herbes aquatiques où voltigent des poules d'eau. La nuit, les gazelles s'y viennent désaltérer.

A quelque distance du barrage, le long des rochers à pic qui limitent l'oasis, on trouve des figures grossièrement gravées, d'un suprême naturalisme, qui représentent des scènes d'un temps très reculé. Les guerriers y sont figurés avec des plumes sur la tête, armés

endommagé ce monument, curieux du moins au point de vue historique, et l'œuvre de dégradation continuerait toujours, si l'on n'avait pris la précaution, encore insuffisante, de le protéger par une grille.

En quittant les rochers, assez éloignés



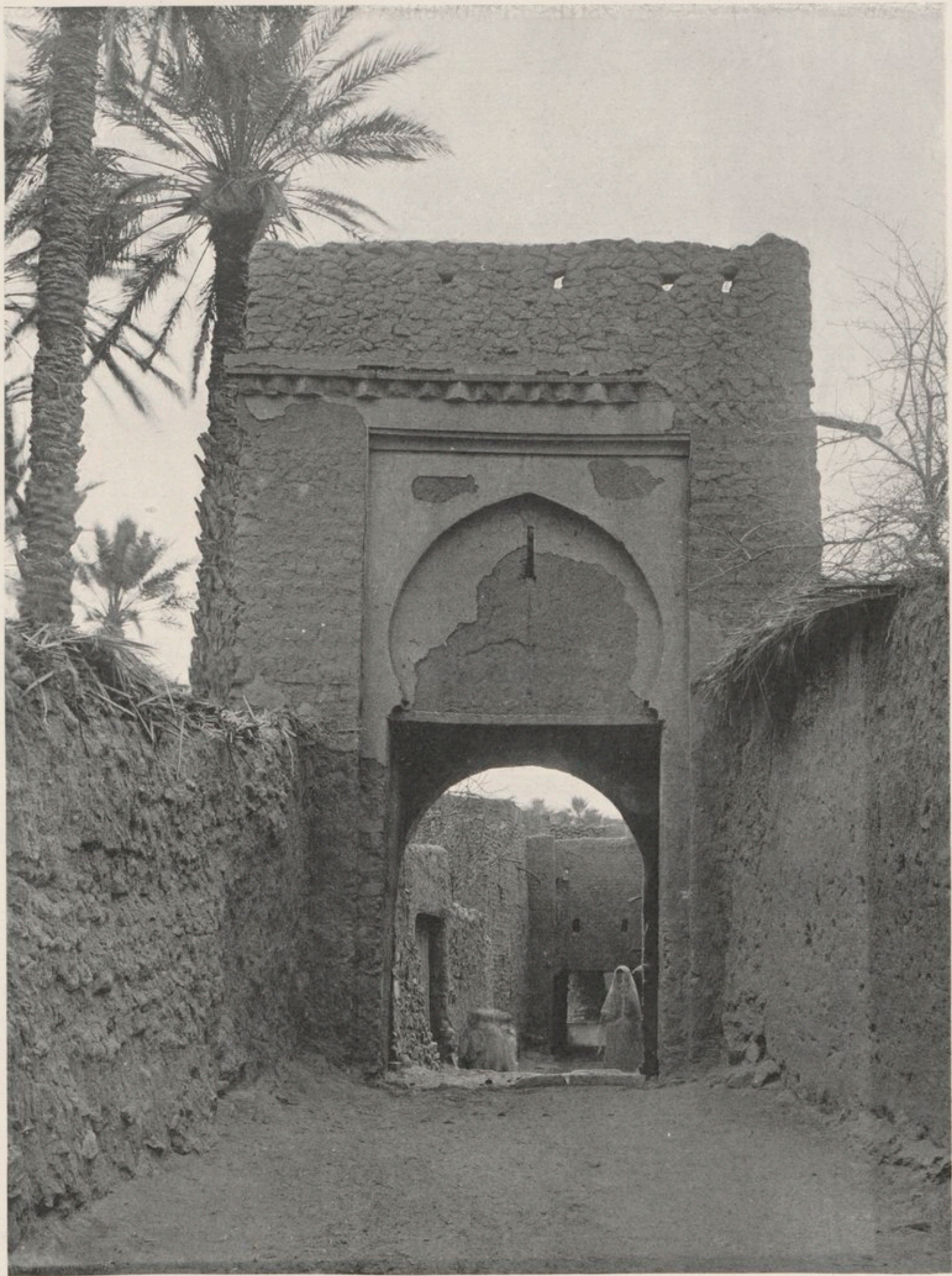
L'oued, à Tiout.

d'arcs et de flèches. On croit que ces dessins, antérieurs assurément à l'invasion arabe, sont dus soit à une colonie phénicienne ou égyptienne, soit à quelque soldat romain, originaire des bords du Nil.

Malheureusement les Arabes, qui ont vraiment le génie de la destruction, ont

du village, on peut regagner le point de départ en suivant le cours de l'oued, qu'on franchit assez aisément à gué, près de l'endroit où il se perd dans les sables.

Ce petit coin ombragé par les palmiers au pied desquels dort l'oued forme un paysage plein de fraîcheur et de charme.



La porte, à Tiout.



L'oasis, à Tiout.

CARAVANE SUR LA ROUTE DE TIOUT. — Avant le chemin de fer, tous les transports entre Aïn-Sefra et nos postes du sud, se faisaient à dos de chameaux, et jusqu'à l'achèvement de la ligne d'Igli, il en sera de même.

Ces ravitaillements, qui sont fort onéreux, ont amené de véritables hécatombes de ces bêtes de somme, et c'est par milliers que l'on compte leurs squelettes dans la plaine.

MOGHRAR. — Presque à moitié route, entre Aïn-Sefra et Duveyrier, à l'entrée de gorges sauvages et grandioses, on rencontre encore une oasis : Moghrar qui se divise en deux parties : Moghrar-Foukhani et Moghrar-Tahtani, c'est-à-dire, le haut et le bas.

On y compte 30,000 palmiers ; une jolie mosquée s'élève sur les bords d'un oued abondant, l'Oued-Nammou, la rivière des Moustiques.



Sur la route de Tiout.

C'est de là que partit, en 1881, l'insurrection de Bou-Amama.

LA GARE DE MOGHRAR-FOUKHANI. — Le souvenir des insurrections de 1881, les incursions des pillards marocains ont nécessité,

d'eau. Un mur, très élevé et solide, percé de meurtrières, entoure une cour centrale qui peut devenir un magasin abrité pour les marchandises; les fenêtres sont garnies de barreaux de fer.

Le toit est une terrasse, avec un réduit



Moghrar.

tout le long de la ligne de pénétration, l'établissement de gares fortifiées. Partout elles sont transformées en véritables blockaus très redoutables pour des armées qui ne sont point pourvues d'artillerie. La gare de Moghrar est particulièrement curieuse. Elle renferme tous les services, y compris même le réservoir

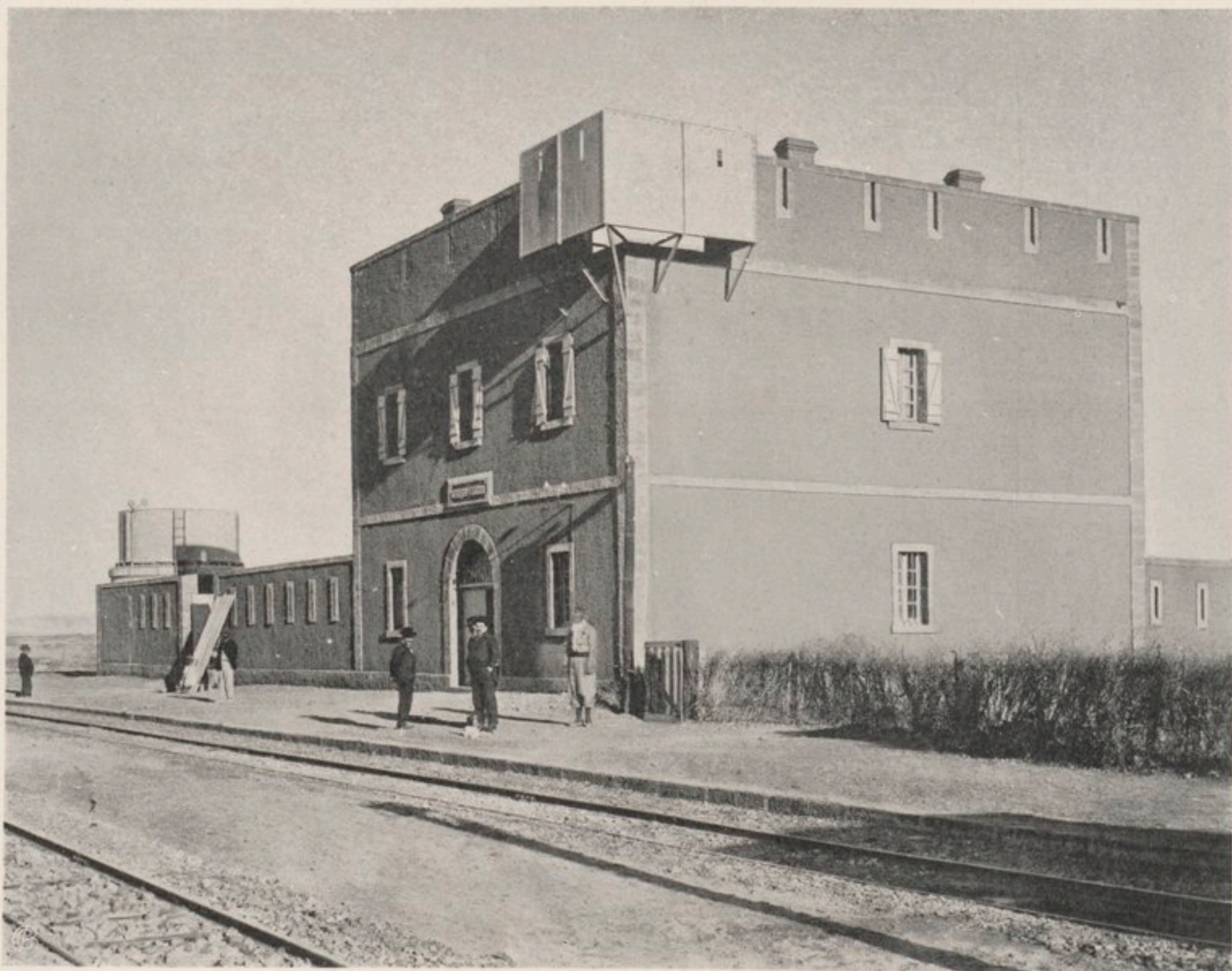
en tôle d'acier proéminent aux angles, pour protéger les tirailleurs contre les pillards.

Il faut bien dire que ces précautions ne sont pas un luxe inutile. Journallement, il arrive encore que des soldats isolés, des officiers en promenade ou en partie de chasse,

des caravanes même, sont attaqués par des pillards partis du Maroc, de Figuig notamment, qui, une fois leur mauvais coup fait, se retirent précipitamment dans leur retraite, où il n'est pas possible aux troupes françaises de les poursuivre.

Les oasis de Tiout et de Moghrar sont aujourd'hui pacifiées. C'est de Figuig que partent les rôdeurs. C'est à Figuig que s'est réfugié et qu'habite encore le chef de l'insurrection de 1881, le bandit Bou-Amama.

Aussi, au commencement de 1902, à la

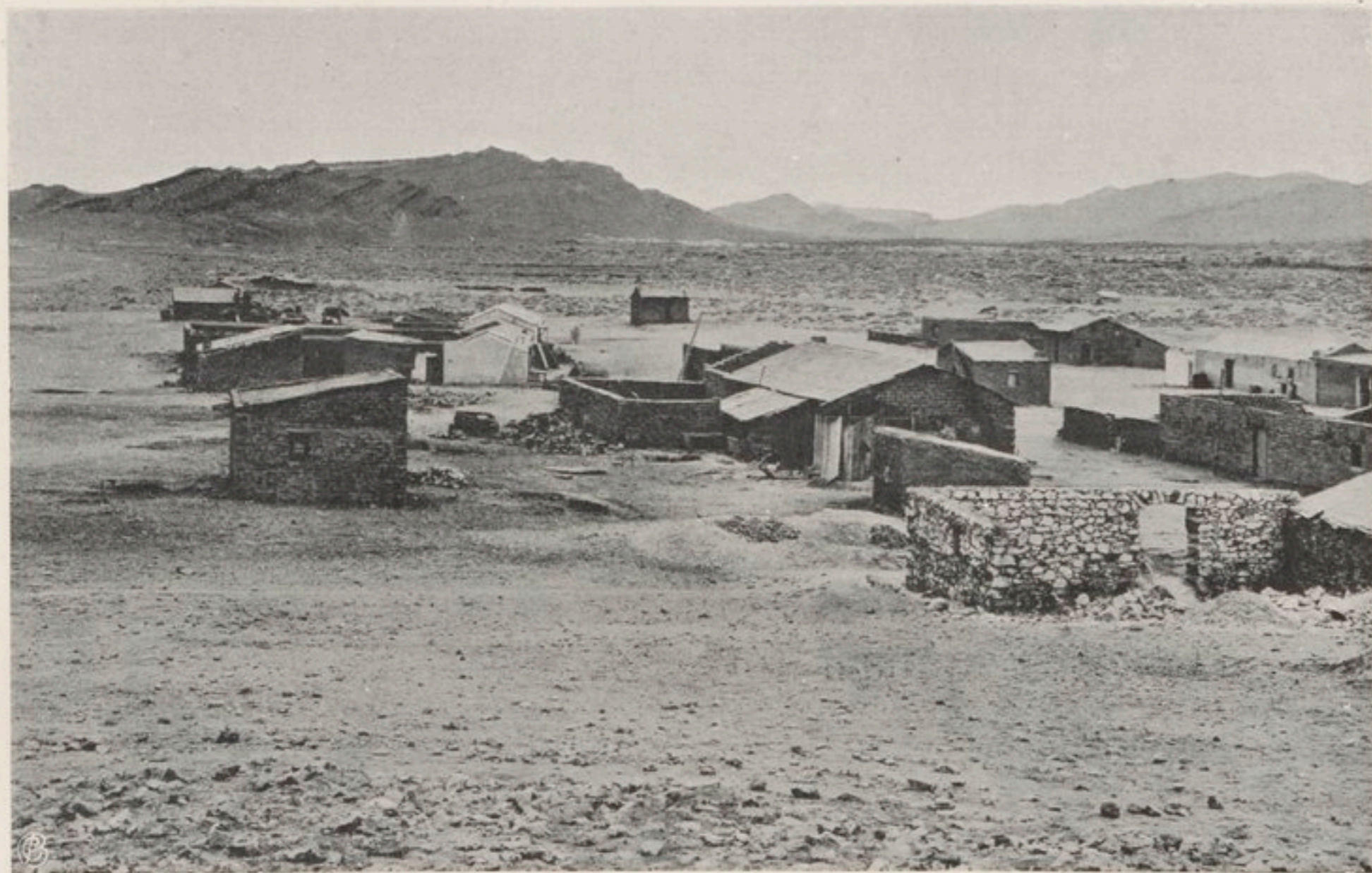


La gare de Moghrar.

Quelques exemples, sévèrement exécutés, n'ont pu amener une pacification complète de la région. L'audace de ces pillards, trop souvent impunis, ne s'est même pas bornée à des incursions proches de la frontière. Quelques-uns ont razié des fermes sur la route de Tlemcen à Oran.

suite d'une entente entre le Sultan du Maroc et le Gouvernement français, un corps d'occupation formé de troupes en partie marocaines et surtout françaises, a occupé Figuig pour faire la police de la région.

L'oasis de Figuig, temporairement du moins, est placée sous notre protection.



Duveyrier.

DUVEYRIER. LA GARE. CARAVANES SUR LA ROUTE D'IGLI. — Duveyrier est actuellement le point terminus de la ligne d'Igli. Il n'en sera déjà plus ainsi le jour où ce volume paraîtra. C'est un camp retranché, comme Djenienbou-Rezg que l'on vient de traverser, un point de concentration et de ravitaillement.

Autour de la redoute militaire, une ville se crée à la mode américaine, sortie de terre en

quelques mois, mais qui pourrait bien un jour acquérir une certaine importance. En

effet, à quelques kilomètres, en montant sur une hauteur voisine, on peut apercevoir, faisant tache sur la ligne noirâtre des palmiers, les maisons blanches de Figuig, la ville sainte où l'Européen ne pénétrait pas sans difficulté, Figuig, centre considérable, réceptacle de pillards récalcitrants, mais qui par le voisinage



Chemin de fer dans le désert.

du chemin de fer sera fatalement entraînée un jour dans le mouvement de la civilisation européenne.

Le train s'arrêtait à Duveyrier dans les sables, quand les photographies de ce volume ont été faites, où s'élèvera la gare quand on aura trouvé le temps de la construire.

Mais Duveyrier n'est qu'un jalon, et dans peu de mois, bien que Duveyrier soit déjà à près de 600 kilomètres d'Oran, le point

terminus sera reporté à 228 kilomètres au sud, à Igli où ne pénètrent encore que nos soldats audacieux et des caravanes arabes. Rien ne dit que l'audace de nos ingénieurs s'arrêtera là.

Du reste, la ligne est déjà en partie construite. La gare de Bou-Henni, la première après Duveyrier, est à 500 mètres des Ksours de Figuig. Elle forme comme un poste avancé qui rendra plus facile la surveillance de la région.



Caravane sur la route d'Igli.

TABLE DES GRAVURES

Campement arabe.....	7	Cavalier des Ouled Zekris (Zibans).....	24
----------------------	---	---	----

DÉPARTEMENT D'ALGER

Alger, vue prise de la Casbah.....	25	Fort l'Empereur, à Alger.....	57
Alger, vue prise de la digue.....	25	Fantasia, organisée par le Comité d'hivernage, à Alger.....	58
Alger, vue prise de l'Amirauté.....	26	Chemin du Télémti, à Alger.....	59
L'Amirauté, à Alger.....	27	Entrée du Palais d'Été, à Mustapha.....	59
Quais d'embarquement, à Alger.....	27	Palais d'Été, à Mustapha.....	60
Le port militaire, à Alger.....	28	Marabout de Sidi-Yaya, à Birmandréis.....	61
Alger, vue prise du Penon.....	29	Cap Matifou.....	62
Un coin du vieux port, à Alger.....	30	Le fort octogone, au cap Matifou.....	62
Les quais, à Alger.....	31	Ruines de Rusgunia.....	63
Arabes sur les quais, à Alger.....	32	Fontaine de Birkadem.....	63
Place du Gouvernement, à Alger.....	32	Mosquée de Sidi-Nouman, à la Bouzaréah.....	64
Place du Gouvernement et mosquée de la Pêche-rie, à Alger.....	33	Aqueduc, près Hydra.....	64
Cathédrale d'Alger.....	34	La Bouzaréah.....	65
Jardin Marengo, à Alger.....	34	La Trappe, à Staouéli.....	66
Pavillon du Coup-d'Eventail, à Alger.....	35	Route de Guyotville.....	67
Archevêché d'Alger.....	36	Pointe Pescade : Bains romains.....	67
Détail de la galerie de l'archevêché d'Alger.....	37	Presqu'île de Sidi-Ferruch.....	68
Bibliothèque d'Alger.....	38	Koléa.....	68
Mosquée El-Kébir, à Alger.....	39	Gorges de la Chiffa : Ruisseau des Singes.....	69
Cour de la mosquée El-Kébir, à Alger.....	40	Gorges de la Chiffa.....	69
Entrée de la mosquée El-Kébir, à Alger.....	41	Marabout dans le Bois-Sacré, à Blida.....	70
Intérieur de la mosquée El-Kébir, à Alger.....	42	Cimetière d'El-Kébir, à Blida.....	71
Mosquée d'Abd-er-Rahman, à Alger.....	43	Tombeau de la Chrétienne.....	72
Maisons du boulevard Amiral-Pierre, à Alger.....	44	Port de Tipaza.....	73
Une rue de la ville arabe, à Alger.....	44	Route de Tipaza.....	73
Rue de la Mer-Rouge, à Alger.....	45	Ruines du théâtre, à Tipaza.....	74
La rue Kléber, à Alger.....	46	Ruines de la basilique, à Tipaza.....	74
Une rue de la ville arabe, à Alger.....	47	Moulin romain, à Tipaza.....	75
La rue Kléber, à Alger.....	48	Aqueduc de Cherchell.....	75
Femmes arabes se rendant au cimetière.....	49	Aqueduc de Zurich.....	76
Au cimetière, le vendredi.....	49	Port de Cherchell.....	77
Alger, vue prise du Jardin d'essai.....	50	Fontaine antique, à Cherchell.....	78
Baie de l'Agha, à Alger.....	51	Statues antiques, à Cherchell.....	78
Faubourg de Bab-el-Oued, à Alger.....	51	Mosquée de Cherchell.....	79
Alger, vue prise de Mustapha-Supérieur.....	52	Thermes de l'Est, à Cherchell.....	80
Notre-Dame d'Afrique.....	52	Thermes de l'Ouest, à Cherchell.....	80
Jardin d'Essai, à Alger.....	53	Campement arabe sur les bords de l'Harrasch.....	81
Jardin d'Essai, à Alger : Allée des Ficus.....	54	Gorges de Palestro : L'Ysser.....	82
Jardin d'Essai, à Alger : Les autruches.....	54	Gorges de Palestro : La route en tunnel.....	83
Jardin d'Essai, à Alger : Les yuccas.....	55	Viaduc de Palestro.....	84
Jardin d'Essai, à Alger : Allée des Bambous.....	56	Pont dans les gorges de Palestro.....	84
Une noria, près le Jardin d'Essai.....	57	Entrée des gorges de Palestro.....	84

Marché aux Yssers.....	85	Vue générale de Laghouat.....	87
Village kabyle.....	86	Vue générale de Ghardaïa.....	88
Église de Laghouat.....	87	Marché de Ghardaïa.....	88
Oasis de Laghouat.....	87	Une rue, à Ghardaïa.....	88

DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

Constantine, vue prise de Mansourah.....	89	Rue Caracalla, à Tebessa.....	130
Pont du Rummel, à Constantine.....	90	Le Medracen.....	130
Constantine, vue prise de la route de Sétif.....	90	Arc de Septime Sévère, à Lambèze.....	131
Gorges du Rummel, à Constantine.....	91	Le Prætorium, à Lambèze.....	132
Rocher des Martyrs, à Constantine.....	92	Le Capitole, à Timgad.....	133
Pont du Diable, à Constantine.....	92	« Via Cardo Maximus », à Timgad.....	133
Chemin des Touristes, à Constantine.....	93	Le théâtre, à Timgad.....	134
Gorges du Rummel, à Constantine.....	94	Ensemble des ruines de Timgad.....	135
Cascade du Rummel, à Constantine.....	95	Arc de triomphe, à Timgad.....	136
Pont naturel du Rummel, à Constantine.....	95	La gorge, à El-Kantara.....	137
Route de la Corniche, à Constantine.....	96	Village rouge, à El-Kantara.....	138
La Brèche, à Constantine.....	97	Cimetière d'El-Kantara.....	139
Palais d'Ahmed Bey, à Constantine.....	98	L'oued, à El-Kantara.....	140
Enterrement arabe, à Constantine.....	99	Palmiers dans l'oasis, à El-Kantara.....	141
Barrage du Rummel, à Constantine.....	100	Laveuses au bord de l'oued, à El-Kantara.....	142
La rue Bleue, à Constantine.....	101	Beni-Férah.....	143
Les Beni-Ramassès, à Constantine.....	101	Femme arabe, à Beni-Férah.....	144
Une rue, à Constantine.....	101	Oliviers dans l'Aurès.....	145
Aqueduc romain, à Constantine.....	102	Vue générale de Biskra.....	146
Une rue, à Constantine.....	102	Jardin public de Biskra.....	147
Les Portes de Fer.....	103	Route de Touggourt, à Biskra.....	148
Gare des Beni-Mansour.....	103	Une Ouled-Nail.....	148
Vue générale de Bougie.....	104	Rue des Ouled-Nails, à Biskra.....	149
Fort d'Abd-el-Kader, à Bougie.....	105	Marché, à Biskra.....	150
Porte Sarrazine, à Bougie.....	105	Une rue, à Biskra.....	151
Côte de Kabylie.....	106	Une caravane dans le vieux Biskra.....	152
Cap Bouak.....	106	Route du vieux Biskra.....	152
Cap Carbon.....	107	Palmiers dans le vieux Biskra.....	152
Cap Aokas.....	108	Vieux Biskra.....	153
Kerrata.....	109	La mosquée, au vieux Biskra.....	154
Marché de Kerrata.....	109	Vieux Biskra.....	155
Gorges du Chabet-el-Akra.....	110	Casbah, au vieux Biskra.....	156
Gorges du Chabet-el-Akra : le Drâkaloui.....	111	Une porte, au vieux Biskra.....	157
Les grandes falaises.....	112	Cimetière, au vieux Biskra.....	158
Route de Djidjelli.....	113	Route de Sidi-Okba.....	159
Grotte sur la route de Djidjelli.....	114	Sidi-Okba.....	159
Philippeville.....	115	Le village et l'oasis de Sidi-Okba.....	160
Ruines romaines, à Philippeville.....	116	Une rue, à Sidi-Okba.....	160, 161
Baie de Stora.....	116	Scènes de la rue, à Sidi-Okba.....	162
Embarquement des pèlerins pour la Mecque, à Philippeville.....	117	Métier à tisser.....	163
Hammam-Meskoutine : Cônes sédimentaires.....	118	Caravane.....	163
Hammam - Meskoutine : Les Cascades d'eau chaude.....	119, 120	Passage d'un oued.....	163
Bône.....	121	Place et mosquée, aux Ouled-Djellal.....	164
Bône, vu d'Hippone.....	122	Marché, aux Ouled-Djellal.....	164
Hippone.....	123	L'Oued-Djeddi, aux Ouled-Djellal.....	165
Ruines, à Hippone.....	124	Une épave dans le désert.....	165
Le Lion, à Bône.....	124	Porte sur la place des Ouled-Djellal.....	166
Porte de Caracalla, à Tebessa.....	125	Aux bords de l'Oued-Djeddi.....	166
Fortifications de Tebessa.....	126	Une rue, à Tolga.....	167
Temple de Minerve, à Tebessa.....	127	Une rue, à El-Amri.....	168
La basilique, à Tebessa.....	128	Kouba, à El-Amri.....	169
Entrée de la basilique, à Tebessa.....	129	La route, à El-Amri.....	169
		Camp romain, à Hassi-Sadouri.....	170
		Un village du Sahara.....	170

DÉPARTEMENT D'ORAN

Vue générale d'Oran, prise de Santa-Cruz.....	171	Mostaganem.....	189
Oran, vue prise de la mosquée.....	172	Colonne de Mazagran.....	190
Port d'Oran.....	172	Barrage de Perrégaux.....	191
Porte de la mosquée du Pacha, à Oran.....	173	La vieille Saïda.....	192
Cour de la mosquée du Pacha, à Oran.....	173	Pont du chemin de fer du Sud, à Saïda.....	192
Citadelle de Mers-el-Kébir.....	174	Krafallah.....	193
Tlemcen, vue prise d'El-Eubad.....	175	Le Kreider.....	193
La place, à Tlemcen.....	175	Dunes de sable, à Aïn-Sefra.....	194
Mauresques de Tlemcen.....	176	Une rue, à Aïn-Sefra.....	194
Cour de la mosquée, à Tlemcen.....	177	L'oasis, à Aïn-Sefra.....	195
Intérieur de la mosquée, à Tlemcen.....	178	La place, à Aïn-Sefra.....	195
Agadir.....	179	Vue générale d'Aïn-Sefra.....	195
El-Ourit.....	180	Un Arabe de Tiout.....	196
Fortifications de Mansourah.....	181	Le barrage, à Tiout.....	197
Minaret de Mansourah.....	182	L'oued, à Tiout.....	198
Koubas dans le bois de Boulogne, à Tlemcen.....	183	La porte, à Tiout.....	199
Charrue arabe.....	183	L'oasis, à Tiout.....	200
Kouba de Sidi-bou-Médine, à El-Eubad.....	184	Sur la route de Tiout.....	200
Porte de la mosquée de Sidi-bou-Médine.....	185	Moghrar.....	201
Intérieur de la mosquée de Sidi-bou-Médine.....	186	La gare de Moghrar.....	202
Porte de la mosquée de Sidi-bou-Médine.....	187	Duveyrier.....	203
Kouba, à El-Eubad.....	188	Chemin de fer dans le désert.....	203
Tidgit.....	189	Caravane sur la route d'Igli.....	204





PARIS. — IMPRIMERIE L. POCHY, 117, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE.



TOURING-CLUB DE FRANCE
Sites et Monuments

ALGER (DÉPARTEMENT D')

Carte extraite de La Grande Encyclopédie.



Vocabulaire

Abou (pl. Abou) Blanc	Charbi	Occidental
Abou (pl. Abou) Source	Guebli	Méridional
Ben. pl. Beni (B') Fil de	Kouar (pl. Kouar) Village fortifié	
Bir	Kef	For
Bordj	Oghlat	Réservoir
Bou	Oued (O)	Rivière
Chergui	Ras	Tête, Cap
Chott	Sahha	Lac Sale
Dahra	Sidi (S')	Soigneur
Deys	Souk	Marché
Deys (Dj)	Tinzel	Sentier, Col

Localités (population approximative)

○ de moins de 500 hab.	— Chemin de fer
○ de 500 à 1000	— Route carrossable
○ de 1000 à 2500	— Chemin
○ de plus de 2500	

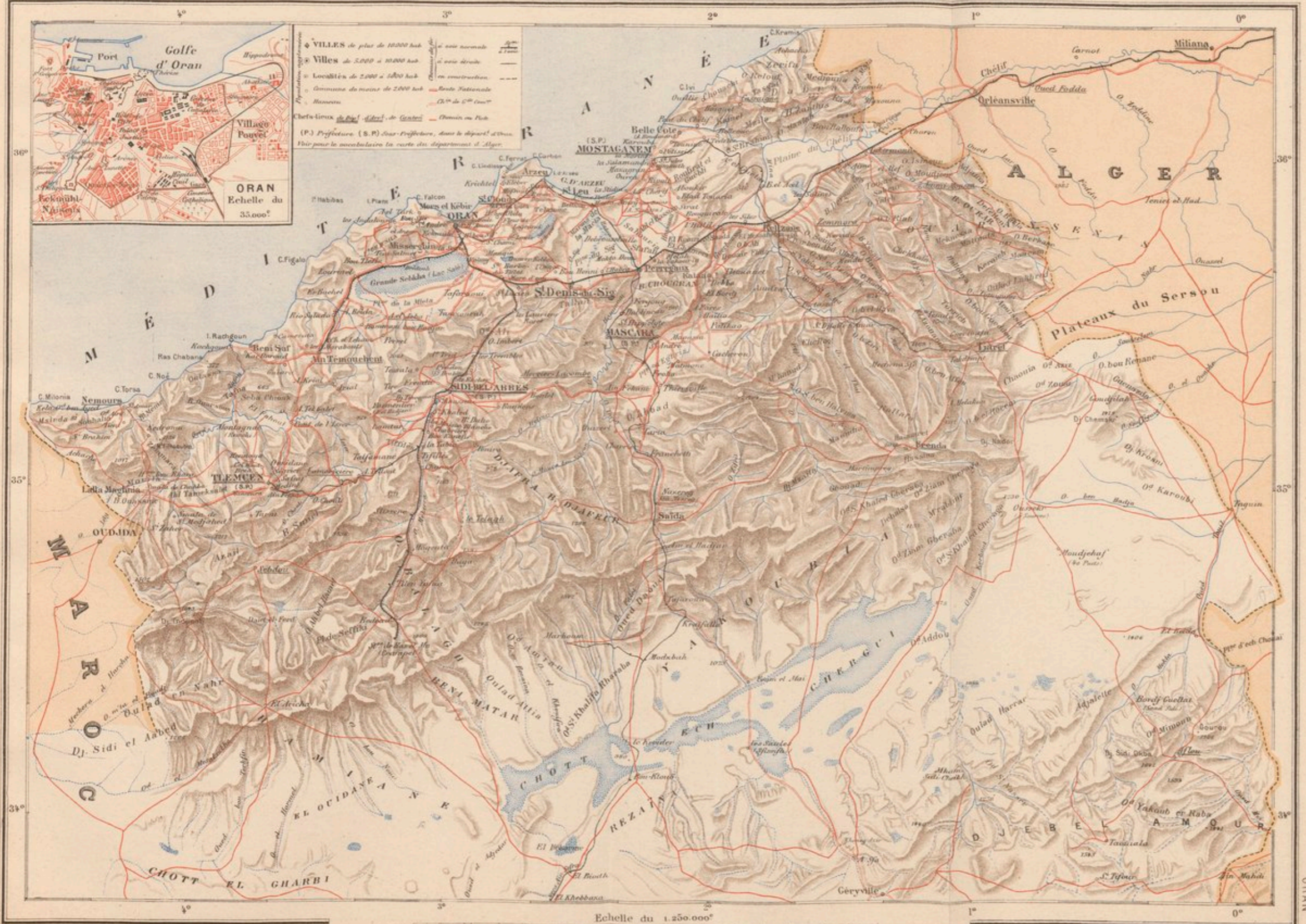
Chefs-lieux (de département ou d'arrondissement ou de territoire mil.)



TOURING-CLUB DE FRANCE
Sites et Monuments

Carte extraite de La Grande Encyclopédie.

ORAN (DÉPARTEMENT D')



Dessiné et imprimé par Edouard F^o, 35 bis, Rue Bonaparte-Rocherou, 1902.

Echelle du 1:250,000

Société anonyme de la G^o Encyclopédie

